



**UNIVERSITÉ
DE GENÈVE**

FACULTÉ DES SCIENCES
DE LA SOCIÉTÉ

La geocomunione, un concept littéraire à vocation géographique.

Le rapport des humains à leur milieu dans le Val Verzasca d'Anna Gnesa

Mémoire de recherche

Maîtrise universitaire en géographie politique et culturelle

Université de Genève

Faculté des sciences de la société

Mai 2024

Gabriele BIGIOTTI

Directeur : Prof. Gilles RUDAZ

Jurée : Prof. Irène HIRT

Résumé

Ce travail questionne les significations multiples de la geocomunione, concept utilisé pour la première fois en 1961 dans un article d'Anna Gnesa, écrivaine et institutrice suisse du canton Tessin, ayant pour titre « Difesa del paesaggio verzaschese » (*Pour la protection du paysage du Val Verzasca*). L'analyse thématique des œuvres de l'autrice dans une perspective de géographie humaniste combinée avec six entretiens semi-directifs nous a permis de comprendre l'émergence de la notion et de la resituer dans son contexte. Le barrage hydroélectrique du Val Verzasca est le symbole d'une époque de modernisation et de transformations socio-spatiales radicales. Opposée à la réalisation de ce projet, Anna Gnesa élabore son concept pour rendre compte d'une architecture vernaculaire en accord avec le milieu, d'un mode de vie traditionnel en phase avec le génie du lieu et de la place de l'humain dans le Cosmos.

Mots clés

Géoclaste, geocomunione, milieu, mode de vie, paysage, paysans, Trente Glorieuses, Val Verzasca

Traduction

Toute citation attribuée à Anna Gnesa mobilisée dans ce travail a été traduite de l'italien par nos soins. Aucun éditeur n'a encore publié l'œuvre de cette autrice en français.

Nous avons choisi de ne pas traduire le mot geocomunione. Son antonyme, *geoclasta* en italien, a été traduit par géoclaste.

D'autres sources consultées en italien sont traduites par nos soins et apparaissent en français dans le texte principal. Comme pour les extraits d'entretien, la version originale figure en note de bas de page.

Certains peuvent voyager à travers le monde et ne rien en voir.
Pour parvenir à sa compréhension, il est nécessaire de ne pas trop en voir,
mais de bien regarder ce que l'on voit.

Giorgio Morandi¹

¹ Cette citation du peintre italien Giorgio Morandi (Bologna, 1890-1964) est tirée du guide de visite de l'exposition *Silences* montée au Musée Rath de Genève du 14 juin au 27 octobre 2019 (AA. VV., 2019 : 47).

Table des matières

1. INTRODUCTION.....	9
2. UNE AUTRICE, UN VAL, UNE EPOQUE	12
2.1 Anna Gnesa, la voix du Val Verzasca.....	12
2.2 Val Verzasca, le berceau de la geocomunione.....	15
2.3 Un monde en mutation, la fin des paysans.....	22
3. APPROCHES	28
4. CADRE CONCEPTUEL	31
4.1 Bref panorama de la littérature tessinoise	31
4.1.1 Le regard des romantiques	32
4.1.2 L'importance du dialecte.....	33
4.1.3 Le régionalisme.....	34
4.2 Les apports de la sociologie rurale.....	37
4.2.1 Imaginer son village.....	38
4.2.2 Protestation, écologie et utopie	40
4.2.3 La campagne inventée par la ville.....	41
4.3 Le milieu, cadre de vie appréhendé subjectivement	43
4.4 Liberté, responsabilité, amour.....	44
4.4.1 Une triade pour comprendre la geocomunione	44
4.4.2 La liberté, une finalité personnelle et sociale.....	45
4.4.3 La responsabilité, un principe pour sauvegarder la vie et la planète.....	46
4.4.4 L'amour-action, un principe qui régit la communauté conviviale	47
4.4.5 La perspective écoféministe.....	49
5. ANALYSE DE CONTENU	52
5.1 Grille d'analyse	52
5.2 La dimension spatiale.....	54
5.2.1 La geocomunione, un instinct architectonique qui vient du milieu	54
5.2.2 Culture du bâti et conservation de la mémoire.....	58

5.2.3 Le paysage, palimpseste de la geocomunione.....	61
5.2.4 L'eau, élément paysager polysémique.....	64
5.2.5 Le barrage, symbole de modernité et de progrès	67
5.3 La dimension temporelle.....	75
5.3.1 Les antinomies de la Modernité	75
5.3.2 Le registre de la nostalgie.....	79
5.3.3 Val Verzasca, hortus conclusus.....	83
5.3.4 La critique de la motorisation et l'éloge du sentier.....	86
5.3.5 La critique du tourisme de masse.....	89
5.3.6 Le temps de la nature et le temps des humains	94
5.4 La dimension identitaire.....	99
5.4.1 Le langage manichéen.....	99
5.4.2 La geocomunione, être en harmonie avec le génie du lieu	104
5.4.3 Des femmes travailleuses, courageuses, solidaires	108
5.4.4 La perte des repères et la quête des racines.....	113
5.4.5 Christianisme, religion profane et religion de la nature	116
5.5 La dimension cosmique.....	123
5.5.1 La dimension cosmique en littérature	123
5.5.2 L'humanisme cosmologique.....	129
5.5.3 La dimension cosmique pour Anna Gnesa.....	132
5.5.4 La geocomunione, une communion avec la nature, les êtres, les choses.....	135
5.5.5 La spirale de l'histoire.....	137
5.5.6 Des échelles multiples.....	140
6. CONCLUSION	143
7. BIBLIOGRAPHIE	146
7.1 Sources primaires.....	146
7.2 Sources secondaires	148
8.WEBOGRAPHIE.....	152

8.1 Articles	152
8.2 Cartes.....	152
8.3 Documentation institutionnelle	152
8.4 Promotion touristique.....	152
8.5 Vidéos.....	153
9. ANNEXES	154
9.1 Grilles d’entretien.....	156
9.1.1 Graziano, Marino et Adelio Berri, Gordola.....	156
9.1.2 Ivo Bordoli, Vogorno.....	157
9.1.3 Renato Martinoni, Minusio	158
9.1.4 Candido Matasci, Gordola	159
9.1.5 Chiara Matasci, Brione Verzasca	160
9.1.6 Samuela Savoy, Vacallo	161
10. INDEX	163
10.1 Liste des illustrations.....	163
10.2 Liste des cartes	164
10.3 Liste des graphiques.....	164
10.4 Liste des tableaux.....	164

1. INTRODUCTION

Comme la littérature qui traite du passé rural du Tessin me fascine beaucoup, j'ai lu dès l'adolescence des livres et des témoignages sur la vie des paysans d'autrefois². Je souhaitais combler un vide dans ma formation, car l'enseignement scolaire, de mon point de vue, ne traitait que très superficiellement de la littérature tessinoise et de la géographie humaine du canton. Les facteurs qui m'ont conduit vers ces lectures étaient donc une insatisfaction personnelle, un besoin de connaissance, un intérêt à l'égard de la réalité vécue par ceux qui m'ont précédé dans l'espace que j'habite et y ont laissé des traces. Ces mêmes raisons déterminent une certaine affectivité qui me lie à la question développée dans ce travail.

Parmi les écrivains régionalistes de la Suisse Italienne attentifs au destin des paysans et aux changements de leur cadre de vie, le nom d'Anna Gnesa (1904-1986) sort sûrement du lot. Les aspects littéraires et stylistiques des écrits de cette institutrice ont été étudiés diffusément (Agliati dans Gnesa, 1997 ; Agliati dans Gnesa, 2001 [1978] ; Beffa dans Gnesa, 2011 ; Brenna, 2017 ; Matasci dans Gnesa, 2011 ; Savoy, 2021). En revanche, le rapport intime de l'autrice à l'espace, au territoire et au paysage, surtout tessinois et de sa région d'origine, le Val Verzasca, reste encore à explorer. Il s'agit d'un thème transversal qui caractérise la quasi-totalité de son œuvre. La géographie humaniste nous paraît une approche privilégiée pour prendre la mesure de la richesse, de la profondeur et de l'intensité du rapport au monde extérieur vécu par cette intellectuelle qu'elle a formalisé dans ses écrits. En effet, cette discipline dispose d'une boîte à outils appropriée pour analyser les visions du monde que la créativité humaine confie aux dispositifs artistiques.

Anna Gnesa a retenu notre attention parce qu'elle mobilise le concept de geocomunione, encore inconnu à la géographie, mais indéniablement intéressant pour les géographes. L'écrivaine se sert de cette notion pour décrire un mode de vie en symbiose avec les lieux, dont elle constate une progressive disparition et qu'elle contribue à idéaliser.

La geocomunione résume une vision personnelle, qui résulte des origines, des voyages, des rencontres, des lectures d'Anna Gnesa et des mutations sociales et spatiales de son époque. Dans le cadre de ce travail de recherche, nous cherchons à situer ce concept au sein du panorama littéraire tessinois et par rapport à des idées analogues, à travers une démarche de contextualisation et

² Notamment Plinio Martini, Angelo Casè, Bruna Martinelli ou Giuseppe Zoppi sur le Locamese et le Val Maggia, Piero Bianconi sur le Val Verzasca, Guido Calgari sur le Val Leventina, Rodolfo Boggia sur le Val Morobbia, Augusto Ugo Tarabori sur le Val d'Isorno, Claudio Nembrini, Enrico Talamona, Plinio Grossi ou Felice Filippini sur la région de Bellinzona.

d'historicisation. Nous allons procéder à l'analyse de contenu d'un corpus de textes de cette autrice, méthode que nous compléterons avec des entretiens semi-directifs.

L'idée de la vie en harmonie avec le milieu n'est pas inédite. Elle présente des nuances différentes selon les auteurs qui ont écrit sur ce thème, leur époque, leur courant de pensée. Ici, nous nous focalisons essentiellement sur la vision d'Anna Gnesa. Face à un ensemble polyphonique, hétérogène, parfois hétéroclite de conceptions liées à la place des êtres humains dans leur milieu, et à la pluralité des processus de conscientisation de cette position, son approche se présente comme une synthèse ambitieuse. Pour restituer cette synthèse, nous allons questionner le néologisme *geocomunione*, le déconstruire, reparcourir le chemin à travers lequel il a émergé. Nous espérons apporter une contribution au débat autour de la question de l'harmonie dans le rapport entre les humains et leur cadre de vie.

En général, pour ne pas abandonner le chemin de notre discipline et pour guider notre discours, nous garderons à l'esprit trois questions clés de la géographie résumées par Clarence Glacken (Staszak, 2002 : 437). Elles seront reprises en conclusion.

- La Terre que l'homme habite a-t-elle été créée à son intention ?
- De quelle nature est l'influence du milieu physique sur les hommes et les sociétés ?
- Dans quelle mesure l'homme a-t-il transformé son environnement ?

Plus précisément, dans notre travail nous allons apporter des éléments de réponse à la question suivante. *Dans quelle mesure l'émergence de la notion de 'geocomunione' dans la production littéraire d'Anna Gnesa résulte-t-elle des transformations socio-spatiales du Val Verzasca ?*

Ce questionnement nous amènera à nous intéresser à la généalogie de la *geocomunione*. Cela nécessite de réserver une attention particulière à la matérialité du contexte qui change. Les dynamiques qui se créent engendrent des césures sur le plan civilisationnel et anthropologique auxquelles s'articule la réflexion d'Anna Gnesa.

Concernant la structure du travail, nous commençons par une biographie succincte d'Anna Gnesa, suivie par une présentation du Val Verzasca et de sa civilisation. Cette présentation du contexte est prolongée par quelques considérations sur les transformations qui affectent le Tessin des Trente Glorieuses, dont un exemple majeur est le barrage du Val Verzasca.

Ensuite, nous présentons le cadre conceptuel qui expose quelques points de repère dans une démarche explicitement interdisciplinaire, afin de mettre en dialogue la pensée de l'autrice avec celle d'autres intellectuels occidentaux modernes qui exposent, chacun à sa manière, certains des principes constitutifs de la *geocomunione*. Nous proposons un bref panorama de la littérature tessinoise, qui va du romantisme au régionalisme, sans oublier la production dialectale. Puis, nous évoquons quelques perspectives issues de la sociologie rurale, pour mieux comprendre comment un village peut être une

création littéraire imaginaire, un modèle idéologique, et comment l'invention de la campagne par la ville est entrelacée avec des rapports de domination. Nous traitons après du milieu dans une perspective mésologique et nous terminons sur une triade - liberté, responsabilité et amour - conceptualisée à partir de différentes approches telles que l'écologie politique, l'écoféminisme, le développement durable, le personnalisme.

Après le cadre conceptuel, nous discutons des résultats issus de notre analyse des textes d'Anna Gnesa, articulés autour de quatre pôles principaux : l'espace, le temps, l'identité et le Cosmos. Cela nous conduira vers trois déclinaisons distinctes de la geocomunione qui seront reprises dans notre conclusion. Les annexes présentent les questions abordées pendant les entretiens réalisés dans le cadre de ce travail.

2. UNE AUTRICE, UN VAL, UNE EPOQUE

2.1 Anna Gnesa, la voix du Val Verzasca



Figure 1 Anna Gnesa, 1982 (Savoy, 2021 : 259)

Dans cette première partie, nous allons nous intéresser à la biographie de la personne qui, donnant une voix au Val Verzasca et à sa civilisation, a conceptualisé la geocomunione. Originaire de Brione Verzasca, Anna Gnesa (1904-1986) obtient son diplôme à la *Scuola Magistrale* de Locarno et commence son activité en tant qu'institutrice à Lavertezzo. Après le noviciat à Paris, entre février 1933 et septembre 1935 elle est active auprès des Sœurs Franciscaines Missionnaires de Marie. Elle enseigne italien et français dans une école en Syrie, à Damas. Déçue par cette expérience, elle rompt avec la religion. Atteinte de tuberculose, l'institutrice met fin à son séjour à l'étranger. De retour en Suisse, elle s'inscrit à la Faculté de Lettre de l'Université de Zurich et obtient son doctorat en 1948. Sa thèse *L'arte di Emilio Cecchi (L'art d'Emilio Cecchi)* a été publiée après sa mort (Gnesa, 1997). Revenue au Tessin, elle poursuit l'enseignement à Caslano, Tenero et Gordola (*Scuola Maggiore*). Elle collabore avec différents périodiques et publie, de son vivant, *Questa Valle (Cette Vallée)* (Gnesa, 2010 [1974]) et *Lungo la strada (Le long du chemin)* (Gnesa, 2001 [1978]).

Samuela Savoy, que nous avons rencontré pour un entretien, nous aide à comprendre la tonalité d'une des rares voix du Val Verzasca.

Les deux livres ont un contenu narratif, évocateur, réflexif et contemplatif. Ils se caractérisent par une structure très fragmentaire, hétérogène et discontinue. Les divisions internes sont

nombreuses. Leur structure est très articulée et complexe. Les caractéristiques particulières de la prose d'Anna Gnesa sont la concision, l'esprit de synthèse, l'essentialité, la précision linguistique, la précision terminologique. Il s'agit d'une prose très surveillée, intime et descriptive³. (Samuela Savoy)⁴

Dans ses textes, l'institutrice se situe par rapport au Val Verzasca, dont elle est issue, et questionne du point de vue intérieur et subjectif son rapport à l'espace vécu. Par sa rédaction soignée, fine et poétique, elle pourrait s'inscrire au sein de la prose d'art, mais il n'y a pas de consensus à ce sujet. La prose d'art a eu sa période de gloire dans l'entre-deux-guerres, notamment avec l'écrivain et voyageur de Florence Emilio Cecchi. « Anna Gnesa s'est inspirée de Cecchi, mais n'a pas cherché à l'imiter. Ce n'est pas de la prose d'art » (Candido Matasci)⁵.

Pour mieux comprendre la personnalité et les intérêts de cette femme de lettre, nous proposons les mots de l'éditeur de *Acqua sempre viva ! (L'eau toujours vivante)* (Gnesa, 2011), que nous avons rencontré.

Elle a publié ses livres tardivement, alors que la communauté s'éteignait déjà et que la vallée se dépeuplait. Elle écrivait dans des journaux et des magazines à petit tirage. Elle était peu communicative ; elle avait très peu d'amis, surtout des personnes âgées avec lesquelles elle parlait, mais ce n'était pas un vrai dialogue. C'était un dialogue avec les morts, car elle appréciait surtout les morts, et parmi les vivants, bien qu'elle ait été enseignante, elle ne cultivait pas la communication. Je n'ai aucun souvenir qu'elle ait donné des conférences, rare sa participation à des interviews dans les médias. Elle a donc développé sa vision du Val Verzasca et de ses habitants d'une manière totalement restreinte, personnelle, autonome. Mais elle s'intéressait aussi à d'autres sociétés, à l'Inde, à la spiritualité de peuples lointains. Elle s'est intéressée à la culture tibétaine. Elle n'est pas une représentante du New Age ; lorsqu'elle quitte la religion catholique, elle ne perd pas sa spiritualité. Elle développe une vision cosmique, mystique de la nature. Pour elle, le paysage n'est pas un simple arrière-plan,

³ I due libri hanno uno sviluppo contenutistico narrativo, evocativo, riflessivo, contemplativo. Sono caratterizzati da una struttura molto frammentaria, eterogenea, discontinua. Ci sono molte partizioni interne. Hanno una struttura molto articolata e complessa. Come caratteristiche peculiari della prosa di Anna Gnesa, ci sono senz'altro la concisione, la sintesi, l'essentialità, la precisione linguistica, anche terminologica. È una prosa molto sorvegliata, intimistica, descrittiva.

⁴ A la fin des extraits d'entretien, nous indiquons entre parenthèses le nom de la personne interviewée. Pour plus de détails, se référer à la page 30.

⁵ Pour plus d'informations sur les personnes interviewées, se référer à la page 30.

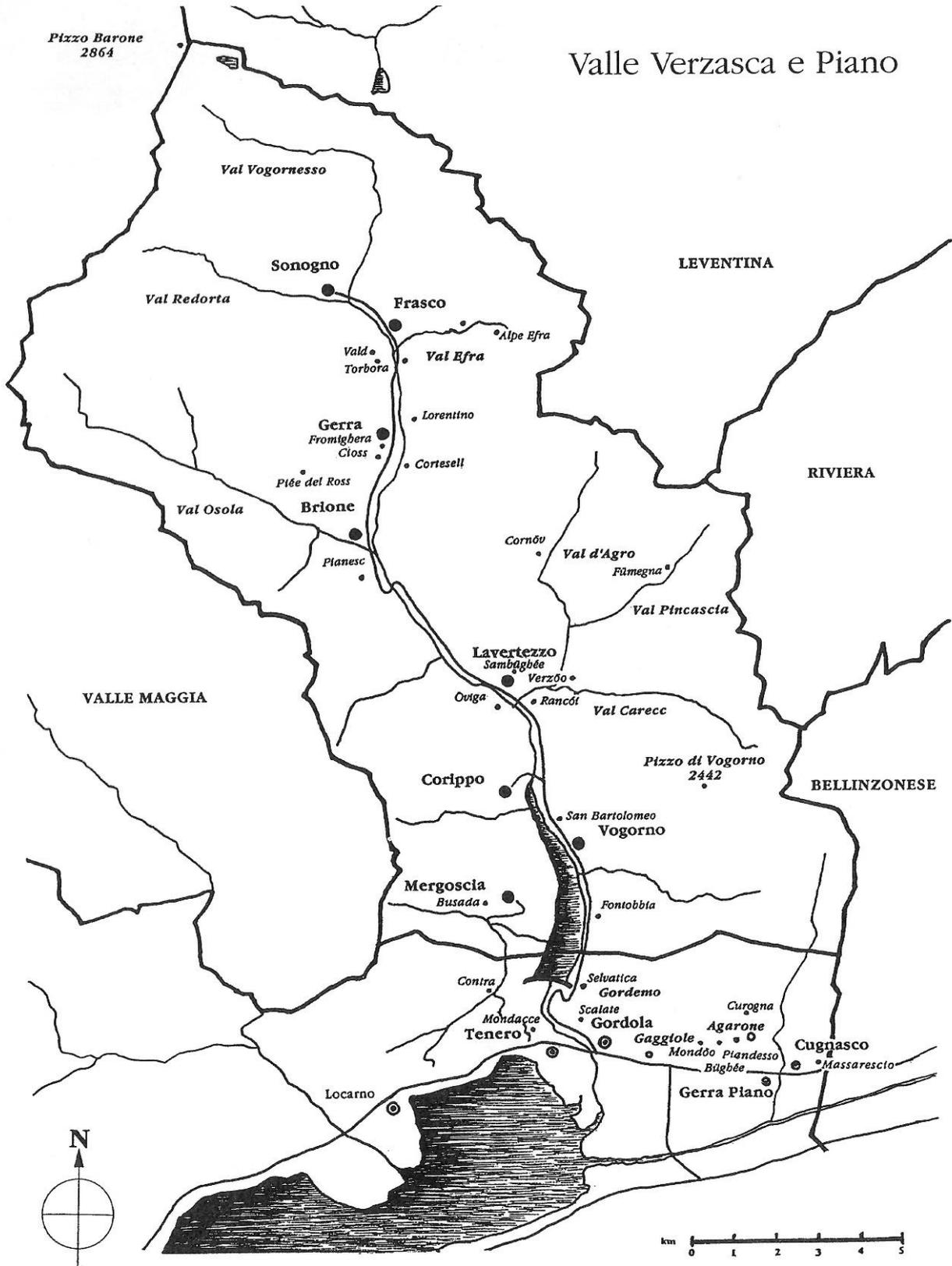
c'est un thème. Elle s'intéresse à l'âme du paysage dans sa relation avec la personne⁶.

(Candido Matasci)

Au cours de sa longue vie, Anna Gnesa parvient à une relation à la nature très personnelle, fruit de la contemplation du paysage et de l'adoption d'une poétique cosmologique. A travers son concept de la geocomunione, l'autrice lance un plaidoyer pour une éthique de la nature qui soit en continuité avec la culture matérielle, les valeurs et les traditions de la civilisation du Val Verzasca.

⁶ Ha pubblicato i suoi libri molto tardivamente, quando la comunità stava già spegnendosi e la valle si stava spopolando. Prima scriveva sui giornali, riviste a piccola diffusione. Era poco comunicativa, aveva pochissimi amici, soprattutto persone anziane con le quali parlava, ma non era un vero dialogo. Era un dialogo con i morti perché lei apprezzava soprattutto i morti e tra i viventi, pur essendo insegnante, non aveva coltivato la comunicazione. Non ho memoria di conferenze che lei abbia fatto, poca la partecipazione a interviste con i media in età avanzata. Quindi ha sviluppato questa sua visione della Verzasca e del suo popolo in maniera totalmente personale, autonoma, ristretta a lei. Ma si interessava anche ad altre società, all'India, alla spiritualità di popolazioni lontane. Si è interessata alla cultura tibetana, ma non era una New Age. Quando lei lascia la religione cattolica non perde la spiritualità. Sviluppa una visione cosmica, mistica della natura. Il paesaggio non è sfondo per lei, il paesaggio è tema. Le interessa l'anima del paesaggio nei suoi rapporti con la persona.

2.2 Val Verzasca, le berceau de la geocomunione



Carte 1 Val Verzasca (Gnesa & Mussio, 1993 : XIX)

Lorsqu'Anna Gnesa conceptualise la geocomunione, elle prend le Val Verzasca comme cadre de référence. Ainsi, nous allons maintenant présenter cette vallée. L'autrice conçoit le Val Verzasca comme une région ayant sa propre civilisation, des dialectes du bassin lombard, une architecture vernaculaire, une culture uniforme malgré les rivalités entre les villages. La réalité actuelle diffère de cette représentation car, au moins sur le plan politique, il y a eu des réorganisations. A partir de 2020 une fusion a réuni Brione Verzasca, Corippo, Frasco, Sonogno et Vogorno, ainsi que les territoires de Gerra Valle et de Lavertezzo Valle qui appartenaient respectivement à Lavertezzo et à Cugnasco-Gerra, dans la nouvelle commune Verzasca⁷.

Le concept du Val Verzasca en tant qu'entité unique est relativement récent. D'après les témoignages de la génération de mes grands-parents, nous savons qu'il y avait beaucoup d'hostilité entre les villages. L'idée d'une commune unique est apparue lorsque l'on a commencé à parler de fusion. Cela s'est produit il y a quelques années, mais la discussion durait depuis longtemps⁸. (Chiara Matasci)

A titre d'historicisation, nous pouvons reprendre les mots de Daniela Pauli Falconi, traduits par Marisa Francillon, qui figurent sur le *Dictionnaire Historique de la Suisse*. Des siècles durant, l'autonomie et la liberté caractérisent la vallée et son peuple.

Probablement déjà vers l'an mille, les villages de la vallée formaient une communauté comprenant quatre *vicinie* : Vogorno (avec Corippo), Lavertezzo, Brione (avec Gerra) et Frasco (avec Sonogno). Celle-ci faisait partie de la *pieve* de Locarno, contre laquelle elle se révolta en 1398 avec les vallées supérieures du Val Maggia et Mergoscia. Les habitants descendirent à Locarno pour réclamer l'autonomie et une réduction des impôts dus aux nobles. Ils réussirent ainsi à former une juridiction indépendante, dont le centre se situait à Cevio. Entre 1410 et 1500, le Val Verzasca passa successivement sous le contrôle des Confédérés, des Savoie, de la Léventine et des Rusca. A l'époque des *bailliages*, il fit à nouveau partie de la communauté de Locarno et était gouverné par un *podestat* et un *lieutenant*. Bien vite les charges importantes furent occupées par des familles étrangères à la vallée, notamment les Marcacci qui furent podestats au dix-septième siècle. Après 1686, les communes réussirent à se libérer du pouvoir, mal toléré, des Marcacci et nommèrent à nouveau leurs autorités: le podestat et le lieutenant étaient choisis à tour de rôle dans

⁷ Verzasca dans le *Dictionnaire Historique de la Suisse* (DSS), version en ligne, accessible ici : <https://hls-dhs-dss.ch/fr/articles/059028/2021-03-03/>.

⁸ Il concetto di Valle Verzasca come entità unica, come paese unico, è relativamente recente. Da testimonianze della generazione dei miei nonni, sappiamo che si odiavano tra paesi, c'era proprio questa ostilità. Come paese unico è nato da quando si è cominciato a parlare di aggregazione: è avvenuta pochi anni fa, però la discussione andava avanti da diversi anni.

les vicinie et l'assemblée générale constituait l'autorité suprême. Dès 1803, la vallée forma un cercle ayant pour chef-lieu Lavertezzo. Au spirituel, elle dépendit de Saint-Victor de Locarno jusqu'au treizième siècle, lorsque fut construite l'église mère de Vogorno, dont se détachèrent ensuite plusieurs paroisses⁹.

Nous complétons cette entrée en matière avec un descriptif général offert par Jean Billet, qui publie sa géographie du Tessin des années 1970, c'est-à-dire à la même époque où se situe l'apparition de deux premiers livres d'Anna Gnesa.

Le Val Verzasca, « l'horrible vallée » pour Schinz, est une de celles où l'affaiblissement des forces humaines et économiques est le plus fort. Les hommes s'y accrochent pourtant désespérément. Un courant de rénovation, auquel les habitants se sont intégrés, se dessine. Mais pourra-t-il obtenir les effets escomptés sans l'aide des autorités ?

Le torrent a creusé une incision profonde, dont la tête s'élève à 2'864 m au Pizzo Barone. Le fond n'est jamais très large. 38 % des superficies sont à moins de 600 m, 16.7% à moins de 1000 m (altitude du village le plus élevé). Les surfaces se dilatent entre 1'400 et 2'000 m. Le climat, du fait de l'encaissement, est influencé par l'exposition. Les huit villages s'étirent le long de la route sinueuse qui gravit la rive gauche. Leur structure est tassée (Corippo) ou lâche (Lavertezzo) en fonction des espaces disponibles. L'économie ancienne était misérable, l'habitant bénéficiant d'une très mauvaise réputation qui tenait plus à sa réserve, à la prudence de ses paroles et de ses actes, à son aspect extérieur qu'à la réalité. (Billet, 1972 : 463)

Par cette description, nous comprenons que le Val Verzasca constitue un monde à part. A ce cadre de vie relativement exceptionnel correspond une civilisation particulière. En effet, nous lisons dans les *Excursions* de Luigi Lavizzari que « les habitants du Val Verzasca forment une race distincte parmi les Tessinois. Ce sont des hommes résolus, coléreux, mais très hospitaliers¹⁰ » (1988 [1863] : 222). L'ethnie de cette population (terme plus approprié de « race ») est issue de la rencontre entre des populations des Alpes, les Ligures, les Celtes, les Germains (Gschwend, 2007 [1946] : 269).

Dans sa *Description topographique et statistique du canton Tessin* (à l'origine une « Darstellung des Cantons Tessins » en allemand dans le *Helvetischer Almanach*), le bénédictin Paolo Ghiringhelli émet des jugements sur le même ton que Lavizzari. « Les habitants ont une très mauvaise réputation, car

⁹ *Val Verzasca* dans le *Dictionnaire Historique de la Suisse* (DSS), version en ligne, accessible ici : <https://hls-dhs-dss.ch/fr/articles/008299/2021-04-20/>.

¹⁰ I Verzaschi o Verzaschesi formano, per così dire, una razza distinta fra gli altri Ticinesi; sono uomini risoluti e facili all'ira ma molto ospitalieri.

ils sont grossiers, escrocs, vindicatifs jusqu'au meurtre et peu enclins à la conciliation. C'est un peuple de bergers et il ne peut en être autrement¹¹ » (Ghiringhelli, 1943 [1812] : 116).

Stefano Franscini est un peu plus rassurant et présente dans sa *Suisse Italienne* une population laborieuse, active, qui s'améliore progressivement, où le nombre d'homicides tend à diminuer (cité dans Lavizzari, 1988 [1863] : 223). Le mépris est peut-être dû au « métier infame » du ramoneur, dans lequel les hommes et les enfants étaient spécialisés, et au « jargon de voyou » pratiqué par les adeptes, « el taróm di rüsca » (Lurati & Pinana, 1983). La dépréciation se répandait alors sur toute la population (Block, 1986 ; Lafranchi-Branca, 1981). D'autres raisons expliquent un jugement négatif sur la vallée et ses habitants, par exemple l'isolement, la mise à l'écart et l'ignorance dont ils ont souffert jusqu'à très récemment (Lavizzari, 1988 [1863] : 222).

Pour ce qui est du regard négatif porté par Karl Viktor Von Bonstetten sur les mœurs et sur le tempérament des hommes du Val Verzasca, il faut mentionner une divergence de mentalité, un esprit préromantique et une aspiration à la rigueur des Lumières qui rendent discutables certaines de ses assertions, sans pour autant nier la nature dramatique de la situation humaine et historique dont il est témoin (Lavizzari, 1988 [1863] : 233). Ses jugements trouvent une explication géographique et déterministe dans son livre *L'homme du Midi et l'homme du Nord, ou l'influence du climat* (Bonstetten, 1824).

Pour terminer ce tour d'horizon sur les sources historiques au sujet de l'ethnie du Val Verzasca, nous rappelons l'avis du moine Gian Alfonso Oldelli. Son almanach *Il maestro di casa (Le maître de la maison)* contient la première description en italien du Tessin. On y lit : « Bien qu'ils soient pour la plupart des bergers, de nature plutôt rude et asociale, ils sont néanmoins avisés et respectueux envers les personnes cultivées et prestigieuses, travailleurs et assidus, en particulier dans la plantation des vignobles sur le versant ensoleillé de la Plaine de Magadino¹² » (Oldelli, 1816 : 14).

Par le passé, la mobilité était une caractéristique distinctive des autochtones du Val Verzasca. La population était semi-nomade ou, si sédentaire, elle l'était d'une manière singulière. Il y avait un « nomadisme saisonnier » très marqué, expression qui désigne la mobilité agropastorale pour assurer sa propre subsistance, en allant du village à la plaine en hiver, ou à l'alpage en été (en passant par les stations intermédiaires de la transhumance, appelées « corte » ou « monte »). Les trois figures qui

¹¹ Gli abitanti hanno cattivissima fama, poiché sono rozzi, truffatori, vendicativi fino all'assassinio e schivi da ogni conciliazione. Sono un popolo di pastori e altro non possono essere.

¹² Quantunque sieno per la maggior parte pastori, e per indole e per tratto piuttosto rozzi e poco sociali, sono cionondimeno accorti e rispettosi verso le persone colte e autorevoli, laboriosi e industri, massime nel formar vigneti sulla parte aprica del così detto Piano di Magadino.

suivent illustrent la transhumance (exemple de Sonogno) et le nomadisme saisonnier (exemple de Vogorno et Gerra).

Esempio di transumanza alpestre in Val Verzasca Sonogno – Alpe Vigornesso

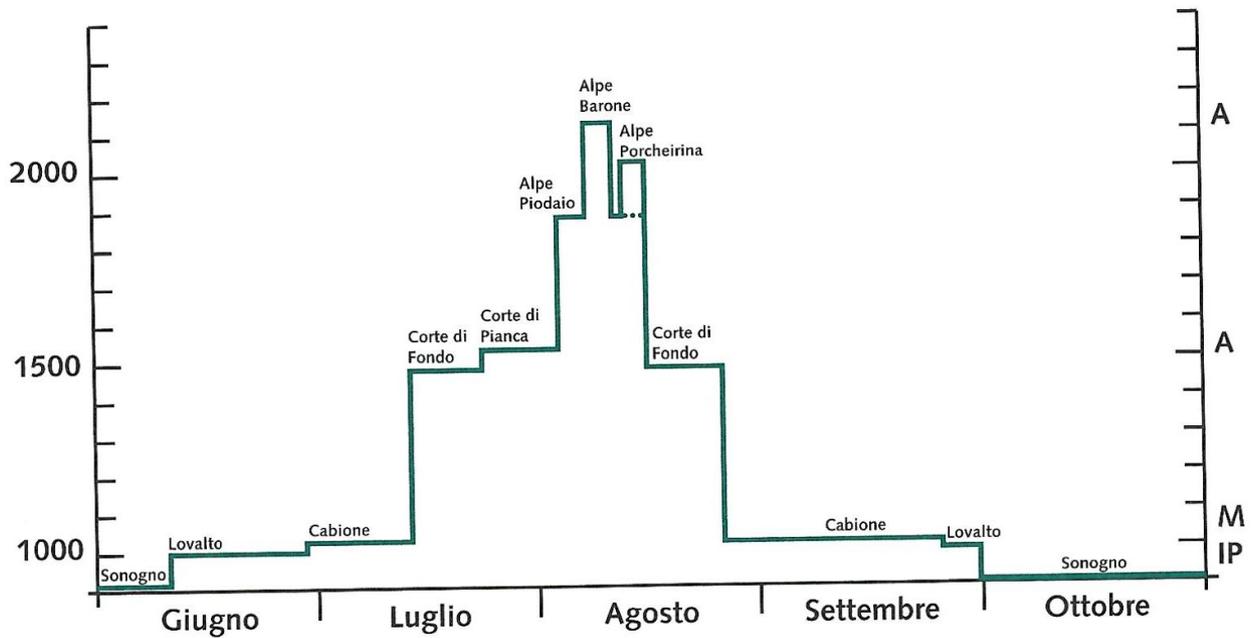


Figure 2 Sonogno, exemple de transhumance, déplacements entre juin et octobre. IP=Insediamento permanente (village), M=Monte (étape intermédiaire), A=Alpe (alpage) (Gschwend, 2007 [1946] : 163)

Le migrazioni degli abitanti di Vogorno

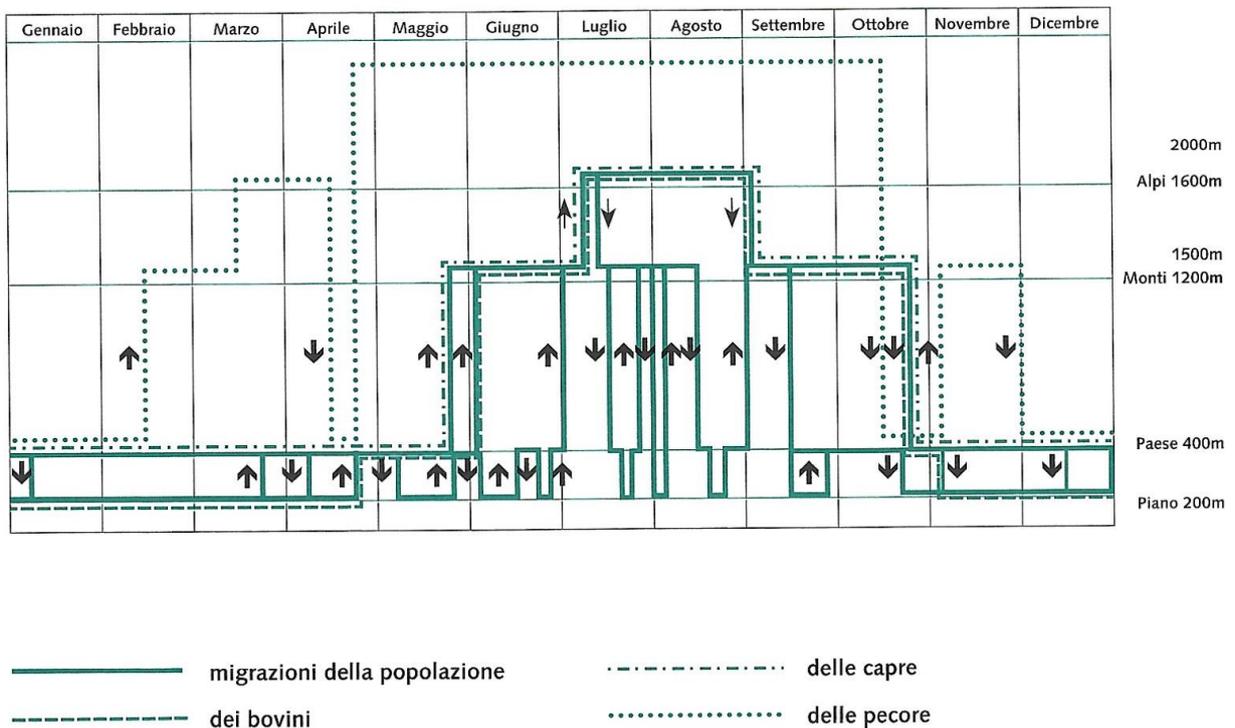


Figure 3 Nomadisme saisonnier des habitants de Vogorno (Gschwend, 2007 [1946] : 137)

Le migrazioni degli abitanti di Gerra

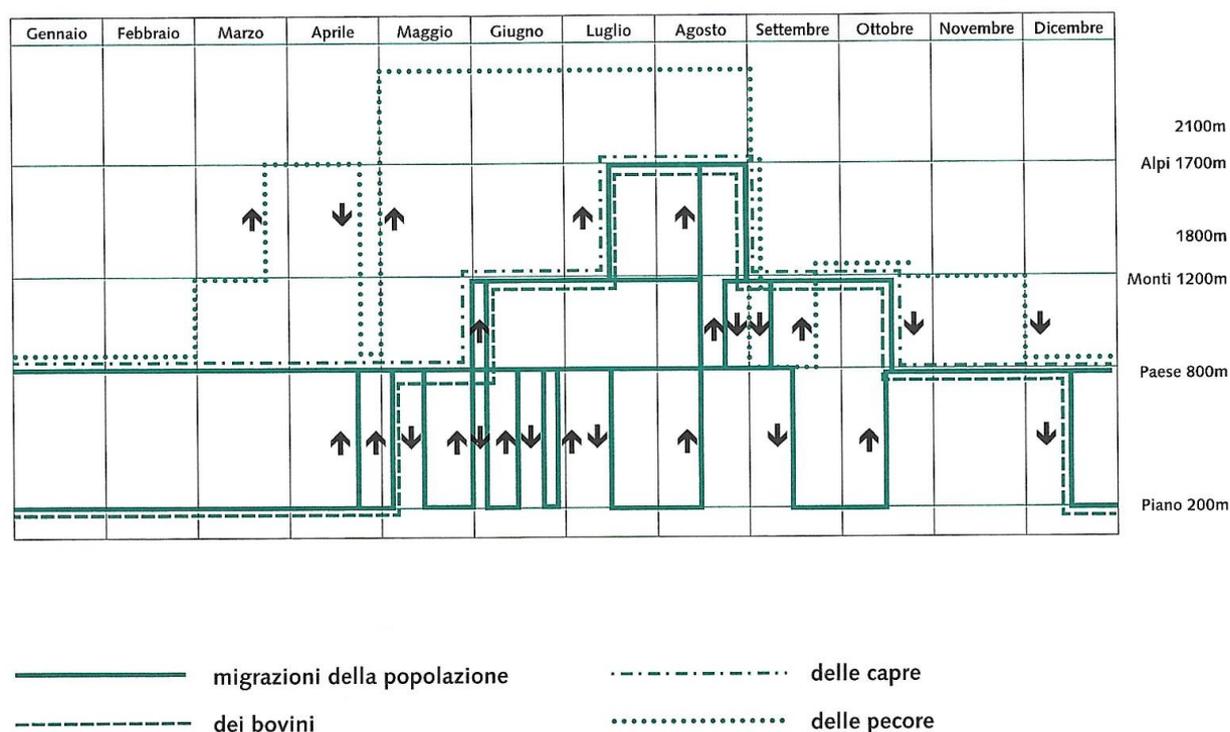


Figure 4 Nomadisme saisonnier des habitants de Gerra (Gschwend, 2007 [1946] : 137)

Si le nomadisme caractérisait le mode de vie de toute la communauté, des hommes et des femmes, des plus jeunes aux plus âgés, l'émigration était en revanche une question éminemment masculine. Il faut en distinguer deux types. D'un côté, il y a l'émigration saisonnière pour exercer un métier dans les villes et les métropoles ; cette émigration professionnelle a lieu surtout en hiver, vers les autres cantons de la Suisse, les pays du sud ou de l'ouest européen (Gschwend, 2007 [1946] : 270). De l'autre côté, il y a l'émigration permanente de ceux qui partent définitivement chercher leur fortune outre-mer, aux Amériques, pour abandonner la misère des vallées du Tessin. Nous reprenons ci-après un tableau adapté de Gschwend (2007 [1946] : 131) qui résume ces éléments. Dans tous les cas, « il n'y avait pas de femmes qui partaient » (Gschwend, 2007 [1946] : 144), comme le confirme aussi Piero Bianconi.

Depuis toujours, les habitants mènent une existence nomade, sortent en hiver pour cultiver la vigne en plaine et montent à l'alpage avec le bétail en été. Au-delà de cette mobilité locale, l'émigration a toujours emporté, du Val Verzasca comme de toutes les vallées de la région de Locarno, une part importante de la population masculine : d'abord en Europe, puis dès la moitié du dix-neuvième siècle en Amérique du Nord, en Californie¹³. (Bianconi, 1972 : 62)

¹³ Da sempre i suoi abitanti menano un'esistenza da nomadi, per poter provvedere ai bisogni della vita escono d'inverno a coltivare la vite al piano e salgono sull'alpe con il bestiame d'estate. Oltre questa locale l'emigrazione ha sempre portato

Nomadisme saisonnier	Déplacement du village de montagne à l'alpage, ou du village à la plaine
Émigration saisonnière	Migration surtout en hiver vers la Suisse Alémanique, la Romandie ou vers les pays du sud ou de l'ouest européen
Émigration définitive	Migration permanente vers des pays lointains, outre-Atlantique

Tableau 1 Nomadisme et émigration

Max Gschwend a étudié les habitants, le développement économique et les villages du Val Verzasca vers 1940. A cette époque s'achève une vague d'émigration très importante. Anna Gnesa, elle aussi, ne réside pas dans sa vallée en ce moment, mais cela constitue un cas limite, absolument exceptionnel, vu qu'il s'agit d'une femme et qu'elle émigre pour des études universitaires. Dans ses livres, elle s'intéresse plus volontiers à ceux qui sont restés et laisse l'émigration en toile de fond, à l'évocation occasionnelle (Gnesa, 2001 [1978] : 44, 61, 69, 70, 71, 78 ; Gnesa, 2010 [1974] : 52 ; Gnesa, 2011 : 80-83). En revanche, le nomadisme saisonnier et le dépeuplement récent font partie de la matière qu'elle aborde¹⁴.

Concernant l'émigration historique et les raisons pour lesquelles nous avons choisi d'en parler, elle dessine un rapport à l'extérieur et à l'altérité où l'homme sort de la vallée. Elle permet une perspective différente, par opposition à la perspective interne du Val Verzasca confronté au tourisme (le tourisme est problématisé à partir des années 1960-1970, la communauté doit trancher entre acceptation ou refus). L'émigration, constate Gschwend, a donné la première impulsion au dépeuplement et à l'exode rural. Ce phénomène s'accroît pendant les Trente Glorieuses. Le tourisme, encore très réduit aux années 1940, change de proportions dans la période suivante, d'une manière encore insuffisante (thèse de Jean Billet) ou exagérée (opinion d'Anna Gnesa).

Les Trente Glorieuses sont une période où la vallée continue à se vider. La population qui part s'établit dans la plaine, plus à proximité de Locarno ou de Bellinzona. Ces personnes conservent une maison secondaire au Val Verzasca, dont elles se servent pendant les vacances, pour quelques semaines au maximum. Les villages sont de moins en moins habités, malgré l'apport de quelques individus attirés par la vallée et sa promesse de tranquillité, qui réparent les anciennes maisons ou en construisent de nouvelles. Il n'y a pas, à aucun moment, un flux d'immigration massif. Ce contexte inspire différents spécialistes, qui s'attachent à reconstruire les « géographies de l'émigration » dans une perspective historique.

Dans la seconde moitié du siècle dernier, stimulée par les études françaises, notamment par l'école des *Annales*, l'historiographie nationale s'est occupée de l'émigration des couches

via, da questa come da tutte le valli del locarnese, una parte importante della popolazione maschile: in Europa prima, poi con la metà del secolo scorso nell'America del nord, in California.

¹⁴ Nomadisme, émigration, dépeuplement sont parmi les thèmes qui émergent d'un documentaire consacré au Val Verzasca. Il se concentre aussi sur son paysage, l'architecture vernaculaire, le paupérisme. La vidéo est accessible ici : <https://www.rsi.ch/play/tv/-/video/la-valle-verzasca-di-giovanni-bianconi?urn=urn:rsi:video:10793159>.

inférieures et semi-analphabètes de la population aux dix-huitième et dix-neuvième siècle. Elle l'a fait en récupérant en quantité et en publiant des textes et des matériaux tels que des lettres, des journaux, des registres, des documents écrits et oraux. Ensuite, elle a commencé à explorer le phénomène sous d'autres perspectives, économiques, sociales, linguistiques, anthropologiques. Ainsi, en l'espace de quelques décennies, on a pu retracer certaines géographies de l'émigration, y compris celle du Tessin, en particulier vers l'Australie et les Amériques¹⁵. (Martinoni dans Planzi, 2023 : 8)

Le paupérisme a eu pour conséquence l'émigration et puis le dépeuplement. Les habitants sont désormais confrontés à un dilemme : rester paysans et pauvres ou céder à la Modernité, qui promet plus de confort et de bien-être.

2.3 Un monde en mutation, la fin des paysans

Après avoir présenté des éléments biographiques d'Anna Gnesa, puis le val où la geocomunione a été pensée, nous allons nous pencher sur l'époque où le concept est formulé. Il s'agit d'une période caractérisée par de profondes mutations, qui correspondent à l'entrée du Val Verzasca dans la Modernité. Ce phénomène marque la fin d'un monde, le déclin d'un mode de vie rural désormais dépassé. L'évènement qui va changer irrémédiablement la morphologie de la vallée est la construction d'un barrage. Le lac qui se crée a un effet bouleversant, car il submerge partiellement le monde matériel des paysans. Nous le voyons en comparant des cartes de 1961 et de 1962.

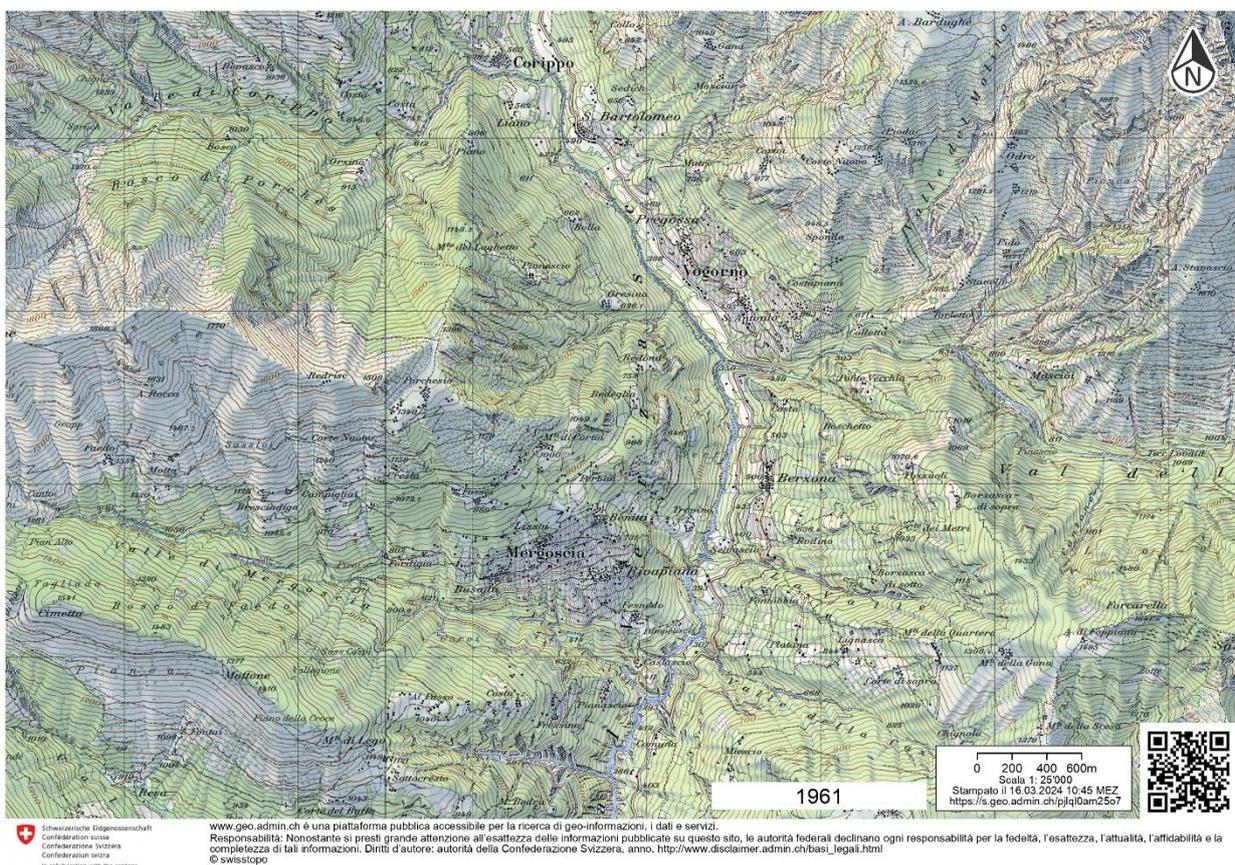
L'incidence du lac ne se traduit pas uniquement dans l'espace. Le barrage entraîne des répercussions sur toute une communauté, sur les principes de son fonctionnement et de son organisation. Les habitudes, les mœurs, les coutumes, les relations doivent s'adapter à la nouveauté qui est imposée de l'extérieur sans tenir compte de la liberté et de l'indépendance qui ont caractérisé pour longtemps le peuple du Val Verzasca.

Le projet de la digue se doit à Giovanni Lombardi et Giuseppe Gellera (Martignoni & Barelli, 2022). Elle a 220 mètres d'hauteur, une longueur de 380 mètres, une épaisseur de 25 mètres à la base et de 7 dans la partie supérieure. La capacité maximale du lac, qui s'étend pour une longueur de 6 kilomètres, est de 105 millions de mètres cubes d'eau (Gyalpo, 2022 : 68).

¹⁵ Nella seconda metà del secolo passato, stimolata dagli studi francesi, in particolare dalla scuola delle *Annales*, la storiografia nostrana si è messa a lavorare nell'ambito dell'emigrazione otto e novecentesca degli strati inferiori e semianalfabeti della popolazione. Lo ha fatto recuperando in quantità e pubblicando testi e materiali, lettere, diari, registri, documenti scritti e orali. Poi ha cominciato a esplorare il fenomeno anche sotto altre prospettive, economiche, sociali, linguistiche, antropologiche. Così nell'arco di pochi decenni alcune geografie dell'emigrazione, anche di quella ticinese, in particolare verso l'Australia e le Americhe, sono state studiate. (Martinoni dans Planzi, 2023 : 8)

L'eau a submergé les vignobles les plus ensoleillés, une partie de l'ancienne route construite entre 1840 et 1868 (la nouvelle a été faite un peu plus haut) et Pioda (Gyalpo, 2022 : 31). Un travail d'études visuelles a été réalisé par Tashi Gyalpo lors de l'abaissement du niveau du lac. « A Pioda, une fraction submergée de Vogorno, il y avait deux restaurants, la poste, une menuiserie, une station-service, le moulin, le stand de tir. C'était le centre économique de la basse vallée, une zone très dynamique, mais il a été submergé¹⁶ » (Marino, Adelio et Graziano Berri).

La scène initiale¹⁷ du « Bond movie » *GoldenEye* de Martin Campbell (1995) a été tournée sur le barrage, ce qui a rendu le lieu très populaire et a inspiré l'organisation saisonnière à des fins commerciales du bungee jumping sur la paroi¹⁸.



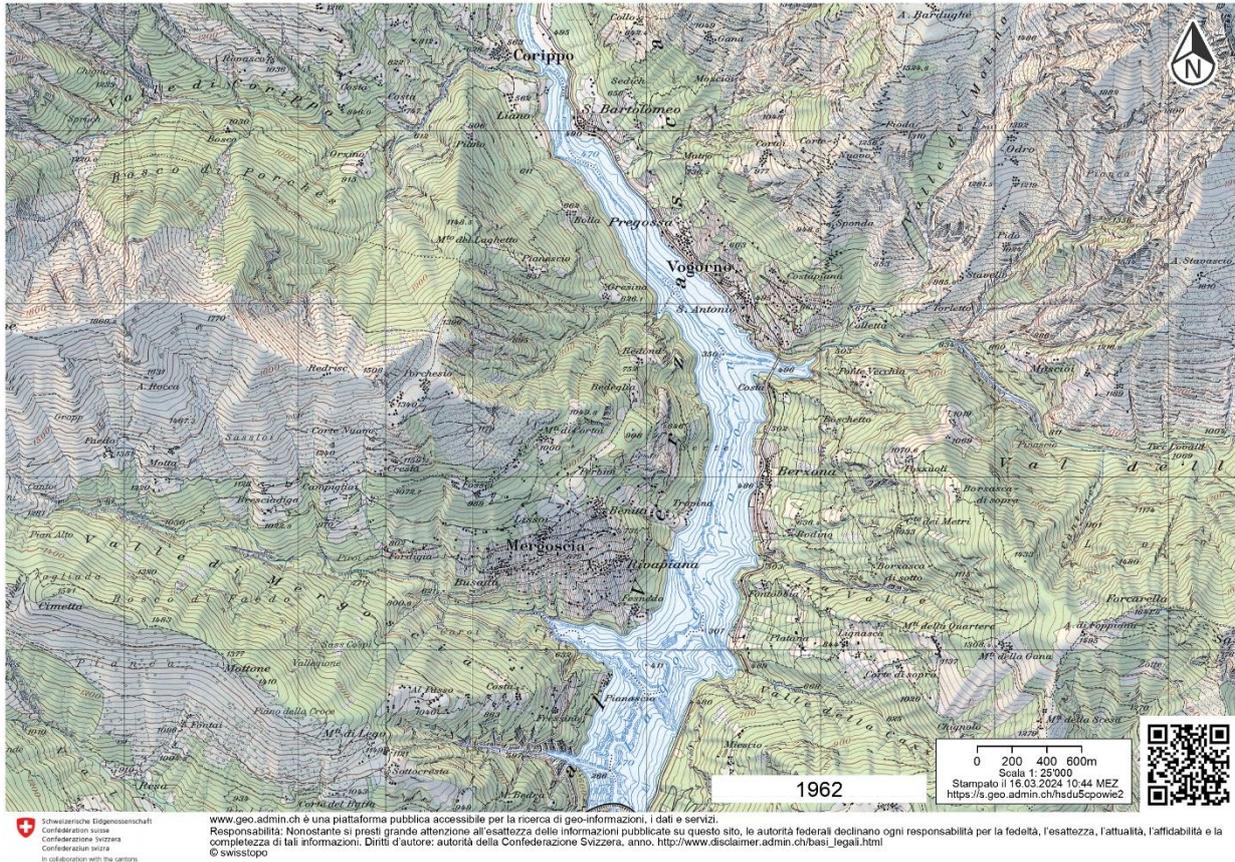
Carte 2 Vogorno, Val Verzasca, 1961¹⁹

¹⁶ A Pioda, frazione di Vogorno, c'erano due ristoranti, la posta, la bottega, una falegnameria, un distributore di benzina, il mulino, lo stand di tiro. Era il centro economico, una zona molto dinamica, purtroppo andata sommersa.

¹⁷ La scène est accessible ici : <https://www.youtube.com/watch?v=mSvuHSqqGSw>.

¹⁸ Site du Bungee Jumping 007 Goldeneye présenté par Trekking Team Ticino Sagl : <https://www.007bungey.ch/fr/bungey-jumps>.

¹⁹ Tirée du site <https://map.geo.admin.ch/>.



Carte 3 Vogorno, Val Verzasca, 1962²⁰

Les transformations majeures du Val Verzasca surviennent entre les années 1950 et 1970, à l'intérieur d'une époque de mutations radicales appelée les Trente Glorieuses. Nous souhaitons préciser la signification qu'assume ce chrononyme pour son idéateur, Jean Fourastié, et porter un regard à la réalité tessinoise de cette période. Il s'agit d'une période d'abondance (le pouvoir d'achat des classes moyennes augmente, la société de consommation se met graduellement en place), où le monde des paysans, pauvres mais fiers de leur autonomie, prend fin.

Fourastié, économiste français, a offert une description du village de Douelle, situé dans le département du Lot en Occitanie, à des époques différentes : d'abord, avant les Trente Glorieuses (1945), et puis une fois la croissance économique achevée (1973).

La situation de Douelle pourrait nous servir de base pour étudier les crises politiques, sociales, culturelles et spirituelles de notre temps. Douelle fut probablement plus heureux dans sa misère qu'il ne l'est dans son opulence. [...] Les adolescents, les femmes, dans ma jeunesse encore, chantaient le long des chemins, en allant et revenant de leur dur travail. (Fourastié, 2021 [1979] : 28)

²⁰ Tirée du site <https://map.geo.admin.ch/>.

Les différences que le village présente après une trentaine d'années s'inscrivent dans une vague de transformations radicales qui a affecté l'Occident. « Le lecteur doit savoir que l'Occident presque tout entier a eu ses Trente Glorieuses et que, notamment, le Japon, la Suisse, l'Allemagne fédérale ont fait mieux encore que nous [les Français] » (Fourastié, 2021 [1979] : 275).

Le progrès des techniques est le moteur principal de la croissance économique, mais il ne s'accompagne pas forcément d'un progrès culturel.

Si j'ai pu qualifier de glorieuses les trente années séparant les recensements de 1945 et de 1975, c'est parce que je les considérais quant à la promotion du niveau de vie et du genre de vie des Français ; je dois dire qu'elles ne me paraissent telles - et de loin - en aucun autre domaine, ni quant à la réflexion philosophique, ni quant à l'art, ni quant aux lettres, ni quant à la vie spirituelle, ni quant à la démographie, à la vitalité, à la vertu. (Fourastié, 2021 [1979] : 277)

Pendant et après les Trente Glorieuses des nombreux professeurs, parmi lesquels Anna Gnesa est une figure de premier plan, s'interrogent au sujet des effets que les années du miracle économique ont sur les citoyens. Le doute, les polémiques, la critique parfois acerbe sont omniprésents. La classe intellectuelle essaye de réfléchir sur le déclin de l'économie de subsistance et du secteur primaire, mais aussi sur les apports de ces années de progrès et de tertiarisation (Carloni dans Ceschi, 1998). En d'autres termes, on s'interroge sur la manière dont le canton a su intégrer ces changements, accepter l'exode rural initial et remodeler son identité (Buffi, 2018). La littérature problématise le mode de vie paysan et son évolution, donne forme à une conscience rurale cantonale, met en relief les valeurs, les savoirs, les discours et les pratiques d'une civilisation en voie de disparition. La préoccupation majeure concerne la « fin des paysans », pour reprendre l'expression du sociologue français Henry Mendras (1967). De nombreux ouvrages mentionnent la réduction drastique de la pratique de l'alpage au Val Verzasca (Bianconi, 1980 [1977] ; Gschwend, 2007 [1946] ; Richter, 1975) ou dans le canton du Tessin (Merz, 1911).



Figure 5 Le fleuve Verzasca à Tenero, 2024 (Gabriele Bigiotti)

L'architecte Tita Carloni porte son regard sur les transformations spatiales et conceptualise la « ville malade » dans *Pathopolis* (Carloni, 2011). Il dénonce l'urbanisation diffuse, le bétonnage massif et non coordonné du territoire, la déconnection entre villes et campagnes, la mauvaise qualité de certains artefacts qui par la forme, le volume et les matériaux ne se posent pas en dialogue avec la réalité architectonique préexistante. Les nouvelles couches du bâti émergent de façon désorganisée, s'intègrent mal au territoire, résultent parfois de la spéculation foncière.

L'historien Orazio Martinetti reprend ces aspects et y ajoute les questions de la mobilité, de l'arrivée des étrangers en tant que force de travail ou à des fins touristiques, ce qui oblige le territoire à se doter d'équipements pour faire face à des nouvelles attentes (Martinetti, 2013). L'interrogation identitaire, la tension entre l'endémisme et l'ouverture à l'altérité, le choix fonctionnel d'une « bonne échelle » à laquelle se situer - l'appartenance étant multiscalaire - demeurent dans le débat des sciences sociales, comme le montre Martinetti, dans la longue durée.

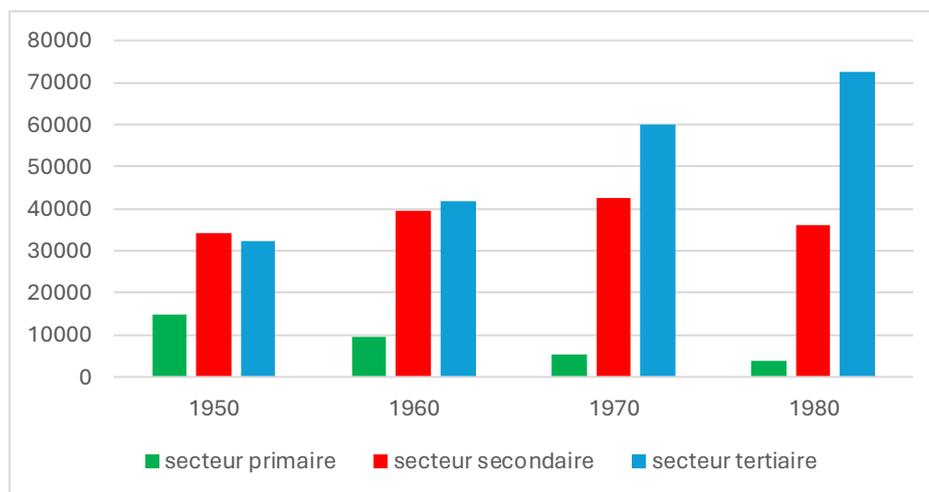
Le Tessin est un canton suisse depuis 1803. Cependant, l'entreprise de « faire les tessinois » n'est pas encore achevée un siècle plus tard. L'appartenance au canton et à la Confédération a une importance médiocre pour des citoyens dont le seul horizon qui compte est leur village. Ils gardent un fort sentiment d'appartenance et de dévotion aux institutions locales : la commune, la paroisse, le *patriziato*²¹. (Martinetti, 2021 : 62)

En résumé, le Tessin des Trente Glorieuses peine à suivre le rythme des changements, à accepter la fin des paysans traditionnels et à donner un nouveau statut à la campagne, à entamer une

²¹ Le *patriziato* est une institution tessinoise officielle qui existe à l'échelle de chaque village et de chaque ville. Elle possède, gère et administre des biens, par exemple sa terre, ses immeubles, ses forêts, ses alpages (Maggi, 1997). Cette institution regroupe les familles de souche, celles qui habitent sur le territoire depuis le Moyen-âge central. L'existence du *patriziato* est indissociable d'un sentiment d'appartenance locale et d'enracinement partagé (Canonica, 2009). Par-delà le fait institutionnel, il relève de la culture et de l'identité du Tessin.

conscientisation identitaire et un réflexion urbanistique organique. Les citoyens ont le choix entre une ville malade, dégénération de la ville diffuse, et un village clos, nostalgique du passé, méfiant envers tout ce qui est nouveau ou imposé par les autorités.

Comme le montre le graphique ci-après, on passe de 14'783 personnes employées dans le secteur primaire en 1950 à 3'963 en 1980. Le secteur secondaire présente une augmentation entre les années 1960 et 1970, lors du boom du bâti et des investissements croissants dans l'immobilier. C'est l'époque où au Tessin « il y a plus d'entreprises de construction que de brouettes » (Toppi dans Ceschi, 1998 : 637). Mais à la fin des Trente Glorieuses (36'100 employés en 1980) une contraction ramène la situation aux niveaux de 1950 (34'386 employés). Le tertiaire évolue spectaculairement, on passe de 32'446 employés en 1950 à 72'533 en 1980.



Graphique 1 Evolution de la population active du Tessin par secteur économique en chiffres absolues entre 1950 et 1980 (Ceschi, 1998 : 657)

L'expansion du secteur tertiaire est associée à une urbanisation désorganisée. Les modèles de développement urbain doivent être reconfigurés et le rapport des villes aux régions plus marginales est à repenser. Pendant les Trente Glorieuses les autorités du Tessin privilégient un discours focalisé sur le progrès. Ils concrétisent leurs aspirations à la Modernité par des œuvres dont on reconnaît le caractère audacieux. C'est le cas du barrage du Val Verzasca. Ce projet cristallise des tensions qui se créent entre le besoin croissant d'énergie et la nécessité de préserver un paysage intact. Il est également le signe d'un rapport de pouvoir où la ville parvient à dominer une vallée économiquement faible, qui a perdu sa vocation rurale.

3. APPROCHES

Nous construisons notre discours à partir de l'analyse d'un corpus littéraire, qui porte essentiellement sur le rapport d'Anna Gnesa au Val Verzasca. Le corpus réunit ses trois livres - tout ce qui est paru en volume. Elle a publié de son vivant *Questa valle* (Gnesa, 2010 [1974]) et *Lungo la strada* (Gnesa, 2001 [1978]). Avec *Acqua sempre viva!* (Gnesa, 2011), sorti à titre posthume, nous disposons de la totalité de sa production littéraire. Cette approche est complétée par six entretiens semi-directifs. Parmi les travaux qui croisent la géographie et les études littéraires, nous rappelons l'œuvre pionnière de Carlo Dionisotti (1967) en Italie. Pour le Tessin, nous signalons Bertrand Lévy (1992) sur l'écrivain Hermann Hesse. Ici, nous prenons pour référence *Pour une géographie littéraire*, ouvrage méthodologique de Michel Collot (2014). La géographie littéraire articule généralement trois niveaux d'analyse de contenu, correspondants à trois approches distinctes. Chaque approche se focalise sur un signe linguistique particulier.

La première est l'approche *géographique*. On distingue la géographie de la littérature (le contexte spatial où l'œuvre est produite) de la géographie dans la littérature (les référents géographiques auxquels la littérature renvoie). Le signe linguistique privilégié à ce stade est le référent, qui a pour but de signaler les attaches au monde réel. *Questa valle* et *Lungo la strada* sont écrits au Tessin lorsque Anna Gnesa est retraitée. Leur géographie de la littérature se limite essentiellement au Val Verzasca. La deuxième est l'approche *géocritique*. Ce niveau d'analyse se concentre sur les représentations et les significations présentes dans la littérature. Le signe linguistique à relever est le signifié, qui sert à construire un paysage, un univers imaginaire. En lisant Anna Gnesa, nous verrons les représentations du paysage en tant qu'expérience et contemplation, ou du territoire, dispositif de stratification culturelle dans l'histoire tant pour les artefacts matériels que pour les aspects symboliques. A partir de ses observations, l'autrice construit l'opposition entre le géoclaste, destructeur contemporain de la beauté du paysage, et la geocomunione, signe d'une relation harmonieuse avec le milieu telle qu'elle était vécue par la civilisation rurale du Val Verzasca.

Le troisième niveau est dit *géopoétique*. Dans une acception étroite, il appréhende la création littéraire comme une mise en forme de l'espace via l'écriture. En ce cas, le signe linguistique du signifiant (le symbole graphique des mots) montre la spatialité propre au texte, la façon dont il est organisé sur la page imprimée. Cet aspect ne fera pas l'objet de nos constats. Dans une acception plus élargie, la géopoétique renvoie à la prise de conscience de son propre « être au monde » qui passe par l'intellect, les sensations, les perceptions. Anna Gnesa cultive l'extase paysagère, tire de son inscription dans l'espace du bonheur, de la topophilie, construit sa propre religion de la nature, sa poésie cosmologique. Autant d'aspects qui lui permettent de concevoir la geocomunione dans une optique géopoétique.

La sociologie de la littérature (Sayre, 2011) est aussi un champ qui nous concerne. Elle se concentre d'abord sur le circuit littéraire, à savoir la production (auteur, éditeur), la distribution (points de vente, bibliothèque, critique, école), la consommation (réception : publique, lecteurs, lectures). Ensuite, la sociologie de la littérature considère son objet en tant qu'ensemble de textes. Ceux-ci ont des effets sur la société (conservateurs ou progressistes), en même temps que la société a des effets sur les textes. Les effets de la société sur la littérature se divisent en deux catégories. D'un côté nous retrouvons les « modalités du social » présentes dans les textes, à savoir des formes de conscience (attitudes, valeurs, idéologies, visions du monde) ou des réalités (« faits » et structures sociales). De l'autre côté, il y a des « modalités textuelles » affectées par le social : genres, formes et contenus, valeur esthétique, changement littéraire (dans l'histoire, dans l'influence transculturelle). Dans notre cas, nous pouvons dire que la diffusion des textes d'Anna Gnesa a été limitée à un circuit régional. Ses livres, longtemps passés sous silence, sont actuellement timidement redécouverts. L'effet qu'ils ont eu sur la société est quasiment nul, en tout cas la cause conservatrice qu'ils étaient censés défendre n'a pas eu la faveur des foules.

Anna Gnesa a joué un rôle sur la scène sociale, culturelle et politique de l'époque. Elle est intervenue à plusieurs reprises dans des journaux, des revues et des périodiques, en particulier sur la question du barrage du Val Verzasca. Elle a entretenu une vaste correspondance avec des professeurs, pour la plupart originaires d'au-delà des Alpes ou d'Italie. Mais sa position contre la construction du barrage n'a pas eu de succès, elle n'a pas été écoutée. Elle a donc fini par se retirer en marge de la société. Elle avait cette sensibilité écologique, qui était un peu en avance sur son temps. A l'époque, l'accent était mis sur le progrès, sur la construction du barrage, sur les innovations technologiques. Elle était donc une voix en dehors du chœur, elle n'était pas en phase avec la pensée générale²². (Samuela Savoy)

Pour ce qui est des effets de la société sur la littérature, nous estimons que cela est le point le plus important. Nous discuterons des visions du monde d'Anna Gnesa qu'elle a incorporé au gré de ses interactions. Le codage thématique permet de relever à la fois la *visio mundi* et la *forma mentis* de l'écrivaine. Elle était très critique vis-à-vis de certaines manifestations de la modernité, par exemple

²² Anna Gnesa ha avuto un ruolo nella scena sociale, culturale e politica dell'epoca, è intervenuta più volte all'interno di giornali e riviste, quotidiani, periodici, soprattutto per la questione relativa alla diga della Verzasca. Aveva una fitta corrispondenza con degli studiosi, più che altro d'Oltralpe oppure italiani. Però la sua posizione contro la costruzione della diga non ha avuto successo, non è stata ascoltata. E quindi alla fine si è ritirata un po' ai margini della società. Aveva questa sensibilità ecologica, ambientale, che era un po' in anticipo rispetto al suo tempo. Allora si puntava molto sul progresso, sulla costruzione della diga, sulle innovazioni tecnologiche. Quindi era una voce fuori dal coro, non era in linea con il pensiero generale.

le tourisme de masse, la motorisation, la construction d'œuvres architectoniques inappropriées, le capitalisme des spéculateurs, les promesses des autorités ensuite déçues.

Pour affiner les catégories de la matière traitée par Anna Gnesa, comprendre le contexte culturel dans lequel elle a opéré, saisir les transformations plus récentes de l'espace, nous avons réalisé des entretiens semi-directifs sur la base des questions qui figurent en annexe. Suivant le profil des interlocuteurs, nous avons adapté les questions, le registre, la langue. Nous avons rencontré le maire de la commune Verzasca (Ivo Bordoli) ; une professeure d'italien qui vient d'achever une thèse de Master à l'Université de Fribourg sur l'œuvre de notre écrivaine (Samuela Savoy) ; des professeurs de littérature spécialistes de la littérature de la Suisse Italienne ou de l'œuvre d'Anna Gnesa (Renato Martinoni et Candido Matasci) ; trois frères nés à Vogorno, qui ont passé leur enfance au Val Verzasca et continuent de fréquenter leur vallée (Graziano, Marino et Adelio Berri) ; une jeune étudiante d'histoire et d'italien, qui est née à Brione Verzasca et qui connaît les dynamiques touristiques par son travail à l'Infoshop tout près du barrage du Val Verzasca (Chiara Matasci).

4. CADRE CONCEPTUEL

La geocomunione est l'enjeu théorique et conceptuel que nous essayons de relever. Comme l'ensemble des livres possédés par Anna Gnesa n'est pas conservé dans son intégralité²³, il est impossible d'établir avec exactitude indiscutable que tel auteur ou tel autre a influencé sa pensée (par ailleurs, elle recourait aussi à des bibliothèques publiques). Toutefois, nous estimons que des concepts spécifiques, énoncés à travers la formulation de certains spécialistes, manifestent une résonance évidente avec la posture de l'écrivaine, ou réapparaissent systématiquement dans le corpus, ce qui nous pousse à tisser des liens, des rapprochements : la quête identitaire et l'influence du milieu sur les habitants ; la critique de la société de masse et consumériste ; la critique de la marchandisation des valeurs et du capitalisme industriel ; l'idée romantique de liberté associée à la nature ; le principe de la responsabilité intergénérationnelle et écologique ; l'amour-action au sein d'une communauté conviviale.

4.1 Bref panorama de la littérature tessinoise

L'intérêt de cette partie est d'affiner le contexte culturel dans lequel s'insère la prose d'Anna Gnesa, écrivaine régionaliste à forte composante romantique. On notera que son romantisme ne réside pas dans une nostalgie gratuite ou naïve, mais bien dans l'approche historique et naturaliste adoptée pour traiter de la liaison entre les humains et leur milieu. Nous allons évoquer le courant romantique, comme fenêtre sur le dix-neuvième siècle, et le courant régionaliste, qui a pris de l'ampleur au vingtième siècle. Le dialecte local, qui alimente une production écrite relativement importante, sera également mentionné, car il est un trait distinctif de la réalité tessinoise.

En ce qui concerne la relation entre l'homme et la nature, on peut supposer un rapport au mouvement artistique du romantisme, dans lequel la nature communique des idées de grandeur, suscite des sentiments, évoque le sublime. Nombreux sont les peintres romantiques qui se sont intéressés à la nature, au paysage, à la peinture en plein air. Je pense, par exemple, au *Voyageur contemplant une mer de nuages* de Caspar David Friedrich, dont la position contemplative suscite précisément des appels à l'infini, au divin, au sens de la vie, au Cosmos, et c'est aussi la position qu'adopte Anna Gnesa devant le spectacle de la nature. Le romantisme rejette le progrès, la rationalité, l'industrialisation, la technologie, la logique. Il se

²³ L'Associazione Archivi Riuniti delle Donne Ticino (AARDT) dispose d'un ensemble de documents ayant appartenu à Anna Gnesa (*Fondo Anna Gnesa*). Regula Matasci Brüngger a donné les livres qui restaient de la bibliothèque d'Anna Gnesa à cette institution en 2014. Ils ont été répertoriés par Mariarosa Nava en 2016 et figurent dans Brenna, 2017 : 108-112.

réfugie au contraire dans l'individualité, la spiritualité, la subjectivité, la nostalgie d'un passé même mythique, et c'est ce que Gnesa raconte dans ses textes²⁴. (Samuela Savoy)

4.1.1 *Le regard des romantiques*

Cette section est consacrée à quelques auteurs, des voyageurs venus de l'extérieur ou des savants locaux, qui se sont occupé du Tessin pendant le Romantisme. Anna Gnesa connaît et cite dans ses livres Hans Rudolf Schinz, Karl Viktor Von Bonstetten, Stefano Franscini et Luigi Lavizzari.

La Svizzera Italiana nel Settecento (La Suisse Italienne au dix-huitième siècle) est écrit entre 1770 et 1772 par le pasteur protestant zurichois Hans Rudolf Schinz et permet de comprendre le mode de vie du bailliage tessinois avant son adhésion formelle à la Suisse en tant que canton en 1803 (Schinz, 1985 [1784]). Dans une même veine, vers la fin du dix-huitième siècle, Karl Viktor Von Bonstetten, écrivain libéral bernois, rédige ses *Lettere sopra i baliaaggi italiani (Lettres des bailliages italiens de la Suisse)* lorsqu'il parcourt ces régions, aussi en compagnie de la poétesse danoise Friederike Brun (Bonstetten, 1984 [1801]). Cette dernière nous a laissé un carnet d'inspiration romantique, dont l'intérêt réside dans le caractère inédit de la narration du point de vue à la fois féminin et extérieur par rapport aux lieux traversés (Brun, 1998 [1795]).

Stefano Franscini, homme politique et pédagogue, promoteur de l'instruction dans un canton encore très faiblement scolarisé, a publié le premier volume de *La Svizzera Italiana (La Suisse Italienne)* en 1837. Cette œuvre, qui a été rééditée successivement en réunissant tous les tomes, traite de la condition économique des villes et des villages tessinois, de la morphologie du territoire et de la manière dont celle-ci influence la mentalité des habitants (Franscini, 1973 [1837]). Plusieurs informations, notamment les aspects historiques, ne sont pas vérifiées ou relèvent du stéréotype, du préjugé, des idées reçues. L'absence de recul critique ou de systématisme dans la restitution des données est assez diffuse dans les textes de l'époque qui ont entamé l'étude des régions du point de vue monographique et descriptif. L'œuvre de Franscini est toutefois incontournable. Bien que limitée par son déterminisme, elle est pionnière dans le champ de la géographie « humaine » du Tessin (avec des guillemets pour nous garder de l'anachronisme du mot).

²⁴ Per quanto riguarda il rapporto tra uomo e natura si potrebbe ipotizzare un richiamo al movimento artistico del romanticismo, in cui la natura comunica delle idee di grandezza, suscita sensazioni come il sublime. Ci sono molti pittori romantici che hanno rivolto la loro attenzione alla natura, al paesaggio, alla pittura all'aria aperta. Penso ad esempio al *Viandante sul mare di nebbia* di Caspar David Friedrich, la cui posizione contemplativa suscita proprio richiami all'infinito, al divino, al senso della vita, al Cosmo, ed è anche la posizione che assume Anna Gnesa di fronte allo spettacolo della natura. Il romanticismo rifiuta il progresso, la razionalità, l'industrializzazione, la tecnica, la logica, per invece rifugiarsi nell'individualità, nella spiritualità, nella soggettività, nella nostalgia del passato, magari anche mitico, ed è quello che la Gnesa racconta nei suoi testi.

Concernant la géographie « physique », nous signalons *Escursioni nel cantone Ticino (Excursions dans le canton du Tessin)* que le naturaliste et géologue Luigi Lavizzari publie entre 1859 et 1863, afin de donner un aperçu « scientifique » du « milieu naturel » que constitue le canton (Lavizzari, 1988 [1863]). Par-delà ces deux exemples, nous constatons que pendant le dix-neuvième siècle, comme avant, les écrits sur le Tessin par des tessinois demeurent assez rares.

Nous devons à des voyageurs, à des touristes, à des étrangers des textes parmi les plus importants. Par exemple, l'anglais Samuel Butler traverse le Tessin en 1880 et note ses impressions dans *Alpi e Santuari del cantone Ticino (Alpages et Eglises du Tessin)*. Ses considérations permettent de reconstruire le mode de vie et les croyances des autochtones de l'époque, ainsi que le rôle joué par l'art figuratif dans l'acceptation de la dureté de la vie quotidienne (Butler, 2010 [1882]).

La figure de l'intellectuel-écrivain était à peu près absente. Dans notre recherche, nous avons croisé un seul conte au sujet du Val Verzasca, *Spazzacamino (Le ramoneur)*. C'est l'histoire d'un enfant qui doit abandonner sa famille pour aller travailler à Milan, publiée à la fin du dix-neuvième siècle par Giuseppe Cavagnari, représentant d'origine bergamasque du vérisme italien (Cavagnari, 2011 [1892]).

4.1.2 L'importance du dialecte

Le Tessin est un canton suisse de langue et de culture italienne, ce qui se reflète dans sa production littéraire, depuis au moins deux siècles. Mais si telle est la langue officielle, des institutions, de la presse, il ne faut pas pour autant oublier l'existence de dialectes de matrice lombarde, qui a perduré jusqu'à la moitié du vingtième siècle. Dès lors, il y a encore un dialecte « tessinois », simplifié, standardisé, homogénéisé qui survit : le dialecte dit « des chemins de fer » ou « de l'automobile », car il est façonné par la mobilité plus aisée des personnes. Dans le passé, chaque ville et chaque village avaient leur propre dialecte, ce qui fait qu'un dialecte proprement « cantonal » n'a jamais subsisté. En raison de la progressive disparition des divers idiomes et de l'appauvrissement du vocabulaire activé, vers les années 2000 naissent des concours pour écrivains amateurs, afin de réhabiliter le dialecte en tant qu'outil de réflexion, d'expression, de création littéraire et poétique. Orazio Martinetti prend la mesure de la situation actuelle.

La division linguistique interne au Tessin, notamment entre les centres urbains et les villages de montagne, est encore actuellement remarquée par tout visiteur. Malgré la régression du dialecte qui s'opère partout, la partie supérieure du canton résiste tenacement à l'avancée de l'italien. [...] Un long monitoring de l'Office de statistique confirme la tendance selon laquelle la proportion d'italophones est majeure dans la partie inférieure du canton (le

Sottoceneri), tandis que dans le Sopraceneri on recense les effectifs les plus élevés de dialectophones²⁵. (Martinetti, 2021 : 88-89)

Historiquement, le dialecte avait principalement une vocation à l'emploi oral. Néanmoins, il y a eu une littérature de niche depuis fort longtemps, finement retracée dans l'anthologie de Fernando Grignola (1995) *Le radici ostinate (Les racines persistantes)*, titre qui évoque la notion d'enracinement identitaire à travers la culture et la langue vernaculaire. Dans le premier tiers du vingtième siècle des enquêtes ethnologiques visant à valoriser la pluralité des accents au sein d'une même région ont donné l'impulsion à la rédaction de récits en dialecte local et à leur enregistrement sur disques à 78 tours. *Sctori, sctralüsc e scremizzi (Contes, éclairs et frayeurs)* en restitue une synthèse (Bernardasci & Schwarzembach, 2016 [1929]).

Concernant le Val Verzasca, au-delà d'un dictionnaire de mots et de toponymes (Lurati & Pinana, 1983), nous rappelons Elio Scamara, figure incontournable du fait de ses efforts pour conserver le dialecte « authentique » de Lavertezzo (Scamara, 2005) et lui attribuer une valeur poétique inédite (Scamara, 1990 ; Scamara, 1995 ; Scamara, 2023). Cet exemple montre que « la littérature ancrée fortement dans un lieu ou une région est une forme de résistance contre la mondialisation uniformisatrice qui met en péril les identités locales » (Collot, 2014 : 26). Face à l'importation des modes, de nouveaux styles de vie, de besoins standardisés et de comportements étrangers, l'identité collective et l'enracinement méritent d'être protégés dans une optique de distinction culturelle. La poésie de Giovanni Bianconi (1993) s'inscrit également dans cette mouvance. Anna Gnesa écrit ses livres en italien, mais elle réserve une place au dialecte pour citer des formulations imagées, des expressions typiques, des nuances difficiles à traduire. Elle considère que le dialecte est un trait identitaire cardinal : c'est ce qui la fait sentir à la maison.

4.1.3 Le régionalisme

La fin des paysans traditionnels du Val Verzasca est à l'origine de la conceptualisation de la geocomunione. Anna Gnesa, écrivaine régionaliste, s'inscrit dans un courant qui naît en tant que réaction au déclin du mode de vie rural. La littérature régionaliste a connu son apogée pendant les Trente Glorieuses.

²⁵ La divisione linguistica interna, ma in particolare tra agglomerati urbani e villaggi di montagna, salta tuttora all'orecchio del visitatore. Benché il dialetto sia in regresso ovunque, l'alto Ticino cede meno facilmente dei centri all'avanzata dell'italiano. Un fenomeno in corso da tempo, come Sandro Bianconi e Matteo Borioli già evidenziavano nel 2004. [...] L'italofonia è più alta nel Sottoceneri mentre in tutte le zone del Sopraceneri abbiamo tassi più elevati di dialettofonia. [...] Più si scende verso sud, e più il dialetto abbandona la scena.

Nous assistons à une résurgence du régionalisme en littérature. Ce phénomène a des racines profondes. Il correspond à une réalité sociologique qui a marqué plusieurs générations d'écrivains, et qui a profondément bouleversé l'économie, la société, mais aussi la culture : le déclin de la ruralité, qui a suscité toute une littérature qui exprime la nostalgie ou la résistance de ceux qui, devenus citadins, restent attachés à un pays perdu. (Collot, 2014 : 27)

Pour les écrivains tessinois, il s'agit de retravailler l'identité des habitants, de recomposer la cohésion interne en prenant en compte les effets des mutations territoriales du canton sur la société. Chacun essaie de se raconter, de mettre en valeur ses racines, de questionner ses origines, son passé, l'héritage des ancêtres. Très souvent, la quête d'une conscience de soi coïncide avec une écriture profondément autobiographique. Le souci de réalisme est aussi une réaction à des narrations inexacts, stéréotypées, idéalisées, naïves, qui ont fait du Tessin un « peuple heureux et primitif » (Fastenrath, 1906), ainsi qu'à des romans qui mettent en scène des familles tellement pauvres qu'elles « vendent leurs enfants » à des ramoneurs sans scrupules (Tetzner, 1941), ou qui traitent d'une improbable protagoniste aux humbles origines qui fait fortune en tant que vedette du cinéma (Hinzelmann, 1940). Ces deux livres, *Die schwarzen Brüder (Les frères noirs)* de Lisa Tetzner et *Angelica, das Mädchen aus Crino (Angelica, la fille de Crino)* d'Elsa Hinzelmann, font l'objet d'une recension très négative de la part d'Anna Gnesa, qui trouve inacceptables les clichés dans lesquels sa région se retrouve enfermée par des autrices venant d'ailleurs.

Dans *Il colore del sangue. La cultura nella Svizzera Italiana al tempo della guerra (La culture dans la Suisse Italienne à l'époque de la guerre)*, Renato Martinoni (2005) dresse une esquisse de la variété des profils, des positionnement idéologiques, des sujets qui ont caractérisé le panorama culturel tessinois au moment de la Deuxième Guerre Mondiale. Il s'étale aussi dans les années qui précèdent ou suivent ce moment historique, nous permettant ainsi de prendre la mesure du contexte dans lequel s'insère la prose d'Anna Gnesa du point de vue des études littéraires. Un aspect partagé par les écrivains régionalistes est la volonté de dépasser l'opposition entre l'helvétisme et la posture ouvertement italophile qui caractérisait le débat des années 1940. Il s'agit de mettre en avant les spécificités du contexte, sans insister ni sur son appartenance culturelle à l'Italie, ni sur son adhésion politique à la Suisse. Montrer les singularités du Tessin devient prioritaire, même s'il s'agit d'un processus de construction.

La question de l'helvétisme me semble exclue. Anna Gnesa n'exprime pas un sentiment d'appartenance à la Suisse en tant que nation, elle n'a pas ce sentiment national unitaire, mais plutôt un sentiment d'appartenance à son territoire d'origine, à un contexte spécifique où ses

ancêtres ont vécu, où elle-même a vécu, où elle a ses racines. Elle s'associe beaucoup à cet espace limité²⁶. (Samuela Savoy)

Il existe aussi une posture plus horizontale, transversale, antinationaliste qui articule le discours de l'appartenance à la civilisation lombarde (Tita Carloni dans Pietro Martinelli, 2014 : 50). Le Tessin serait partie intégrante du bassin de la Lombardie, notamment pour des raisons culturelles et linguistiques (Gilardoni, 1969). Ni helvétiste, ni italophile, Anna Gnesa évite aussi cette approche intermédiaire.

Nous devons attendre *Imaestri di casa (Les maîtres de chez nous)* de Tiziano Tommasini (2022) pour disposer d'une anthologie de 77 auteurs tessinois du dix-neuvième et surtout du vingtième siècle : écrivains, journalistes, philosophes, artistes, historiens, instituteurs, médecins, voyageurs, ecclésiastiques, etc. Cet ouvrage a le mérite de sortir de l'oubli certaines figures importantes, mais le choix des profils reste personnel et discutable. En effet, Tommasini n'inclut pas, par exemple, Anna Gnesa, Bruna Martinelli, Giovanni Bianconi, Rodolfo Boggia, Angelo Casè, Enrico Diener, Claudio Nembrini, Alberto Nessi, Giorgio et Giovanni Orelli dans son recueil. Il n'est pas exhaustif. En revanche, il consacre des fiches à la présentation de la biographie et de l'œuvre de Piero Bianconi, Guido Calgari, Augusto Ugo Tarabori, qui sont « trois modèles de prose d'art au Tessin » (Agliati dans Gnesa, 1997 : 8-9).

Piero Bianconi a étudié les effets sociaux et spatiaux de la transition à la Modernité en questionnant les enjeux du progrès technique et économique²⁷, par exemple dans *L'arbre généalogique*, sorti au moment de la construction du barrage hydroélectrique du Val Verzasca (Bianconi, 2003 [1969]). Dès le titre, nous comprenons le souci d'analyser les (dis)continuités qui se créent par rapport au monde rural. Ce dualisme passé-présent, sous la forme d'une tension permanente, traverse également l'œuvre d'Anna Gnesa et son engagement mené de front contre la défiguration du paysage de sa vallée.

Guido Calgari écrit un *Festspiel* pour l'Exposition nationale de Zurich (1939), *Sacra terra del Ticino (Terre sacrée du Tessin)*, où il célèbre les qualités du Tessin, la vie laborieuse et simple de son peuple, son attachement à la Patrie et à la liberté, sa religiosité, sa fierté pour la terre des ancêtres (Martinoni, 2005 : 23). Il s'agit encore d'une œuvre marquée par de processus de mythologisation, d'idéalisation, d'ethnologisation, de folklorisation. En revanche, dans les contes *Quando tutto va male (Tout tourne*

²⁶ La questione dell'elvetismo, mi sento di escluderla. Anna Gnesa non esprime un sentimento di appartenenza alla Svizzera come nazione, non ha questo sentimento nazionale unitario, ma è piuttosto un sentimento di appartenenza al suo territorio di origine, a un contesto specifico dove hanno vissuto i suoi antenati, dove ha vissuto lei stessa, dove ha le sue radici, le sue origini. Lei si associa molto a uno spazio ristretto.

²⁷ Il en discute dans un interview à la télévision, accessible ici : <https://www.rsi.ch/play/tv/-/video/piero-bianconi-ieri-e-oggi?urn=urn:rsi:video:1642650>.

mal) il éclipse les narrations idylliques, agrestes, pastorales, arcadiques et témoigne de l'âpreté du monde alpin, des tragédies récurrentes, de l'esprit communautaire ébranlé par l'émigration ou la modernisation (Calgari, 2018 [1933]).

Nous rappelons finalement le nom de Plinio Martini, auteur du *Fond du sac* (1984 [1970]), emblème de la littérature régionaliste tessinoise traduit en plusieurs langues, dont le succès perdure toujours. Ce roman questionne l'essence de « l'âme du Tessin » à travers le récit d'un paysan émigré en Californie (Buffi, 2018). L'étude de l'émigration engendrée par la précarité des conditions de vie du Tessin rural, un phénomène qui a eu son apogée dans les années 1880-1920, a été achevée par l'historien Giorgio Cheda (1981 ; 2023 [1976]). *Le Fond du sac* a remplacé *Il libro dell'Alpe* (*Le livre de l'alpage*) de Giuseppe Zoppi (2016 [1922]) dans le programme des lectures en italien de l'école obligatoire.

4.2 Les apports de la sociologie rurale

La boîte à outils de la sociologie rurale est extrêmement pertinente pour comprendre la manière dont la littérature aborde les transformations du cadre de vie des paysans. Les changements de l'espace vécu, les mutations des modes de vie, sont filtrés par le regard des auteurs et médiés par leurs textes. Ce n'est donc pas d'une réalité objective ou d'un monde extérieur que la sociologie rurale traite en premier. Avant tout, elle se focalise sur les discours, les représentations, les projections, les transferts, les constructions mentales, les émotions suscitées par les transformations du milieu habité.

Anna Gnesa décrit une réalité villageoise qui perd ses repères à cause d'interventions externes, d'ingérences conflictuelles : c'est la Modernité qui frappe à la porte. Certes, les effets de ce phénomène sont évidents dans le Val Verzasca d'aujourd'hui. Ils s'expliquent rationnellement par les choix opérés par les acteurs politiques, par les décisions des autorités à un moment donné. Mais l'autrice ne s'arrête pas à la restitution de faits historiques. Outre les contingences de son époque, elle interroge le destin de sa civilisation sur la longue durée et propose des pistes de réflexion sur le futur qui l'attend. Dans ce processus, l'imagination joue un rôle essentiel.

Dans la première section nous présentons quatre langages identifiés par la sociologie rurale que les écrivains utilisent pour imaginer leur village : le langage manichéen, de la protestation, de la mémoire et du mythe. Largement présents chez Anna Gnesa, ils ont déterminé notre analyse de contenu.

Dans la deuxième section nous revenons sur le langage protestataire, qui est triparti. Par la protestation, la sensibilité écologique et l'utopie, il compose un registre idéologique et engagé. Il s'agit d'une idéologie de résistance, de la réaction des écrivains régionalistes à la fin des paysans et à la modernisation à tout prix promue par la ville.

Dans la troisième section, nous verrons que le désir d'une utopie nouvelle pour le futur résulte d'une dystopie contemporaine faite de rapports de pouvoir, où la domination matérielle et symbolique, sociale et spatiale de la ville l'emporte sur les marges. Pour réussir son projet, la ville doit d'abord inventer la campagne en tant qu'espace extérieur, disponible et exploitable.

4.2.1 Imaginer son village

Anna Gnesa raconte le Val Verzasca de son enfance, ou même d'avant, sur la base de sources historiques matérielles (des traces dans le paysage), écrites (des livres sur la Suisse Italienne, des textes scientifiques sur le milieu naturel, des documents d'archive, des cahiers de comptabilité, des registres paroissiaux) ou orales (récits de faits du passé, contes pour les enfants, mythes semi-païens que racontaient les personnes âgées). A partir de là, elle recompose subjectivement la manière dont son peuple vivait, la façon dont il s'inscrivait dans le milieu. Le monde villageois qui en ressort se doit donc à son interprétation, à son imagination. Le processus est cohérent avec celui qu'a étudié la sociologie rurale de la littérature. Le cadre de vie de la ruralité ne résulte pas plus des sources susmentionnées que d'une construction qui se sert tour à tour d'un langage protestataire, de la mémoire, dualiste et du mythe.

Au moment où Anna Gnesa publie ses premiers articles, le Tessin expérimente une entrée dans la Modernité difficile et contradictoire. Par-delà la croissance économique favorable, la population peine à intégrer les changements qui bouleversent le quotidien, à les interioriser, à les comprendre (Buffi, 2018). Dans un tel contexte, « l'imaginaire joue un rôle régulateur dans la mesure où il permet le transfert à un niveau symbolique des tensions et des contradictions que les sociétés ne parviennent pas à maîtriser » (Lagrave, 1980 : 180). La pertinence de l'imaginaire dépasse la stricte question de la création littéraire, qui par définition requiert une partie d'invention, ou un emploi plastique du matériel issu de la réalité. En effet, « aucun groupe social ne fonctionne selon deux registres séparés, l'un réel, l'autre imaginaire, car toujours existe un rapport dialectique entre les deux » (Lagrave, 1980 : 181).

La sociologue Rose-Marie Lagrave a étudié le village romanesque dans la littérature française des années 1950-1960. Le sujet est traité à l'aide de langages particuliers qui ont des fonctions spécifiques : le langage utopique, protestataire, « écologique » (tel est le mot que l'autrice préfère à écologiste) ; le langage de la mémoire ; le langage manichéen ; le langage mythique.

Les différentes lectures possibles et complémentaires reconnaissent implicitement que les représentations oniriques, cultuelles, culturelles, utopiennes, idéologiques, bref d'une façon ou d'une autre imaginaires, ne sont pas réductibles à des situations de la réalité sociale,

économique, technocratique ou démographique. Plus encore, elles montrent qu'aucune d'elles n'épuise le texte et ses significations. (Lagrave, 1980 : 223)

Chez Lagrave, les auteurs retenus « ont recours à différents procédés, l'ethnographie, l'introspection, le rêve, le mythe, la mémoire collective, les documents historiques pour construire leur village. [...] C'est dans l'opposition village retrouvé/ville dévoreuse que s'exprime l'espérance d'une réconciliation de l'homme avec la nature » (Lagrave, 1980 : 13). Anna Gnesa construit son Val Verzasca à elle exactement sur la base de ces procédés, qui l'amènent à se positionner par rapport à l'espace et à ses transformations dans le temps. La notion de « village imaginaire » de Lagrave est extrêmement pertinente dans notre cas. Elle nous permet de comprendre les processus à l'œuvre dans le corpus en examen, qui interroge l'histoire et le destin d'une communauté villageoise de montagne, d'une civilisation rurale en voie de disparition. « La vision idyllique de la vie rurale apparaissait plus particulièrement dans les moments de crise, pour offrir un idéal correctif à une société traversée par des conflits » (Lagrave, 1980 : 7).

A la fois engagée, nostalgique, déracinée et représentante d'un poétique cosmologique, Anna Gnesa mobilise consciemment des langages différents dans le but de transmettre des messages, éventuellement une morale, certainement des valeurs.

Langage de mémoire, mythique, manichéen, le langage de l'imaginaire ne s'épuise pas à travers ces trois qualificatifs qui désignent pourtant ses caractères principaux. Car l'imaginaire est un travail de bricolage qui unifie et structure des langages divers. Souvenirs (maison natale), archétypes (terre-mère), observation ethnographique (description des outils), révolte contre le présent (la ville), thèmes socio-historiques s'ordonnent autour d'un motif central, la relation à la terre [...] d'où les termes d'enracinement et de profondeur qui véhiculent un ensemble des valeurs, comme le courage, la conformité, la stabilité, la continuité, la liberté. (Lagrave, 1980 : 200)

4.2.2 Protestation, écologie et utopie



Figure 6 Brione Verzasca, village natal d'Anna Gnesa, début 1900 (Martinoni & Pelli, 2001 : 42)

Dans l'œuvre d'Anna Gnesa, la dimension spatiale est appréhendée à travers un langage particulier, celui de l'idéologie. Fortement engagée contre le barrage hydroélectrique construit entre 1961 et 1965, qui a créé un lac artificiel pour lequel le Val Verzasca est connu aujourd'hui en dehors des frontières nationales, l'autrice se sert tour à tour d'un langage protestataire (pour s'opposer au barrage), d'un langage écologique (pour promouvoir la protection de la nature et du paysage de sa vallée), d'un langage utopique (pour proposer un monde alternatif, inspiré au passé, dans un moment critique).

La réalité villageoise est au cœur de la littérature régionaliste, courant au sein duquel s'inscrit Anna Gnesa, qui a connu un regain d'intérêt pendant les Trente Glorieuses au même titre que les « histoires de vie » et les « contes au coin du feu » (Lagrave, 1980 : 203). Malgré la quête d'authenticité revendiquée par les écrivains, le village qu'ils nous présentent masque, dissimule, déforme la réalité. Ce village n'est pas seulement une construction imaginaire, il est un modèle idéologique, et ceci pour au moins trois raisons (Lagrave, 1980 : 209).

Premièrement, le passé est reconstitué et embelli par le biais d'un processus d'idéalisation axé sur la perception qu'a l'écrivain de la paysannerie. Deuxièmement, l'écrivain n'analyse pas sa place dans la société, il n'y a pas un positionnement réflexif. Il a perdu ses repères et les cherche du côté des paysans. Troisièmement, le village est imaginaire et fonctionne selon des normes économiques et des règles sociales clairement en désaccord avec le village réel. Par exemple, l'organisation en termes de soumission à l'ordre éternel de la nature est une interprétation qui ne correspond pas à la réalité villageoise.

Nous retrouvons ces aspects chez Anna Gnesa qui, conformément avec les principes de la sociologie de la littérature, articule dans sa réflexion autour d'un village alternatif pour l'avenir les trois dimensions utopique, protestataire et écologique (Lagrave, 1980 : 210). Ce village cristallise des significations multiples, il peut être un monde passif d'évasion, une critique radicale de la société, le paradigme d'un monde nouveau (Lagrave, 1980 : 13). Les significations sont étroitement liées au contexte où le village est écrit et décrit.

Aux années 1950-1960 des romanciers français ont créé un espace anti-industriel et anti-urbain, la ville étant tenue pour responsable de l'exode rural, un modèle qui proteste contre le processus inéluctable de désertification massive des villages. [...] Ils créent un village imaginaire à la manière d'une utopie sociale. (Lagrave, 1980 : 8)

4.2.3 *La campagne inventée par la ville*

Anna Gnesa critique un barrage qui a été pensé et construit par des acteurs industriels et économiques extérieurs au Val Verzasca. La ville s'aperçoit qu'il est possible de tirer de la vallée l'énergie dont elle a besoin. En ce sens, elle réserve pour la première fois de l'attention à un endroit jusque-là ignoré : elle invente le Val Verzasca pour pouvoir l'exploiter. La ville s'empare donc de l'espace, le transforme à sa guise, réalise du profit : tout ceci au détriment de la population habitante, de son rapport au milieu, des significations qu'assume ce dernier. Michel Marié et Jean Viard (1980) montrent la manière dont la campagne est une « invention » de la ville dans *La campagne inventée*.

Issue du regard de la ville, la campagne résulte de l'invention de la part de l'Etat, des fonctionnaires, des institutions - surtout pas des paysans eux-mêmes. L'imposition d'un nouveau modèle de développement urbain crée la campagne au travers d'un « langage de changement » (Marié & Viard, 1980 : 158). Etant donné que la société paysanne est une société de la stabilité (mais pas de l'immuable), introduire une logique de changement constitue un facteur perturbateur, qui casse le fonctionnement et la reproduction de la communauté basés sur les cercles concentriques (Marié & Viard, 1980 : 79).

La mise en discours du changement est en même temps la mise à mort du monde paysan parce que celui-ci ne peut être modifié de l'extérieur. Il ne peut que se modifier de lui-même, s'intégrer sans s'être fait intégrer. Intégrer est un non-sens. Le paysan ne peut que s'intégrer pour la raison essentielle qu'il n'est pas maître de la nature, qu'il n'a pu exister historiquement sinon en fonction et au cœur même de cette grande incertitude de la nature, en la cernant soigneusement et tenacement de tous ses points de repère. L'incertitude demeure au centre de toutes les certitudes communautaires. C'est pourquoi tout ce qui porte atteinte à ces repaires, tout ce qui est différence à la norme du groupe, est danger absolu. (Marié & Viard, 1980 : 133)

La projection urbaine sur la campagne peut assumer la forme d'un rapport de domination qui bouleverse toute relation préexistante, qui a peu d'affectif, de sentimental, de romantique. Elle se focalise sur le présent, alors que le paysannat s'inscrit dans la longue durée.

Pour mieux comprendre la logique qui organise la perception du monde rural, il nous faut partir de l'idée que le paysan, l'agriculteur ou l'exploitant, quel que soit le terme employé, s'inscrivent dans l'antériorité de nos histoires, dans l'antériorité de l'Histoire. Il a à voir avec nos ancêtres et nous descendons tous de la paysannerie et des serfs. Mais en même temps il nous renvoie aux origines de la vie, aux sociétés primitives qui sont des sociétés agricoles et nutritionnelles. C'est donc de l'alpha de nos sociétés dont il s'agit. L'habitant des campagnes c'est donc à la fois l'enfant (celui qui a à voir avec l'origine), l'ancêtre (notre histoire) et une espèce en voie de disparition. (Marié & Viard, 1980 : 16)

Cet apport de la sociologie rurale considère que la campagne peut être inventée dans le discours de la ville, dans le cadre d'un rapport de pouvoir qui maintient de la distance entre les deux entités. L'approche se distingue de celle de Lagrave, car ici la campagne n'est pas issue de l'imagination d'un écrivain ayant une proximité notable avec le milieu rural. En effet, le Val Verzasca doit ses changements les plus spectaculaires à la ville, qui le découvre et l'invente en tant qu'espace utilisable à des fins techniques ou capitalistes. Toutefois, ce discours n'a de sens que du point de vue urbain, car le Val Verzasca n'avait pas besoin de la confrontation avec l'extérieur pour apprendre à se connaître. Anna Gnesa nous présente un peuple fier de son histoire, lié à un milieu qu'il connaît intimement et qu'il savait défendre. Il n'attendait pas à être ni découvert ni inventé, ni soumis ni folklorisé.

L'invention de la campagne passe aussi par une « organisation de la parole qui inscrit le paysan, le codifie, l'empaille dans l'univers de la défense et de la protection » (Marié & Viard, 1980 : 17). Ce n'est qu'à partir des années 1960 que la ville s'intéresse au paysannat et que, de reflexe, celui-ci apprend à se voir en tant que classe sociale.

Le discours sur la paysannerie est récent, beaucoup plus récent que ne l'est le discours sur la classe ouvrière. Si l'en est ainsi, c'est que le personnage de l'actualité historique du dix-neuvième siècle, c'est l'ouvrier des villes, ancien paysan des campagnes. Mais allant à la ville, il a emmené le social avec lui, laissant la nature dans les campagnes. D'où la nécessité de séparer nature et culture, de trancher dans les vieux rapports fusionnels du paysan entre terre/famille/maison. D'où aussi la séparation des discours : d'un côté le *romantique*, qui vide la nature de ses hommes ; de l'autre le *social*, qui s'exprime à travers la notion de classe. Le paysan, jusqu'aux années 1950/1960, n'a plus de place dans ces discours. (Marié & Viard, 1980 : 134)

Anna Gnesa considère que la séparation entre nature et culture est néfaste. Elle prône la récupération de l'ancien rapport à la terre et à la maison, qui passe par la connaissance profonde de son habitat, par l'acceptation de l'influence du milieu naturel sur le milieu humain.

4.3 Le milieu, cadre de vie appréhendé subjectivement

Pour mieux comprendre la genèse et la signification de la geocomunion, après avoir mentionné le contexte social, économique et culturel auquel appartient Anna Gnesa, il est utile d'affiner quelques concepts clés. L'un d'eux est le milieu, cadre de vie appréhendé subjectivement (milieu humain) ou environnement extérieur objectif (milieu naturel).

La mésologie étudie les milieux humains, qui constituent l'Ecumène et se différencient de la biosphère en raison de leurs dimensions symboliques, économiques et techniques (Von Uexküll, 2010 [1934] ; Watsuji, 2011 [1935]). Pour Augustin Berque, géographe et orientaliste, le milieu humain correspond à la réalité subjective telle que les espèces ou les cultures l'appréhendent (Berque, 2000 ; Berque, 2014). Il se distingue donc de l'environnement, défini comme l'ensemble objectif des écosystèmes (des milieux naturels) dont s'occupe l'écologie (Vince, 2023).

Jean Billet, qui a produit un « essai de géographie régionale d'un versant méridional des Alpes » écrit dans *Le Tessin* que « la vie traditionnelle, marquée par un isolement permanent, s'est pérennisée jusqu'à notre époque, et nombreuses en sont encore les traces ou les survivances dans les paysages et les mentalités » (Billet, 1972 : 224). Le retard accumulé vis-à-vis de la Modernité s'expliquerait donc par les caractéristiques du milieu. D'après l'auteur, le Tessin coïncide avec un milieu hostile qui favorise la permanence du mode de vie traditionnel. Cette thèse est un exemple de déterminisme géographique, qui fait que le texte commence à dater. En plus, Jean Billet confond souvent milieu humain et milieu naturel. Malgré ses limites, son essai est utile pour saisir les qualités du milieu naturel tessinois.

La nature tessinoise est farouche par la dureté de son relief et la brutalité de son climat. Les altitudes moyennes n'ont jamais rien d'excessif, mais cette montagne cristalline a été si intensément burinée qu'elle a forcé l'isolement et l'ingratitude des terres d'altitude. Le climat donne incontestablement une touche originale par son excessivité et son intempérance. L'impression de sécurité qui se dégage des oasis lacustres masque ainsi les aspects menaçants des vallées. (Billet, 1972 : 104)

Pour Gabriel Rougerie, géographe français, le milieu est le cadre de vie des humains. Le cadre de vie est la synthèse d'un mode de vie (des activités) inscrit dans un paysage (la visualisation des activités). La confrontation entre l'homme et son milieu, faite « d'ajustements, de domestication, voire d'affranchissement », évolue au fil de l'histoire et correspond actuellement à un lien moins étroit avec

l'environnement (Rougerie, 2000 : quatrième de couverture). Comprendre les significations du milieu est crucial pour saisir la façon dont les mutations sociales et spatiales vont de pair, s'imbriquent, se juxtaposent. L'auteur montre que l'homme contemporain, qui vit en ville, a besoin de s'enfermer dans un mythe : le milieu rural.

Cette soif d'espaces non urbains relève de phénomènes de transfert. Transferts sur la symbolique d'espaces libres et de liberté individuelle. Transferts sur les mythes de la nature équilibrée, harmonieuse et non polluée, et sur ceux de la forêt prise comme l'antithèse de l'humanisation. Transferts, aussi, dans le domaine des cadres de vie individuels : celui qu'on n'aura pu réaliser à la ville, on le bâtira à la campagne, avec une résidence secondaire à la fois personnellement possédée et construite, aménagée ou restaurée. [...] Le temps des loisirs ne fera que croître, car l'existence humaine se déroule de plus en plus dans le cadre artificiel de la ville et rend nécessaires des périodiques évasions vers un milieu plus calme, reposant et moins contraignant. (Rougerie, 2000 : 165)

La geocomunione met en rapport les humains et le milieu qu'ils habitent. Il s'agit à la fois du milieu naturel objectif et du milieu humain, en l'occurrence rural, mythifié dans sa forme archaïque par Anna Gnesa après qu'il a évolué, après sa détérioration. Le premier est l'espace vécu par les paysans du passé, particulièrement hostile, le deuxième est une projection subjective, faite de beauté, d'harmonie, de sérénité, d'idéaux d'amour et de liberté.

4.4 Liberté, responsabilité, amour

4.4.1 Une triade pour comprendre la geocomunione

Dans l'œuvre d'Anna Gnesa, liberté, responsabilité et amour se nouent pour donner un sens à la geocomunione. La liberté est un trait identitaire qui vient du génie du lieu. En ce sens, elle permet de distinguer la communauté du Val Verzasca de celles des autres régions du Tessin. Souvent, la liberté est décrite comme un signe de virilité et associée aux ancêtres qui ont su défendre leur vallée. L'amour, en revanche, semble plutôt une prérogative féminine. Etant donné le risque que la liberté soit comprise de travers, c'est-à-dire comme l'absence de normes comportementales clairement établies, l'agir libre doit être responsable. La responsabilité est un pilier de l'écologie politique. Nous verrons qu'Anna Gnesa conjugue ce domaine avec l'attention à la condition des femmes, adoptant ainsi une posture écoféministe, bien que de manière relativement cachée.

Le philosophe suisse Denis De Rougemont (1939 ; 1977 ; 1990) a construit une large partie de sa pensée autour de cette même triade. Nous estimons que décortiquer les trois termes est utile afin de mieux comprendre la possible harmonie dans les interactions entre les hommes, ce qui fait société, et leur milieu.

Pour De Rougemont, l'homme doit être la finalité ultime de la société pour contrer l'aliénation, l'anonymisation des sujets, la massification. L'être humain est défini comme une personne par opposition à l'individu atomisé produit par la société moderne. Le personnalisme (le courant de pensée auquel cet auteur a donné la première impulsion) prescrit une société au service de personnes dotées du sens de la liberté qui, par conséquent, adoptent un principe de responsabilité envers les autres et l'environnement, et fondent leurs interactions sur l'amour-action.

Anna Gnesa s'approprie manifestement cette injonction. Elle fait également appel à deux autres aspects typiques de la pensée de De Rougemont : la réflexion à l'échelle de la communauté qui découle d'une certaine vision de l'importance des cercles sociaux, et l'idée que le progrès technique ne doit pas être un moyen de réalisation du profit immédiat au service du pouvoir, ni mettre en danger les sociétés et l'environnement.

Concernant les cercles sociaux, le sociologue Georg Simmel (1999 [1908]) est reconnu pour avoir étudié en premier leur structure et leur croisement. De Rougemont établit une échelle des priorités pour gérer les préoccupations et les problèmes sociaux. Il mobilise la théorie des cercles concentriques (la personne se situant au centre) de sorte à privilégier la famille, la commune, sa propre région, etc. avant d'arriver à l'échelle globale. Il montre sa préférence pour les communautés petites, non pas autarciques ou qui se suffisent à elles-mêmes, mais ouvertes sur l'extérieur.

4.4.2 La liberté, une finalité personnelle et sociale

Dans l'examen des dimensions clés de la geocomunione selon Anna Gnesa, à côté de la responsabilité et de l'amour il faut mettre en lumière une idée composite de liberté. D'après De Rougemont, il existe deux formes de pouvoir. D'un côté, la puissance : le pouvoir sur les autres, qui mène au nationalisme, aux guerres, aux catastrophes. De l'autre, la liberté : le pouvoir des personnes sur elles-mêmes. La liberté est donc la finalité que les personnes d'abord et les sociétés ensuite doivent poursuivre. Il s'agit d'une forme particulière d'autonomie qui chez Anna Gnesa est systématiquement associée à la nature et trouve sa raison d'être dans l'histoire de la civilisation du Val Verzasca.

Anna Gnesa a une vision du monde relativement animiste. Il y a un continuum entre les humains et les non-humains, la culture se fonde dans la nature. Philippe Descola (2015 [2005]) considère que la distinction entre ce qui relève de la culture ou de la nature n'est pas un invariant anthropologique, mais se cristallise avec la science moderne occidentale. Il propose une approche nouvelle des manières de répartir les continuités et les discontinuités entre l'homme et son environnement. Son enquête met en évidence quatre façons d'identifier les êtres et de les regrouper à partir de traits communs qui se répondent d'un continent à l'autre : le totémisme, qui souligne la continuité matérielle et morale entre humains et non-humains ; l'analogisme, qui postule entre les éléments du

monde un réseau de discontinuités structuré par des relations de correspondances ; l'animisme, qui prête aux non-humains l'intériorité des humains, mais les différencie par le corps ; le naturalisme qui nous rattache au contraire aux non-humains par les continuités matérielles et nous en sépare par l'aptitude culturelle.

Puiser sa propre liberté individuelle dans sa relation intime à la nature est un thème clé de la littérature romantique. Henry Thoreau, philosophe et écrivain américain du dix-neuvième siècle, décrit dans *Walden* sa vie en isolement dans une cabane au bord du lac Walden (Massachusetts). Cette expérience, qui a duré deux ans environ, lui permet de redécouvrir des valeurs essentielles et minimalistes par opposition à d'autres plus marchandes, capitalistes, industrielles (Thoreau, 2010 [1854]). Il accède à un niveau élevé de perception sensorielle, cultive ses émotions profondes, saisit comment être heureux dans la pauvreté matérielle.

Une partie des écrits d'Anna Gnesa, comme ce livre de Thoreau, est le fruit d'une immersion complète dans la nature, de la recherche consciente d'un mode de vie alternatif. L'écriture prolonge ce processus, qui commence avec la valorisation de la marche dans les bois, du silence, de la tranquillité, et permet aux auteurs de retravailler le rapport de leur corps à l'espace, de se questionner quant à la place des humains dans la nature, aux qualités de la relation qui se produit. Le bilan final tend à promouvoir la modestie, l'humilité, la prudence, la discrétion. Ces questions sont reprises par Erving Kagge (2018) qui prône une récupération de la marche dans le monde contemporain.

4.4.3 La responsabilité, un principe pour sauvegarder la vie et la planète

L'une des prémisses pour aboutir à la geocomunion est que les humains soient responsables envers les générations futures (responsabilité intergénérationnelle) et à l'égard de la planète (responsabilité écologique). François Mancebo montre comment ces deux aspects sont au cœur du développement durable, qui postule l'équité intergénérationnelle (entre générations actuelles et futures) et spatiale (entre Pays industrialisés et Pays en voie de développement), mais également la nécessité de préserver les ressources, d'optimiser l'exploitation des milieux, d'articuler les besoins des êtres humains avec la sauvegarde des écosystèmes (Mancebo, 2008).

Le philosophe allemand Hans Jonas (1998 [1979] ; 2000) envisage la responsabilité comme un principe ontologique permettant d'assurer la permanence de la vie humaine sur la Terre. Il s'agit d'un critère, d'un outil décisionnel qui oriente l'action et aide l'espèce humaine à se servir judicieusement de la technologie, afin d'éviter les scénarios les plus négatifs, tels que l'autodestruction de masse ou les dégâts environnementaux irréparables par exemple. Jonas construit une critique sociale, politique et philosophique de la modernisation, pointe les limites de la « civilisation technologique » et prescrit une éthique de la responsabilité. Les problèmes hydrologiques et environnementaux engendrés par le

barrage du Val Verzasca, le tourisme de masse, le dépeuplement, la dilution identitaire, le boisement excessif, l'hybridation architectonique, l'artisanat folklorisé, kitch voire mis en scène pour faire du profit ne sont que des exemples des conséquences de décisions ni éthiques ni responsables.

Un appel à la responsabilisation est aussi fréquent lorsque l'on s'occupe de la crise climatique contemporaine (Vince, 2023), des limites à la croissance économique (à savoir des limites internes à la nature humaine ou externes, relatifs à la planète) telles qu'elles sont conceptualisées par le Club de Rome (Laszlo, 1990), de la nécessité d'une décroissance (Latouche, 2022), des aléas ajoutés par le facteur humain dans la perpétuation des mécanismes fonctionnels du système Gaïa (Lovelock, 1986 [1979]). La geocomunione peut renvoyer à une communion avec la Terre « Gea ». L'idée apparaît alors comme une variante locale de l'hypothèse Gaïa de James Lovelock. L'auteur appréhende la planète en tant qu'unité autonome, circonscrite, sur laquelle différents systèmes interagissent et s'équilibrent pour assurer la survie de chacune des parties. Cette conception est « évidente pour quiconque ayant gardé le contact avec la vie des champs et des bois » (Lovelock, 1986 [1979] : quatrième de couverture).

4.4.4 L'amour-action, un principe qui régit la communauté conviviale

D'après De Rougemont, l'amour peut se décliner de manière active ou passive. L'amour passif est une souffrance, une passion égoïste, physique (sexuelle) ou romantique (littéraire). L'amour actif, sérieux, authentique, se traduit dans les actions de la vie quotidienne, puise ses origines dans l'amour pour le prochain, se fonde sur les enseignements de Jésus que nous retrouvons dans les Evangiles. L'auteur porte son attention sur le potentiel palingénésique de cette deuxième acception.

L'amour-action est pour Anna Gnesa ce qui traduit le caractère convivial, solidaire et bienveillant de la géo-communauté. La géo-communauté désigne la concrétisation de la geocomunione dans le monde réel, dans la vie des personnes. Pour comprendre le mode de vie qui en résulte, nous pouvons mobiliser la notion de convivialité développée par Ivan Illich et celle de communauté selon Fernand Tönnies.

Ivan Illich, philosophe et historien autrichien, mène une critique radicale de la société industrielle et propose de la remplacer par une société alternative, conviviale, harmonieuse, solidaire, non consumériste, modérée dans ses aspirations, où l'intérêt des particuliers ne prime pas sur celui de l'ensemble de corps social et où la « renonciation joyeuse et équilibrée » est valorisée (Illich, 1973 : 98).

L'auteur entend par convivialité « l'inverse de la productivité industrielle. [...] La relation conviviale est le fait de personnes qui participent à la création de la vie sociale. Passer de la productivité à la convivialité c'est substituer à une valeur technique une valeur éthique » (Illich, 1973 : 28). Illich

considère que la convivialité est un moyen privilégié pour combattre la dégradation de l'environnement d'origine humaine. « La seule solution à la crise écologique est que les gens saisissent qu'ils seraient plus heureux s'ils pouvaient travailler ensemble et prendre soin l'un de l'autre » (Illich, 1973 : 77). Tout comme Denis De Rougemont, Illich s'oppose à la matérialisation et à l'industrialisation des valeurs. Pour eux, reconnaître que seule la personne a des fins ouvrirait la voie au rétablissement de l'équilibre écologique.

La poétique cosmologique est omniprésente dans la production littéraire d'Anna Gnesa. Illich thématise lui aussi la sensibilité humaine par rapport aux énergies et aux forces cosmiques. Les personnes participent à cette dimension à travers un processus de conscientisation des propriétés universelles de la vie. « L'anthropogénèse est évolution avec une niche cosmique. La Terre est notre demeure. Et voici que l'homme menace sa demeure » (Illich, 1973 : 76).

Le sociologue allemand Fernand Tönnies a proposé de distinguer la communauté de la société. L'état de communauté précède la société, se caractérise par la proximité affective et spatiale des individus et se définit comme « une communauté de sang, de lieu et d'esprit » où le tout prime sur l'individu (Tönnies, 2010 [1887] : XVI). Cet état a pu être associé à la ruralité et à des modes de vie « traditionnels » fondés sur le partage des mêmes valeurs culturelles. En revanche,

la société est le lieu d'un individualisme débridé et destructeur, d'une concurrence généralisée entre les hommes désormais isolés et séparés les uns des autres, le règne de l'intérêt personnel qui se trouve être dorénavant au fondement de tous les rapports sociaux, lesquels tendent à se réduire à des échanges contractualisés. (Tönnies, 2010 [1887] : XVI)

La vision de cet auteur est pessimiste par rapport à la société marchande, industrielle et capitaliste. Elle a été remobilisée postérieurement afin de critiquer les effets indésirables de la modernisation. D'ailleurs, Tönnies lui-même met en avant les conséquences négatives sur la société qui résultent du progrès, du commerce, de l'industrie, des sciences et du primat de la rationalité.

Alors que l'homme de la communauté ne choisit pas ses appartenances mais se trouve immergé au sein d'un tout organique qui détermine sa manière de se rapporter aux autres, l'homme de la société choisit arbitrairement ses relations en fonction de l'intérêt qu'elles représentent pour lui ; alors que dans la communauté les rapports humains sont fondés sur des rapports authentiques et essentiels, sur des liens affectifs, biologiques et traditionnels qui fondent véritablement un être-ensemble, dans la société chacun est marchand obéissant à la seule rationalité instrumentale. (Tönnies, 2010 [1887] : XVII)

Par son appel à la convivialité, à l'expression des émotions et des sentiments, Anna Gnesa prend du recul par rapport à l'agir intéressé et à la rationalité instrumentale de l'homo economicus.

4.4.5 La perspective écoféministe

La conception spécifique de la personne au sein de la société et des sociétés en rapport à l'environnement développée par De Rougemont se retrouve dans l'engagement d'Anna Gnesa. L'institutrice partage avec la pensée personaliste une critique de la société de masse, du capitalisme effronté, du pouvoir, du progrès, de la Modernité. Elle lie ces réflexions à des considérations sur la condition des femmes dans les communautés rurales traditionnelles de sa vallée. Ainsi, par l'attention qu'elle porte aux vécus des femmes et aux thématiques environnementales, s'efforçant de connecter ces champs et de les aborder d'un point de vue féminin, l'autrice adopte une posture que nous pourrions qualifier d'écoféministe, au sens que le terme assume à la suite de l'œuvre de Carolyn Merchant. Par ailleurs, elle écrit à un moment où la place des femmes dans la communauté (qui n'est plus rurale) change radicalement, comme le note Jean Billet en 1972 dans son chapitre consacré au Val Verzasca.

La ruine de l'ancien système économique, dans ce contexte, est compréhensible. Les activités sont, plus qu'ailleurs, laissées aux femmes, tandis que l'homme recherchait du travail à l'extérieur. « La femme se fanait dès la prime jeunesse à cause des travaux trop durs et parce qu'elle était une vraie bête de somme », notait Bonstetten au dix-huitième siècle. Lorsque à son tour elle a fui le pays, toute vie s'est raréfiée. L'équilibre agro-sylvo-pastoral n'est plus que survivance. L'élevage était au centre du calendrier agricole. (Billet, 1972 : 464)

Avec l'écoféminisme nous pouvons relier la domination des hommes sur les femmes et la domination des hommes sur la nature en tant que dynamiques coprésentes aux effets croisés. La nature est une entité extérieure construite, appréhendée différemment selon les époques, les contextes, les sociétés en général et les savants en particulier (leur statut, leur genre, leur discipline).

L'expression « révolution scientifique » désigne la révolution mécaniste qui a eu lieu en Europe dans les sciences et les modes de pensée entre le seizième et le dix-huitième siècle (Merchant, 2021 [1980] : 11). Pendant ce laps de temps s'opère une transition vers la Modernité. A une conception organiciste de la nature accompagnée par l'association du féminin avec le naturel se substitue une conception mécaniste qui renvoie à un nouvel univers culturel d'idées et de valeurs. La Terre n'est plus considérée comme une entité féminine, vivante, organique, mais elle devient une machine passive, inanimée. Cela permet aux hommes la spoliation illimitée des ressources de la planète, la mise en place de processus d'extraction dont l'efficacité dépend des avancements dans le champ des techniques et qui jouent un rôle de premier plan dans la structuration des relations marchandes dans une société de plus en plus capitaliste. Confier la gestion des eaux du Val Verzasca à des capitaux extérieurs à la vallée pour produire l'électricité illustre ce propos. En même temps, la nouvelle conception participe à justifier la domination accrue des hommes sur les femmes. Merchant restitue

l'ampleur des « changements économiques, culturels et scientifiques à l'origine du monde moderne et de la crise écologique qui menace sa survie » (Merchant, 2021 [1980] : quatrième de couverture). Anna Gnesa n'était peut-être pas ouvertement féministe, mais elle n'a pas pu accéder à des postes d'enseignement supérieur malgré son doctorat, en raison d'un monde du travail androcentré, et en a souffert tout au long de sa vie.

D'une certaine manière, elle était un peu féministe. Cela se voit dans l'attention qu'elle porte aux figures féminines. Ce sont en effet des personnages qu'elle décrit plus soigneusement, auxquels elle consacre plus d'espace. Elle avait certainement une sensibilité à l'égard de l'univers féminin en général. Pour le reste, pour sa vie, c'est plus difficile à dire, aussi parce qu'elle a eu une parabole existentielle très singulière et complexe. Il est clair qu'elle était elle-même un peu en conflit, en tant que personne, par rapport à la société contemporaine mais aussi par rapport à l'Eglise. Elle a eu une vie difficile²⁸. (Samuela Savoy)

Dans cette partie, nous avons montré qu'Anna Gnesa développe une perspective écoféministe à partir des assises du personnalisme. La geocomunione décrit le rapport à l'espace d'une communauté dans une vallée. Cette réflexion commence en mettant la personne au cœur de la communauté rurale du Val Verzasca, dans des conditions différentes selon qu'il s'agit d'un homme ou d'une femme.

²⁸ Per certi versi era un po' femminista. Si può vedere dall'attenzione che riserva ai personaggi femminili. Sono effettivamente personaggi che descrive con più attenzione, a cui dedica più spazio. Sicuramente aveva una sensibilità verso l'universo femminile in generale. Per il resto, per la sua vita, è più difficile dirlo, anche perché lei ha avuto una parabola esistenziale molto singolare e complessa. Chiaramente era un po' in conflitto anche lei stessa, come persona, rispetto sia alla società contemporanea ma anche a questi avvenimenti che ha avuto con le varie confraternite. Ha avuto una vita difficile.



Figure 7 Costume traditionnel féminin du Val Verzasca, sans date (Bettosini & Pagnutti, 2005 : 102)

5. ANALYSE DE CONTENU

5.1 Grille d'analyse

Ce travail repose sur l'analyse de contenu des livres d'Anna Gnesa. L'élaboration des données textuelles a suivi le processus de codage schématisé ci-après. Au cours du traitement des données, nous avons réalisé un tableau récapitulatif, qui a dirigé la restitution des résultats en vue de répondre à notre question de recherche. Avant de discuter de notre analyse, nous allons détailler les étapes que nous avons suivies.

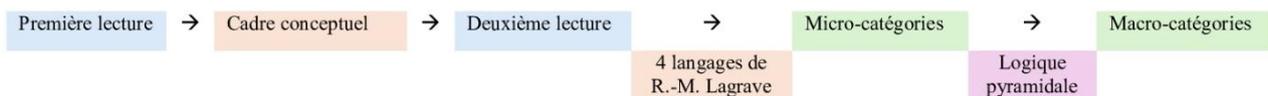


Figure 8 Schéma du processus de codage

Après une première lecture des textes, orientée par notre question de recherche, nous avons relevé des concepts potentiellement utiles pour comprendre la geocomunione et son émergence. Le cadre conceptuel a évolué au fil du temps et a été affiné selon la pertinence des notions choisies. Puis, nous avons effectué une deuxième lecture, cette fois avec un esprit analytique. L'objectif était de détecter les thématiques mobilisées par Anna Gnesa et de les regrouper à partir des quatre langages indiqués par R.-M. Lagrave. Nous avons donc créé quatre volets opératoires correspondants au langage protestataire, de la mémoire, manichéen, mythique et nous les avons remplis avec des micro-catégories. Ces dernières ont été identifiées à la lumière du cadre conceptuel établi au préalable et, conséquemment, en fonction des approches qui y apparaissent.

Ensuite, nous avons pu monter en généralité et nommer les quatre volets par une logique pyramidale. Ainsi, nous sommes parvenus aux macro-catégories de notre analyse, à savoir l'espace, le temps, l'identité et le Cosmos. A la fin de la procédure, nous avons comparé nos catégories avec celles que mobilisent Giuseppe Brenna (2017) et Samuela Savoy (2021) dans leurs thèses de master, les seuls travaux universitaires, à notre connaissance, qui s'occupent d'Anna Gnesa. Nous observons une correspondance partielle. Ils préfèrent appeler différemment certaines catégories, avec des synonymes ou des périphrases. D'autres catégories relèvent plus d'aspects littéraires ou stylistiques que géographiques, ou ne répondent pas à notre question. D'autres encore, ne sont pour nous que des thèmes, c'est-à-dire des micro-catégories.

Le tableau suivant synthétise les résultats du codage thématique, qui nous a amené aux quatre macro-catégories constitutives de la geocomunione. Chaque catégorie exige un langage fonctionnel qui en assure la cohérence. Anna Gnesa, qui intègre la dimension villageoise dans son approche du Val Verzasca, se sert abondamment des langages identifiés par la sociologie rurale. Chaque langage et

chacune des thématiques offrent un aperçu de la geocomunione et permettent de déconstruire sa complexité à l'aide de plusieurs niveaux de lecture.

Macro-catégories issues de l'analyse de contenu	Thématiques issues de l'analyse de contenu	Langage mobilisé pour construire le village imaginaire	Registre expressif privilégié	Approches et perspectives utiles à la compréhension du discours de Gnesa
ESPACE Dimension spatiale	La geocomunione : un instinct architectonique Le géoclaste : destructeur de la beauté naturelle La protection du paysage La critique du barrage La responsabilité intergénérationnelle et écologique	Langage protestataire, écologique, utopique. L'ensemble de ces langages donne le registre idéologique.	Engagement	Développement durable Géographie humaniste Mésologie Théorie de l'architecture
TEMPS Dimension chronologique	La critique de la Modernité L'étude du passé Un hortus conclusus La critique de la motorisation L'éloge du sentier et de la marche La critique du tourisme de masse Le temps des humains Le temps cyclique Le temps de la nature L'éthique de la nature	Langage de la mémoire	Nostalgie	Développement durable Géographie humaniste Mésologie
IDENTITÉ Dimension identitaire	La geocomunione : une harmonie avec le génie du lieu Enracinement, attachement et appartenance Lignée, Patrie et maison Un peuple de bergers, libres et autonomes Le dialecte La condition des femmes paysannes L'amour-action L'émigration masculine Christianisme Religion de la nature	Langage manichéen	Quête des racines	Ecoféminisme Géographie humaniste Mésologie Personnalisme
COSMOS Dimension cosmique	La geocomunione : une communion ontologique avec la nature Apprendre à se situer dans l'Univers Développer une spiritualité personnelle La critique du progrès technique et du capitalisme La spirale de l'histoire Des échelles multiples	Langage mythique	Poétique cosmologique	Géographie humaniste Humanisme cosmologique Personnalisme

Tableau 2 Analyse de contenu. Synthèse des résultats

Dans cette partie, nous exposons les quatre macro-catégories issues de notre codage, ainsi que les thématiques qui les composent. La dimension spatiale est associée au langage protestataire, utopique, écologique ; la dimension temporelle nécessite d'un langage de la mémoire ; les aspects identitaires sont signalés par un langage manichéen ; la dimension cosmique s'accompagne du langage mythique. Pour augmenter l'efficacité de son message, Anna Gnesa mobilise un vaste spectre de registres expressifs allant de l'engagement à la nostalgie, de la quête des racines à l'adoption d'une poétique cosmologique.

Nous discutons de la matière en faisant dialoguer différentes perspectives qui mettent en lumière la richesse de l'apport d'Anna Gnesa pour la géographie d'une manière interdisciplinaire. La sensibilité environnementale de l'autrice est indiscutable, tout comme son adhésion à l'humanisme cosmologique que nous verrons dans la perspective de Teilhard de Chardin. Dans son travail de conceptualisation, elle intègre des principes chers au personnalisme (courant que nous avons introduit avec Denis de Rougemont) tels que la liberté, la responsabilité, l'amour. Ces dimensions constituent le socle identitaire des paysans du Val Verzasca selon Anna Gnesa. Elles se doublent d'une réflexion sur la communauté qui entoure la personne à partir des cercles sociaux les plus proches (approche qui

renvoie aux cercles concentriques de Georg Simmel), donc dans une optique villageoise (les travaux de Rose-Marie Lagrave trouvent leur champ d'application). La communauté est conçue comme autosuffisante et conviviale (terme popularisé par Ivan Illich).

Rares sont les éléments qui prouvent qu'Anna Gnesa puisse être considérée féministe ou écoféministe, pour reprendre le terme de Carolyn Merchant. C'est pourquoi nous ne mettons pas cette perspective au centre de notre analyse. Par contre, inscrire la geocomunione au sein du développement durable, est sûrement prometteur. L'autrice valorise souvent la responsabilité écologique et intergénérationnelle. Conformément à la philosophie de Hans Jonas, le principe de responsabilité est une condition qui ouvre à l'élaboration d'une éthique de la nature. Chez Gnesa, la dimension éthique résulte de plusieurs niveaux discursifs superposés, qui concernent tant la culture matérielle dans le milieu humain que les significations symboliques du milieu naturel. Il y a la critique du bétonnage massif de l'espace (rencontrée avec Tita Carloni) ; la nécessité de connaître et apprécier l'âme du paysage (comme le dit Roberto Buffi) ; le besoin de retracer une religion de la nature. La geocomunione est une tentative personnelle de fusionner nature et culture, dont la séparation n'a rien d'évident, comme le rappelle Philippe Descola.

5.2 La dimension spatiale

5.2.1 La geocomunione, un instinct architectonique qui vient du milieu

Signe d'une transformation remarquable de l'espace vécu, le lac artificiel du Val Verzasca, dû à un barrage hydroélectrique controversé, constitue un bon point de départ pour comprendre l'émergence du mot geocomunione. Dans sa première acception, il désigne un instinct humain qui vient du milieu et permet de développer l'architecture vernaculaire du Val Verzasca. L'architecture vernaculaire est conçue « en harmonie avec son environnement immédiat et ses habitants. Ce type de bâti naît des ressources locales et sa conception prend en compte des aspects socioculturels tels que les modes de vie, les usages et les croyances » (Essessé, 2021 : 117).

Samuela Savoy émet l'hypothèse que geocomunione soit un terme construit avec un *modus operandi* déjà expérimenté. En effet, Anna Gnesa compose d'abord le mot geoclasta, après des échanges épistolaires avec le linguiste italien Bruno Migliorini pour s'assurer de l'acceptabilité du néologisme²⁹ (les lettres figurent dans Savoy, 2021 : 236-237). Ensuite, elle parvient au mot

²⁹ La question posée par l'institutrice : « La formazione 'geoclasta' sul modello 'iconoclasta' è legittima? 'Geoclasta' vorrebbe significare 'distruttore delle bellezze naturali proprie della struttura geografica' » (Gnesa a Migliorini, 11.02.1965).

geocomunione, probablement constitué de la même manière que geoclasta, mais il n'y a pas de correspondance probante. Les deux néologismes présentent une signification opposée : l'un est l'antonyme de l'autre. Ainsi, le géoclaste est la figure qui rompt l'harmonie entre la société humaine et le milieu, qui la trouble, qui la bouleverse. L'exemple le plus évident de cette action est la construction d'un barrage qui a eu un impact paysager non négligeable.

Toute chose humaine périra. Nous ignorons le moment mais un jour, peut-être très lointain, une fois disparu le géoclaste de la Terre, effondré le béton oppressant, tu reviendras, Verzasca, dans tes abysses pour matérialiser et chanter les lois éclatantes du Cosmos³⁰.
(Gnesa, 2010 [1974] : 103)

Anna Gnesa fait œuvre de géographe en analysant l'espace et la société (rurale ou moderne) au sein de celui-ci à l'aide de ses propres concepts. Lorsqu'elle accomplit sa formation pour devenir institutrice, les enseignements privilégient une géographie classique, souvent déterministe. Cette vision va l'accompagner tout au long de sa vie et se retrouve dans ses textes, par exemple avec « l'influence du territoire sur la caractérisation de la population du Val Verzasca » (Savoy, 2021 : 110). Un exemple de la géographie telle qu'elle était conçue au début du vingtième siècle nous est donné par le professeur William Rosier.

La géographie étudie les relations et l'action réciproque de l'écorce terrestre, de sa flore et de sa faune d'une part, et de ses populations d'autre part. En s'élevant ainsi, elle arrive à expliquer, d'une manière générale, l'histoire et les destinées de l'homme par les conditions dans lesquelles il se trouve sur la Terre. (Rosier, 1903 : 6)

Le thème de l'influence de l'homme sur le milieu (et vice versa) n'a rien de nouveau et constitue un héritage du passé, travaillé par des hommes de science et de lettres. Par exemple, nous pouvons citer un extrait de la lettre du Val Verzasca de Bonstetten, dans laquelle il détaille les mœurs de la population, son alimentation et son vestiaire, les règles de l'utilisation du territoire et les typologies architectoniques, l'élevage et les espèces cultivées (Bonstetten, 1984 [1801] : 11-27).

Voici une preuve de l'influence de l'ordre humain sur la nature : le maïs mesurait facilement plus de 12 pieds de hauteur ; les vignes portaient plus de grappes que de feuilles ; les châtaigniers étaient chargés de fruits ; les prairies vantaient les meilleures herbes. Mais les

La réponse du professeur : « Morfologicamente, la parola 'geoclasta' è corretta; semanticamente, c'è un po' di arbitrio nell'attribuire a 'geo-' il significato di 'bellezza geografica naturale' anziché semplicemente di 'terra'. Ma, se la parola venisse lanciata da qualche urbanista autorevole, potrebbe attecchire » (Migliorini a Gnesa, 14.02.1965).

³⁰ Ogni cosa umana perisce. E noi non sappiamo quando: ma un giorno, forse lontanissimo, scomparso dalla terra il geoclasta, crollato il cemento oppressore, tu ritornerai, Verzasca, nei tuoi abissi a materializzare, a cantare le splendide leggi del Cosmo.

habitants de ce paradis sont pâles, vêtus à moitié et seulement de haillons. Un cochon de la Suisse allemande n'entrerait même pas dans certaines de leurs habitations. Seul le pied du versant est cultivé et habité en partie. La montagne, en revanche, bien que l'air y soit sain et le sol fertile, est stérile³¹. (Bonstetten, 1984 [1801] : 26)

Heureusement, la condition des habitants évolue positivement depuis la visite de Bonstetten en 1795. Aux années 1940 Max Gschwend remarque que « la population est saine et robuste » (Gschwend, 2007 [1946] : 269).

Plus loin dans son texte, Bonstetten note une observation qui fait de lui, nous croyons, un précurseur de la pensée de la geocomunione. Nous pouvons supposer que Anna Gnesa a pris cette lettre pour référence. Bien que la traduction intégrale en italien des *Briefe über die italienischen Aemter (Lugano, Mendrisio, Locarno, Val Maggia)* n'était pas disponible au moment où elle écrivait, elle connaissait la lettre du Val Verzasca et la résume, après l'exploration de Schinz (1770) et avant l'excursion de Lavizzari (1849) dans *Questa valle* (Gnesa, 2010 [1974] : 10).

La propriété privée ne recouvre qu'une petite partie du territoire. Les terres cultivées près des villages deviennent une propriété du premier qui les travaille, la plupart du territoire restant appartient à l'ensemble de la communauté ou, en copropriété, à plusieurs individus. Partout, sur les pentes les plus abruptes, l'œil découvre des constructions en pierre à peine distinguables des roches. Ces maisons sont habitées par plusieurs familles pendant un ou deux mois³². (Bonstetten, 1984 [1801] : 18)

L'élément central de ce passage est que les maisons se confondent avec le tissu géologique, ou du moins naturel, du paysage. Or, en accord parfait avec cette assertion, Anna Gnesa mobilise sa notion de geocomunione pour parler d'une sensibilité architectonique, d'un « instinct » qui rapproche les humains de leur milieu et les rattache à la nature. Les pierres des maisons « sont des pierres nues, sœurs de celles de la rivière et des moraines » (Gnesa, 2010 [1974] : 23) ; par sa forme en dièdre, le toit est frère des profils des pics, de sorte que la maison « ressemble à la montagne domestiquée » (Gnesa, 2010 [1974] : 25).

³¹ Una riprova di quanto l'ordine possa ben più della natura: il mais, o granturco, era alto in molti luoghi oltre 12 piedi; le viti avevano più grappoli che foglie; i castagni erano stracarichi di frutti; e i prati recavano le erbe migliori. Ma gli abitanti di questo paradiso sono pallidi, vestiti a metà, e solo di cenci. Neppure un maiale della Svizzera tedesca entrerebbe in alcune di queste abitazioni. Solo il piede del versante montano è coltivato ed abitato in parte. La montagna invece, ove pure l'aria sarebbe sana, benché fertile da cima a fondo, è brulla.

³² Solo una minima parte del territorio è di proprietà particolare: il terreno coltivato in prossimità dei villaggi passa in proprietà al primo che lo lavora, la maggior parte del territorio residuo appartiene all'intera comunità o, in comproprietà, a parecchi individui della stessa. Ovunque l'occhio scopre sui pendii più erti, appena distinguibili dalle ganne, interi insediamenti di casolari in pietra. Queste cascine sono abitate da più famiglie per uno o due mesi.

L'homme, dans le passé, s'est adapté avec un instinct de geocomunione à son environnement et a construit des habitations qui, comme des cristaux, semblent générées par la roche elle-même. Le résultat est que les villages forment avec les ruisseaux, les prairies et les pentes un ensemble organiquement harmonieux où la maison, même si elle est dépourvue de confort, est deux fois maison : comme lieu de vie et comme lieu de repos au sein de Mère Nature³³.
(Gnesa, 2011 : 146)

Cette citation est issue d'un article, « Difesa del paesaggio verzaschese », paru dans *Il Paese* du 20.05.1961. Dans *Questa valle*, Anna Gnesa revient sur l'idée, tout à fait centrale dans sa pensée géographique, de l'intégration parfaite du bâti dans le paysage naturel :

Il y a des lieux qui attirent du fait de la présence humaine, plus ou moins positive, avec des œuvres d'art, des traces de l'histoire, des loisirs. En Verzasca, la grande interlocutrice est la nature. Pas parce que les artefacts humains n'existent pas ou n'ont pas de valeur, mais bien parce que les constructions originales se fondent avec la nature³⁴. (Gnesa, 2010 [1974] : 12)

Un exemple particulier d'architecture qui se fond avec la nature est le cas des « sprügh » (Gschwend, 2007 [1946] : 248 et 251). Anna Gnesa, étonnement, n'insiste pas là-dessus. Ce sont des constructions que l'on retrouve aussi ailleurs dans les vallées du Tessin supérieur, réalisées au-dessous d'une grande pierre préexistante, afin d'obtenir une habitation, un abri pour le bétail ou une cave. De toute manière, quel que soit le type de structure, et même si la matière première était relativement abondante, encore qu'à dégrossir, les résultats sont parfois impressionnants.

La taille de certains blocs à la base des murs est étonnante. Quel acte de foi devait être la maison, si le montagnard qui avait à peine de quoi se nourrir, qui n'avait que des outils rudimentaires, savait construire une habitation aussi solide et sûre³⁵ ! (Gnesa, 2010 [1974] : 24)

³³ L'uomo nei tempi passati si adattò con istinto di geocomunione al suo ambiente e costruì abitazioni che, come i cristalli, sembrano generate dalla roccia stessa. Il risultato è che i villaggi formano con torrenti e prati e pendii un tutto organicamente armonioso nel quale la casa, anche se sfornita di comodi, è due volte casa: come abitazione e come punto di riposo nella natura madre.

³⁴ Ci sono luoghi che attirano perché la presenza umana vi prevale, col buono e il men buono: opere d'arte, memorie storiche, dipinti d'ogni genere. Qui la grande interlocutrice non è l'opera umana, ma la natura. Non che l'opera umana manchi o sia trascurabile, tutt'altro; ma dove è originaria è tale che fa una cosa sola con la natura.

³⁵ Stupisce la mole di certi blocchi alla base dei muri. Che atto di fede era allora una casa, se il montanaro che magari non riusciva a sfamarsi, che aveva strumenti rudimentali, sapeva mettere insieme una dimora così solida e sicura!



Figure 9 Caves pour le lait, Cabione (Cabiói), Val Vogornesso, années 1930 (Gschwend, 2007 [1946] : 79)

5.2.2 Culture du bâti et conservation de la mémoire

L'acceptation originale de la geocomunione est associée à une manière de fabriquer les maisons et d'y habiter. Cette dimension est éminemment architectonique et, par sa continuité dans les siècles, a participé à la création du « paysage de l'âme » rural de la Suisse Italienne. Avec les transformations spatiales qui modifient lourdement le Tessin des Trente Glorieuses, la culture du bâti³⁶ change radicalement et la situation, surtout en dehors des vallées préalpines, ne traduit plus les conditions de la geocomunione. La question est alors de savoir ce qui fait mémoire et comment conserver ce qui le mérite.

L'autoroute, la place financière, les supermarchés, les stations-service, les pavillons des concessionnaires, les fast-foods ont changé non seulement la physionomie du canton (devenu une ville région, c'est-à-dire un agglomérat unique parsemé par les dernières fermes restantes), mais aussi le paysage de l'âme. Le Tessin rural a cédé la place au Tessin bancaire. La campagne a disparu de l'horizon, elle est devenue une ceinture, une zone de loisirs, un espace résidentiel ou industriel. Les mains ne saisissent plus les pis des vaches mais la souris, tandis que le courrier électronique remplace les discussions à l'*osteria*. Les mots du vieux monde agonisant ont été sauvés et catalogués par les dialectologues ; dans les vallées, les musées ethnographiques ont surgi ; dans les salles propres et bien meublées, peuplées

³⁶ La culture du bâti (*Baukultur* en allemand, *cultura della costruzione* en italien), renvoie à l'approfondissement des techniques et des principes qui ont régi les manifestations architectoniques urbaines et rurales, de plaine et de montagne, du passé. La société *Patrimoine Suisse (Schweizer Heimatschutz)* s'engage dans l'étude de ces formes architectoniques, dans leur promotion au niveau national, dans des projets de rénovation ponctuels.

d'écrans fluorescents et d'employées en tailleur, l'anglais de la finance règne en maître³⁷.

(Martinetti, 2001 : 87)

Dans ce contexte mouvant, la mémoire cristallisée dans le paysage assume une valeur toute particulière. D'après l'architecte Benedetto Antonini, la culture matérielle - les traces de la geocomunione - mérite d'être protégée et conservée. Des nombreux spécialistes, des géographes, des urbanistes, des planificateurs, des architectes cherchent à établir une culture de la mémoire. Historiquement, il y a différentes manières de conserver la mémoire : la forme orale, la forme écrite, mais aussi les artefacts qui, plus que les hommes et les textes, parviennent à traverser les siècles et à perpétuer leur fonction de témoignage³⁸ (Antonini, 2023 : 29). Quelle que soit la forme du patrimoine culturel, matériel ou symbolique, la conservation de la mémoire remplit une « fonction psychosociale » de grande actualité (Antonini, 2023 : 29).

Dans le temps de la société « postmoderne » et « liquide », est-il encore opportun de consacrer autant d'études, de moyens et d'efforts à restaurer des artefacts de périodes antérieures, qui ont souvent perdu leur fonctionnalité ? [...] Oui, il est nécessaire de s'engager pour redonner une image et une fonction à des objets culturels destinés aux générations futures³⁹. (Antonini, 2023 : 26)

Ces considérations sont partagées par les autorités contemporaines de la commune Verzasca qui ont rédigé un *Masterplan* pour la gestion du territoire à moyen terme (2030)⁴⁰. L'une des priorités discutées dans ce document est la patrimonialisation de « l'architecture identitaire ». Benedetto Antonini nous aide à affiner ce concept.

Des techniques d'identification se retrouvent également dans la culture du bâti, surtout dans les architectures et les monuments funéraires. L'architecture, en particulier, montre la

³⁷ L'autostrada, la piazza finanziaria, i supermercati, le pompe di benzina, i padiglioni delle concessionarie, i fast food hanno cambiato non solo la fisionomia del cantone (diventata città-regione, ossia agglomerato unico spezzato dalle ultime fattorie rimaste), ma anche il paesaggio dell'anima. Il Ticino rurale ha ceduto il posto al Ticino bancario. Ad un tratto la campagna è scomparsa dal campo visivo, diventando cintura, area di svago, zona residenziale o industriale. Le mani non afferrano più mammelle gonfie di latte, ma il mouse, mentre la posta elettronica ha soppiantato le chiacchiere all'osteria. Le parole del vecchio mondo in agonia sono state prontamente salvate e catalogate dai dialettologi; nelle valli sono spuntati i musei etnografici; nel frattempo nelle stanze linde e ben arredate, gremite di monitor verdolini e di impiegate in tailleur, irrompeva l'inglese finanziario.

³⁸ Nella storia si trovano diverse modalità per conservare la memoria: la forma orale, la forma scritta, ma anche il manufatto che, più che gli uomini e i testi, riusciva a superare i secoli e a perpetuare la sua funzione testimoniale.

³⁹ In tempi come i nostri di società « postmoderna » e « liquida » è ancora opportuno dedicare tanto studio, tanti mezzi e tanta fatica per restaurare manufatti di epoche precedenti che sovente hanno perduto persino la loro funzionalità? [...] Sì, vale la pena impegnarsi per ridare decoro e funzione a oggetti culturali destinati alle generazioni future.

⁴⁰ <https://fondazioneverzasca.ch/masterplan>.

permanence des modalités de fondation des bâtiments et d'assemblage des matériaux. Une répétitivité qui a duré des siècles, produisant une uniformité, une identité paysagère ainsi qu'une propension des membres du groupe à se reconnaître dans un certain espace⁴¹.
(Antonini, 2023 : 31)

L'architecture identitaire n'est pas que la trace matérielle de la communauté qui a habité le Val Verzasca dans le passé, mais elle témoigne d'un instinct, d'un esprit ou d'un état de geocomunione. La conservation de ces traces est une condition indispensable pour parvenir à la compréhension d'une notion qui vise à inscrire l'humain à la fois dans l'espace (l'habitat) et dans le temps (l'histoire).

La culture de la mémoire est une question socialement importante. Son importance augmente avec l'accélération des transformations socioéconomiques et territoriales de notre époque car, en plus de fournir les outils pour l'identification de l'habitant avec son propre habitat, c'est-à-dire du citoyen avec son propre territoire, elle contribue à créer un cadre de vie rassurant. Cela justifie la restauration des biens culturels qui, avec leurs valeurs formelles et symboliques, constituent autant de points de repère pour une narration tangible de notre histoire. Une histoire qui n'a pas de fonction muséale ou élitiste mais est nécessaire à l'ensemble de la communauté et à son sentiment d'humanité⁴². (Antonini, 2023 : 31)

⁴¹ Sono frequenti tecniche di identificazione anche nella cultura della costruzione, soprattutto nelle architetture e nei monumenti funerari. L'architettura, in particolare, dimostra la permanenza di modi di fondare gli edifici nel terreno e di assemblare i materiali. Una ripetitività durata secoli, che ha prodotto uniformità, identità paesaggistica e facoltà dei membri del gruppo di riconoscersi in un certo spazio.

⁴² La cultura della memoria è una questione socialmente importante. La sua importanza cresce con l'accelerazione delle trasformazioni socioeconomiche e territoriali della nostra epoca poiché, oltre a fornire gli strumenti per l'identificazione dell'abitante con il proprio habitat, ovvero del cittadino con il proprio territorio, contribuisce a creare un quadro di vita rassicurante. Ecco dunque giustificato il restauro dei beni culturali che, con i loro valori formali e simbolici, costituiscono altrettanti punti d'appoggio per una narrazione tangibile della nostra storia. Una storia che non ha una funzione museale o elitaria ma è necessaria all'insieme della comunità delle persone e al loro senso di umanità.



Figure 10 Dessin de Lavertezzo, 2003 (Suiira, 2014 : 159)

5.2.3 Le paysage, palimpseste de la geocomunione

Anna Gnesa montre une préférence marquée pour l'évocation du paysage (Gnesa, 2011 : 12). Palimpseste qui évolue au fil du temps, il est le support de la mémoire, de la pensée créative, de la contemplation mystique. Très souvent, il s'agit d'un paysage « intérieur » associé à des « lieux mentaux » qui prend plus d'importance que le réel (Gnesa, 2011 : 13). Ainsi, l'autrice se situe dans le champ de l'imaginaire géographique et des représentations littéraires. Sa conception du paysage est celle d'une expérience sensorielle totale.

Un paysage est une expérience en relation avec l'évolution intérieure de l'homme. Il faut être à un certain stade de cette évolution pour se sentir en harmonie avec un paysage difficile et pur comme celui enfermé entre nos montagnes⁴³. (Gnesa, 2010 [1974] : 13)

L'autrice offre dans *Lungo la strada* une « lecture du paysage ». Dans sa lecture, elle parvient à identifier une « géographie déterminée par l'instinct », fruit d'une « adhésion spirituelle et charnelle à la terre » (Gnesa, 2001 [1978] : 125). De toute évidence, par le choix des termes employés, le paysage est pour Anna Gnesa le palimpseste de la geocomunione. Encore une fois, intervenir sur le paysage signifie en changer le rôle constitutif à l'égard de cet état harmonieux. Par ce constat, l'écrivaine identifie l'une des tensions majeures de la Modernité.

Nous sommes à la nouvelle fonction du paysage, qui coïncide, et non par hasard, avec la destruction frénétique d'une grande partie de la nature. Une nouvelle sensibilité naît,

⁴³ Un paesaggio è un'esperienza in rapporto con l'evoluzione interiore dell'uomo. Bisogna essere a un certo punto di questa evoluzione per sentirsi in sintonia con un paesaggio difficile e puro come quello racchiuso tra le nostre montagne.

précisément face aux choses que nous perdons pour toujours : un profond besoin de se retrouver en contact avec le monde primordial⁴⁴. (Gnesa, 2010 [1974] : 13)

Nous venons d'évoquer l'action destructrice du géoclaste, qui menace l'unité géographique et anthropologique non protégée du Val Verzasca (Gnesa, 2011 : 146). L'autrice prône une récupération de la geocomunione ou des conditions de base pour qu'elle puisse se perpétuer. Cohéremment avec sa perspective, elle le fait à partir de considérations d'ordre architectural. « La vallée doit être préservée dans son intégralité et dans son double aspect de nature et d'habitat. [...] En particulier dans les noyaux les plus anciens et homogènes, on ne doit pas tolérer des intrusions dénaturantes⁴⁵ » (Gnesa, 2011 : 149).

L'habitat est composé de maisons et d'étables en pierre avec une charpente en bois, deux matériaux qui se trouvent sur place. Max Gschwend (2007 [1946] : 244-251) consacre une partie de son compte rendu ethnographique à l'approfondissement des matériaux et des techniques pour la construction de la maison au Val Verzasca. L'abondante présence de gneiss a aussi fait de celui-ci une ressource économique très importante, exploitée à des fins industriels et commerciaux dans différentes carrières (Gschwend, 2007 [1946] : 272). La situation du début du vingtième siècle, qui est prise pour référence dans une quête de repères « traditionnels », ne diffère pas de celle que Bonstetten a pu observer et décrire. Nous proposons ses mots afin d'éviter un risque d'idéalisation.

Les maisons ne sont que des amas de pierres sans chaux, petites, misérables et sales. Il est dangereux de s'arrêter à l'intérieur. [...] En hiver, pendant toute la journée, la famille est assise devant le feu. A côté de la cuisine, il y avait quelques lits sales en toile de sac, au-dessus desquels était accrochée une image sacrée, gravée en cuivre, craquelée. Les modestes vêtements de la famille étaient rangés dans une vieille commode. Le foin est entreposé à l'étage de maisons isolées, dont la partie inférieure abrite des vaches, des moutons et des chèvres dans l'obscurité, au sol, sur un lit de feuilles et de fougères⁴⁶. (Bonstetten, 1984 [1801] : 16)

⁴⁴ Siamo alla nuova funzione del paesaggio, che coincide, e non casualmente, con la forsennata distruzione di tanta parte della natura. Nasce una sensibilità nuova, proprio di fronte alle cose che stiamo perdendo per sempre, una profonda esigenza di ritrovare sé stessi nel contatto col mondo nativo.

⁴⁵ La valle deve essere salvata nella sua integrità e nel suo doppio aspetto di natura e di abitato. [...] In particolare, nei nuclei più antichi ed omogenei non si devono tollerare invadenze deturpatrici.

⁴⁶ Queste case altro non sono che cumuli di pietra, senza calce, piccole, miserabili e sporche, costruite in modo tale che è pericoloso sostare in ogni loro angolo. La scala interna di una casa, che ebbi modo di osservare, altro non era che un ammasso traballante di rozze pietre. Davanti ad ogni focolare c'è una panca lucida, perché consumata. D'inverno, per l'intera giornata, tutta la famiglia siede unita davanti al fuoco. Accanto alla cucina c'erano alcuni sudici giacigli di bisacce, sopra i quali era appesa un'incisione di rame ormai rotta con delle immagini sacre. Il misero vestiario familiare era riposto



Figure 11 Ancien toit vu de l'intérieur de la maison, sans date (Zappa & Fornera Dazio, 2021 : 132)

La geocomunione émerge de l'insertion harmonieuse dans le paysage de certains objets géographiques, d'artefacts architectoniques qui deviennent progressivement des biens culturels. Nous souhaitons consacrer quelques lignes à la signification du paysage pour la géographie humaine contemporaine. Parmi les multiples définitions, nous en retenons seulement une qui se veut en continuité avec la position de Benedetto Antonini et complète en même temps la conception Anna Gnesa pour qui le paysage est expérience et contemplation.

Le paysage résulte de la rencontre entre des éléments naturels et des éléments culturels, de l'intersection entre la géographie et l'art. Il est une image composée de symboles ancrés dans le regard et la mémoire occidentales. Il est constamment réinventé à travers un processus de construction sociale infinie et ne restitue que partiellement la réalité du territoire. (Raffestin dans Ferrata, 2008 : 9)

Claude Raffestin insiste sur le paysage en tant que construction culturelle, qui a sa propre autonomie par-delà la réalité matérielle. Alain Corbin précise qu'à la base de ce processus il y a une lecture subjective, une expérience de l'espace qui conduit à l'évaluer à l'aune de ses propres filtres.

Le paysage est la manière de lire et d'analyser l'espace, se de le représenter, au besoin de la saisie sensorielle, de le schématiser afin d'offrir à l'appréciation esthétique, de le charger de significations et d'émotions. En bref, le paysage est une lecture, indissociable de la personne qui contemple l'espace considéré. (Corbin dans Ferrata, 2008 : 21)

Il est légitime de se demander qui a opéré la construction du paysage dans notre contexte. D'après Claudio Ferrata (2008 : 11), l'idée de paysage est une conséquence de la Modernité qui dépend de l'arrivée de voyageurs et de touristes au Tessin entre la fin du dix-neuvième et le début du vingtième

in un vecchio cassettone. Il fieno viene sistemato nel piano superiore di casolari appartati, interamente in pietra, nella cui parte inferiore (al buio, per terra, su una lettiera di strame di castagne di felci) sono sistemate mucche, pecore e capre.

siècle. Le paysage est un bricolage qui combine leurs aspirations, leur quête d'un lieu idéal, leurs rêves arcadiens et d'exotisme avec la réalité concrète (les lacs et les rivières, le climat, les reliefs, les artefacts). Le résultat est un paysage à forte composante romantique et imaginaire. Anna Gnesa ne s'éloigne pas de cela.

5.2.4 L'eau, élément paysager polysémique

Un élément majeur du paysage du Val Verzasca est l'eau : l'eau à la couleur insaisissable qui fascine artistes et scientifiques, l'eau de la rivière qui donne le nom à la vallée (*Viridiasca*), l'eau d'un lac artificiel issu d'un combat perdu, l'eau qui attire les touristes à la découverte des « Maldives de Milan ». L'eau dont une civilisation entière tirait sa vitalité, l'eau qui peut donner la mort.

L'eau est porteuse d'une pluralité des significations. C'est pourquoi Anna Gnesa explore cette thématique sous plusieurs angles, allant de l'inspiration poétique à la rigueur scientifique en passant par l'extase paysagère. Le professeur Bruno Beffa identifie la présence de « tableaux naturalistes littéraires » (Beffa dans Gnesa, 2011 : 170). En effet, la flore, la faune, le paysage sont parmi les éléments qui traduisent une grande passion pour les sciences naturelles (Gnesa, 2011 : 17). Le thème de l'eau est traité à plusieurs reprises, parfois avec un style qui rappelle celui de Elisée Reclus (Gnesa, 2011 : 22-23) et son *Histoire d'un ruisseau* (Reclus, 2007 [1869]), parfois avec une intention plus méticuleuse, qui tend à l'objectivité de la restitution de données d'archive.

Le premier cri d'émerveillement pour la découverte de la plus belle caractéristique de la nature du Val Verzasca est celui de l'ingénieur et alpiniste Philippe Gosset, qui se trouvait ici vers 1870. Collaborateur de l'atlas topographique Siegfried, il connaissait parfaitement les Alpes. Mais il n'avait jamais vu une eau d'une telle pureté, d'une telle couleur : « Aucun artiste au monde n'a jamais peint un vert comme celui-ci »⁴⁷. (Gnesa, 2010 [1974] : 11)

La rivière du Val Verzasca est mondialement connue pour sa couleur, ce qui constitue un facteur d'attraction très valorisé de la part des touristes, presque exagéré si nous en tenons à l'effet qu'a eu la vidéo du vidéaste italien Marco Capedri de 2017 sur les « Maldives de Milan »⁴⁸.

Ces derniers temps, le tourisme de masse est devenu un problème au Val Verzasca. Avec le phénomène des « Maldives de Milan », en été la vallée est prise d'assaut. Mais les

⁴⁷ Il primo grido di meraviglia per la scoperta della più bella caratteristica della natura verzaschese viene da un ingegnere e alpinista Philippe Gosset, che fu qui verso il 1870. Collaboratore dell'atlante topografico Siegfried, conosceva perfettamente le Alpi. Ma non aveva mai visto un'acqua di tale purezza, di tale colore. «Nessun artista al mondo ha mai dipinto un verde come questo».

⁴⁸ La vidéo est accessible à ce lien : <https://www.youtube.com/watch?v=PZj38CihLOU>.

Une parodie de l'idée a été mise en musique par la band tessinoise *Nostran* :

<https://www.youtube.com/watch?v=Z3g7I9QrRww>.

infrastructures pour accueillir toute cette foule font défaut. Et cela crée aussi un désagrément pour ceux qui y vivent ou pour ceux qui doivent passer par là, car la vallée devient impraticable⁴⁹. (Samuela Savoy)

Ce point a été soulevé par différentes personnes lors des entretiens.

Le problème du tourisme est très discuté. La vallée est submergée en été. L'année dernière a été meilleure, mais avant la pandémie... Cet été-là, avec la vidéo qui est devenue virale des « Maldives de Milan » c'était la pagaille totale. Il n'y avait même pas d'organisation de la part de la police, des différents acteurs, au niveau de la sécurité. Ensuite, avec la pandémie, on se disait : « Bon, il n'y aura plus personne ». Au contraire, beaucoup de gens sont venus pour la nature, pour le plein air. Au printemps 2020, tout était fermé, il y avait beaucoup de gens qui se promenaient dans toute la vallée. Avec les « Maldives » les déchets posaient un sérieux problème, il y avait vraiment beaucoup de saleté, ça a un peu dégénéré⁵⁰. (Chiara Matasci)

Anna Gnesa attribue en premier la compréhension du caractère spectaculaire de l'eau à Gosset, donc à une personne extérieure à la vallée. Elle revient sur cet aspect parce qu'elle a une sensibilité romantique qui l'amène à regarder la nature différemment par rapport à ses contemporains qui, en raison d'autres priorités, d'une vision du monde plus pragmatique et moins contemplative, n'avaient peut-être pas suffisamment de temps pour réserver au milieu une attention si profonde, la formation et le vocabulaire nécessaire à l'emprise étant aussi un peu défailants. L'intellectuelle souhaite aussi ouvrir les yeux aux habitants qui ignorent ou ne savent pas apprécier cet élément constitutif de l'esthétique du paysage, qui dès lors mérite une patrimonialisation.

Les Polynésiens ont environ trois cents mots pour désigner non pas le vert, mais les différentes qualités de vert. Si nous avions l'attention et la sensibilité de ces insulaires pour le monde de la nature, il serait plus facile d'indiquer les différentes gradations de la couleur de

⁴⁹ Nei tempi recenti il turismo di massa è diventato un problema in Val Verzasca. Con il fenomeno delle Maldive di Milano, d'estate è una valle molto presa d'assalto. Però mancano le infrastrutture per accogliere tutta questa grande folla. E questo crea anche un disagio per quelli che ci abitano o per chi deve transitare, perché diventa inagibile.

⁵⁰ Il problema del turismo è molto discusso. La valle è assaltata d'estate. L'anno scorso andava meglio, però pre-pandemia con il video andato virale delle Maldive... Quell'estate è stata proprio un casino totale. Non c'era neanche un'organizzazione da parte della polizia, dei vari attori, anche a livello di sicurezza, poi chiaramente diventa più pericoloso. Poi con la pandemia si dice: «Non ci sarà in giro nessuno». Invece è venuta tanta gente, per la natura, per l'aria aperta. In primavera 2020 era tutto chiuso, c'erano tanti in giro a passeggio in tutta la valle. Con le Maldive di Milano quello dei rifiuti era un problema grave, c'era veramente molta sporcizia, è un po' degenerata la cosa.

cette rivière, parfois d'un vert lugubre, parfois hésitant entre le glauque et le turquoise⁵¹.

(Gnesa, 2001 [1978] : 92)

Les habitants du Val Verzasca sont appelés de la même manière que la vallée, laquelle tire son nom, *Viridiasca*, de l'eau verte de sa rivière. Anna Gnesa considère ses ancêtres les « gardiens des sources ». L'eau qui descend des montagnes ne permet pas seulement de se désaltérer. Elle transmet les valeurs les plus élevées à une lignée qui l'a toujours honorée. L'abandon du respect millénaire envers la rivière, de la source à l'embouchure, relève d'un hiatus entre le passé et le présent.

Nous sommes comme celui qui, dans sa folie, enterre la source qui doit l'abreuver. Nous perdons un patrimoine extraordinaire de beauté. Où avons-nous encore la chance de contempler un ciel étoilé, d'horizon à horizon ? Peu à peu, un rideau de maisons et de tours nous cache tout : montagnes, prairies, ciel. Les couchers de soleil et les aurores sont perdus, même spirituellement. Des rivières, jusqu'à hier libres et pures, ont disparu ou sont devenues des cours d'eau immondes. Beaucoup de personnes n'ont jamais vu de près un arbre en fleurs, un pommier rouge de fruits, une libellule en vol qui fonce et hésite, hésite et fonce, ignorent le chant d'un merle qui interroge et s'exclame, ignorent la respiration profonde d'une forêt. Elles ont comme succédané un écran peuplé de fantômes⁵². (Gnesa, 2001 [1978] : 109-110)

Les spécialistes d'Anna Gnesa relèvent la pluralité des points de vue sur le thème de l'eau (Beffa dans Gnesa, 2011 : 171). Celle-ci est aussi une prérogative de la poétique de Elio Scamara, poète dialectal de Lavertezzo et représentant inoublié de la littérature du Val Verzasca. « A l'intersection entre le sacré et le profane, l'eau devient un puissant symbole métaphorique dans de nombreux écrits, se manifestant sous différentes formes : source de vie, font baptismal, compagne de jeux, bain purificateur ou encore cause de mort⁵³ » (Giottonini dans Scamara, 2023 : 23).

⁵¹ I polinesiani hanno circa trecento parole per indicare non il verde, ma le diverse qualità di verde. Avessimo noi l'attenzione e la sensibilità di quegli isolani per il mondo della natura, sarebbe più facile indicare le varie gradazioni del colore di questo fiume, a volte esitanti tra il glauco e il turchese, a volte perfino d'un verde tenebroso.

⁵² Noi siamo come colui che nel suo fametico interra la sorgente che lo deve dissetare. Stiamo perdendo uno straordinario patrimonio di bellezza. Dove ci è dato ancora di contemplare un cielo stellato, da orizzonte a orizzonte? Un sipario di case e magari di torracchioni a poco a poco ci nasconde tutto: montagne, praterie, cielo. Tramonti e aurore sono perduti anche spiritualmente. Fiumi sino a ieri liberi e puri sono scomparsi o sono diventati correnti immonde. Una quantità di gente non ha mai visto da vicino un albero in fiore, un melo rosso di mele, una libellula in volo che saetta ed esita, esita e saetta, ignora il canto d'un merlo che interroga ed esclama, ignora il respiro profondo di un bosco. Ha come succedaneo uno schermo sul quale passano fantasmi.

⁵³ All'interno della coesione tra sacro e profano l'acqua assurge a potente simbolo metaforico, emergendo in molti componenti sotto svariate forme: sorgente di vita, fonte battesimale, compagna di giochi, bagno purificatore o ancora dispensatrice di morte.

Un phénomène déjà présent aux années 1990 (au moment où Scamara écrit), peut-être encore inconnu à l'époque d'Anna Gnesa, est la mort qui surprend les touristes qui se baignent dans la rivière, inconscients du danger. Avec l'arrivée massive en été de personnes attirées par les « Maldives de Milan » les risques de noyade augmentent considérablement. Un dispositif de prévention avec une campagne ad hoc, des affiches, de la sensibilisation individuelle par du personnel formé a été mis en place ces dernières années, comme le racontent Ivo Bordoli et Chiara Matasci. Cependant, le triste rôle des plongeurs chargés de récupérer des cadavres à Lavertezzo, à qui Scamara a dédié sa poésie *I ómenn nigri (Les hommes sombres)*, reste encore d'actualité (Scamara, 1993 : 180).

I é chil pedürói de sub.

Al Vertèzz i é vegnüü specializè

a pescàà fora i mört bagnè.

Is dà miga ari,

ma i risča fort:

er fim l'é um vero diàuru.

E se a m quac ügn igh piànta el pic pi cosct

l'è perché i sö sgent il bàgniga et lagrim

e il pòssiga sótt tèra:

sücc⁵⁴.

5.2.5 *Le barrage, symbole de modernité et de progrès*

Le barrage du Val Verzasca intervient à plusieurs titres comme un rupture. Il rompt avec la geocomunione et institue un rapport à l'espace géoclastique. Il rompt avec le passé, ses héritages, ses valeurs, car il est la matérialisation de la Modernité et des exigences de la technique. Il divise la vallée en deux : la partie supérieure reste intacte, celle inférieure est profondément bouleversée.

L'eau du Val Verzasca, recueillie dans un vaste bassin au-dessous de Mergoscia, parvient au lac Majeur de manière cachée, après avoir produit de l'électricité. Heureusement, la partie haute de la vallée est restée intacte, avec l'eau aux reflets d'émeraude qui coule comme toujours sur les rochers lisses, formant parfois des gorges remarquables, comme à Lavertezzo. Le Val Verzasca est une vallée sauvage et rustique⁵⁵. (Bianconi, 1972 : 62)

⁵⁴ Les voilà, avec leurs palmes de plongée. // A Lavertezzo ils se sont spécialisés // dans la pêche aux cadavres. // Les plongeurs ne se donnent pas des airs // mais ils prennent des risques élevés // le fleuve est un démon. // Et si quelqu'un est accroché et remonté // c'est pour que ses proches le baignent de larmes // et le déposent sous terre // sec.

⁵⁵ La verdissima acqua della Verzasca è pure raccolta in un vasto bacino, sotto Mergoscia, e dopo aver prodotto energia elettrica giunge al lago per via nascosta. Ma per fortuna la parte alta della valle è rimasta intatta, l'acqua dai riflessi di

Avec le barrage, symbole de progrès technique et de modernisation, nous découvrons la veine polémique, militante et contestataire d'Anna Gnesa, contraire à la réalisation de ce projet pharamineux aux impacts inédits sur la société et sur l'espace.

Il est incompréhensible qu'aujourd'hui, alors que les centrales hydroélectriques sont virtuellement dépassées et que l'avenir appartient indiscutablement à l'énergie atomique, l'industrie électrique exige encore le sacrifice de merveilles naturelles. Comme si ces beautés étaient une propriété aliénable à un groupe de financiers et de techniciens, et n'étaient pas plutôt, par définition, un bien constitutif de la patrie, un bien qui appartient à la collectivité d'aujourd'hui et de demain⁵⁶ ! (Gnesa, 2011 : 135)

En dénonçant un manque de responsabilité intergénérationnelle et écologique, l'écrivaine est partisane du développement durable. Toutefois, si les langages de la protestation et de l'utopie sont évidents, le discours écologique est plus faible dans son contenu. François Mancebo, par exemple, considère que les ressources dites « naturelles » ne sont rien moins que naturelles. « Qu'y a-t-il de plus naturel au sens propre du terme que l'uranium, élément chimique présent sur terre bien avant l'homme ? Pourtant, essayez de soutenir devant un auditoire, l'idée selon laquelle l'énergie nucléaire serait 'naturelle' » (Chavy, 2009 : 2).

L'autrice considère avec optimisme que la production généralisée d'énergie électrique d'origine nucléaire est une évidence pour le futur proche : « Nous sommes aux portes de l'ère atomique » (Gnesa, 2011 : 135). Ceci est un argument de base pour « sauver le paysage » du Val Verzasca (Gnesa, 2011 : 134-137), tout à fait contraire à l'opinion courante de la science d'aujourd'hui. « Si l'on pense aux prothèses dont l'homme est équipé et à l'énergie atomique qu'il manipule, l'homme peut vraiment faire de cette planète un amas perdu et triste de pierres nues et sans vie⁵⁷ » (Andreoli, 2017 : 9).

Le don authentique, irremplaçable du Val Verzasca à l'homme ne réside pas dans un certain nombre de kilowatts, mais dans la nature préservée et dans l'offre de sa paix profonde, qui

smeraldo scorre come sempre tra i levigati macigni formando a volte bellissime cune, come a Lavertezzo. La Verzasca è una valle di carattere selvaggio, rupestre.

⁵⁶ Incomprensibile è che oggi, mentre le centrali idroelettriche sono virtualmente superate e il futuro appartiene in modo indiscutibile all'energia atomica, l'industria elettrica esiga ancora il sacrificio di stupende bellezze naturali. Come se queste bellezze fossero un patrimonio alienabile a un gruppo di finanziari e di tecnici, e non fossero invece per definizione un bene costitutivo della patria, un bene che appartiene alla collettività di oggi e di domani!

⁵⁷ Se si pensa alle protesi di cui si è dotato e all'energia atomica che manipola, l'uomo può veramente fare di questo pianeta uno sperduto e triste ammasso di pietre nude e senza vita.

permet un retour aux origines, à l'essentiel. [...] Toutefois, il y a aussi un progrès authentique.

[...] L'atome répondra à la demande croissante d'électricité⁵⁸. (Gnesa, 2011 : 147)

Cette position ouvertement favorable à l'égard des centrales nucléaires, dont on ignorait à l'époque la portée des dangers, est instrumentale. Il s'agit d'une manière de justifier l'inutilité de détruire le paysage, encore aux années 1960, afin de produire l'électricité.

Pour elle, la civilisation moderne est précisément géoclastique, c'est-à-dire intrinsèquement destructrice. C'était une véritable obsession. Son ouverture éventuelle ne concerne que le domaine littéraire, car elle lisait beaucoup, même des auteurs surprenants si l'on tient compte de sa personnalité. Ou sinon il y a un détail, dans un domaine complètement différent, celui de la science et de la technologie, dans un article où elle défend l'énergie atomique. Mais même là, on voit qu'il s'agit d'une astuce pour dire : « il est inutile de construire le barrage du Val Verzasca alors qu'avec une petite centrale atomique, nous pouvons pallier le manque d'énergie et laisser la rivière intacte ». Ce n'est qu'une manœuvre tactique, ce n'est pas comme s'elle croyait beaucoup à l'utilisation de l'énergie atomique à des fins civiles⁵⁹. (Candido Matasci)

Les actions et les profits liés à l'électricité produite dans le Val Verzasca étaient et sont aux mains de Lugano et des AIL (Aziende Industriali di Lugano), pour deux tiers, et du canton, pour un tiers (entretien avec Ivo Bordoli). Le bénéfice ne revient pas directement à la vallée, bien que son économie dans l'après-guerre ne soit pas prospère. A côté de la prise de position dans le débat en faveur du nucléaire, Anna Gnesa conteste donc le barrage sur la base de cette raison économique. Le pillage de l'eau, dont la vallée était si fière, ne restitue qu'un maigre rapport à la population.

Il y a eu l'ignorance (un manque de connaissance) de la population de toute la vallée qui a laissé construire le barrage en échange de promesses telles que la route. En fait, elle a apporté un saut de qualité, les communes n'auraient jamais pu se la permettre. Les promoteurs avaient également promis la connexion avec Mergoscia, la route au-dessus du barrage. Cela aurait été

⁵⁸ Il dono autentico, insostituibile della Verzasca all'uomo non sta in un certo numero di chilowatt, ma nell'offrire l'asilo della sua pace profonda, il conforto di un ritrovamento della natura inviolata, d'un ritorno alle origini, alla essenzialità. [...] Ma c'è anche un progresso autentico. [...] Alla crescente necessità di energia elettrica provvederà l'atomo.

⁵⁹ Per lei la civiltà moderna è proprio geoclastica, è fondamentalmente cioè intrinsecamente distruttrice. Era veramente ossessionata da questo. La sua apertura eventuale è solo in campo letterario, perché leggeva molto, anche autori che sorprendono se si tiene conto della sua personalità. C'è però un dettaglio invece, in tutt'altro campo, che è quello della scienza e della tecnica, in un articolo dove appunto difende l'energia atomica. Ma anche lì si vede che è solo un trucco, per dire: «è inutile costruire la diga della Verzasca quando con una piccola centrale atomica possiamo sopperire alla scarsità di energia e lasciare intatto il fiume». È solo una manovra tattica, non è che credesse molto nell'energia atomica utilizzata a scopi civili.

très utile pour les citoyens et pour rapprocher un peu plus Mergoscia. On avait l'impression que ce village faisait partie de la vallée, mais qu'il n'était pas accessible depuis la vallée elle-même. Les autorités ne l'ont pas fait.

Les communes ont également laissé les actions de l'entreprise Verzasca SA, elles n'ont rien gardé. Si l'on considère les profits, elles auraient pu exiger davantage ; maintenant, Lugano est là et prend tout. Ou garder une partie de l'électricité pour être à impact zéro, parce qu'elle pourrait couvrir la vallée et au-delà.

Cela a été fait de manière un peu brutale, en abattant des maisons, en les faisant exploser. Sur le plan émotionnel, pour ceux qui vivaient là, pour ceux qui passaient par là, qui les ont toujours vues, ça a été un peu difficile⁶⁰. (Chiara Matasci)

Un autre point de la critique confiée aux textes, nous l'avons anticipé, est que le barrage est œuvre de géoclastes et, ce qui est grave et angoissant aux yeux de l'écrivaine, il empêche la geocomunione : « sous la pression de la technique, la symbiose homme-nature recule de plus en plus » (Gnesa, 2011 : 146). Dans ce contexte, Benedetto Antonini nous met en garde sur la nécessité de cultiver un regard géographique :

Nous devons nous habituer non seulement à voir, mais surtout à regarder. Et lorsque l'on regarde, il faut chercher à comprendre pourquoi un certain groupe d'objets géographiques - une certaine situation urbaine ou paysagère - nous fait du bien, nous inquiète ou nous angoisse⁶¹. (Antonini, 2023 : 33)

Anna Gnesa « lit » le paysage de manière profonde et émue parce qu'elle sait « regarder ». Sa pensée est hautement géographique. En effet, dans ses textes on sent que le barrage, et plus largement la Modernité, lui font peur. Elle écrit pour comprendre les causes de son désarroi et pour l'exorciser. La perte des repères et la dilution des valeurs, substituées à d'autres, métropolitaines, industrialisées, marchandes, sont à l'origine de cette angoisse. La psychologie de l'espace démontre que dans une

⁶⁰ C'era l'ignoranza (come non conoscenza) della popolazione di tutta la valle che ha lasciato costruire la diga in cambio di promesse come la strada, che effettivamente ha portato un salto di qualità, e che i comuni non avrebbero mai potuto permettersi. Nel brutto, ha portato delle buone cose. Hanno promesso anche il collegamento con Mergoscia, la strada percorribile sopra la diga. Quello sarebbe stato molto utile per i cittadini e per avvicinare un po' Mergoscia. Era sentito come parte della valle, però non raggiungibile dalla valle in sé. Non l'hanno fatto. Poi hanno lasciato anche le azioni della Verzasca SA, non hanno mantenuto niente. Se pensi ai guadagni effettivamente potevano pretendere di più. Adesso c'è dentro Lugano e si prende tutto. O mantenere parte dell'elettricità per essere quasi a impatto zero, perché potrebbe coprire la valle e oltre. È stato fatto in modo un po' brutale, il fatto di abbattere le case così, farle saltare. Anche emotivamente per chi ci abitava, per chi ci passava, per chi le ha sempre viste, è stato un po' difficile.

⁶¹ Dobbiamo abituarci non solo a vedere, ma soprattutto a guardare. E quando si guarda bisogna prendersi il tempo di capire per quale ragione un certo gruppo di oggetti geografici, una certa situazione urbanistica o paesaggistica ci fa stare bene, oppure è fonte di inquietudine, qualche volta addirittura di angoscia.

situation de ce genre l'une des solutions très fréquentes est de recourir aux imaginaires, par exemple *via* l'écriture et la création d'un village imaginaire.

L'espace, cadre de réalité, forme objectale de notre entendement, est donc aux prises lui aussi avec l'Imaginaire. C'est l'idée de projection par laquelle l'individu situé quelque part dans un monde « réel » - ou ce que les philosophes ont entendu sous ce terme - projette sur « ce qui est » ses désirs, ses valeurs et ses fantasmes. (Moles & Rohmer, 1982 : 170)

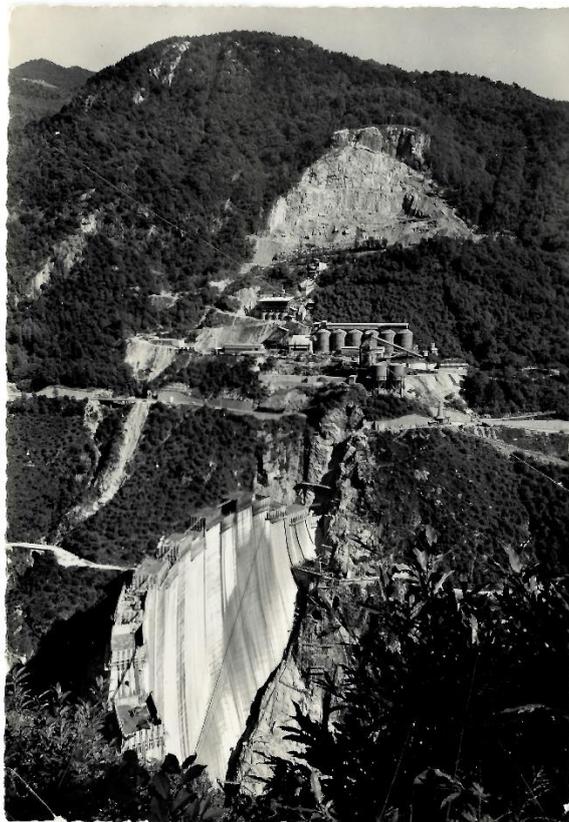


Figure 12 Construction du barrage. Début années 1960 (archive privée de Marino, Adelio et Graziano Berri, Gordola)

Nous avons discuté du langage protestataire et écologique que Anna Gnesa mobilise pour nous offrir son Val Verzasca imaginaire. Le langage est aussi utopique, parce que l'imagination vise à penser une alternative, si possible, meilleure du réel. Le raisonnement est le suivant. Comme la Modernité est une utopie qui ne marche pas, peut-être même une dystopie, il faut proposer une autre vision, plus responsable et en accord avec la nature. Anna Gnesa, apparemment en reconstruisant le passé de sa vallée (certes, pour une part de manière imaginaire), nous offre surtout une utopie crédible pour le futur. Franco Loi explique pourquoi un projet si ambitieux était nécessaire.

L'utopie contemporaine était trop optimiste sur les liens entre la structure sociale et l'évolution humaine. Le vide éthique résultant de cette erreur de perspective a engendré des déséquilibres, avec des conséquences graves pour la survie même de l'humanité. Le développement technologique n'a pas été accompagné du développement des consciences ni d'un sens accru de responsabilité. Au contraire, il a fourni à la violence et à la folie des

moyens d'action inouïs. Cette utopie repose sur des préjugés bien anciens : la considération du plaisir comme but de l'existence et source de bonheur, la surestimation excessive de la raison humaine, une conception anthropomorphe de la nature, la vision limitante d'une réalité jamais vue dans son intégralité, un partage absolu entre ce qui relève de la raison et ce qui en est exclu, et pourtant n'en est pas moins réel et influent⁶². (Loi dans Grignola, 1987 : 7)

La promotion d'une utopie peut se faire, et c'est le cas à la fin des années 1960, par la démonstration, par la mobilisation collective, par l'action de masse coordonnée, spectaculaire, visible. Anna Gnesa choisit une autre voie, plus en accord avec sa personnalité réservée : après la retraite, elle publie des livres. Inspiré par le barrage du Val Verzasca, son apport à la culture non seulement littéraire de la Suisse Italienne est jugé très important.

Ce barrage, métaphore de la prise de conscience d'une perte personnelle et collective, a fait grandir certains des écrivains les plus talentueux du Locarnese et de ses vallées : Plinio Martini, Giovanni et Piero Bianconi, Anna Gnesa, Giuseppina Togni, Renato Martinoni, Daniel Maggetti. Chacun a trouvé sa propre voix pour raconter, rappeler, contempler ou regretter le monde et la nature engloutis en quelques décennies, qui perduraient depuis toujours, immuables depuis l'époque des « primitifs » de Gnesa ou des « hommes des cavernes » de Bianconi. Il n'est donc pas surprenant que dans un poème de Scamara le train, symbole ambivalent de progrès au même titre que le barrage, emporte avec lui « la dernière des vaches ainsi que mille années de larmes cachées »⁶³. (Pedroni dans Scamara, 2023 : 146)

⁶² L'utopia contemporanea ha vaneggiato sui nessi tra struttura sociale e evoluzione umana. Il vuoto etico venutosi a creare su questo errore di prospettiva ha generato squilibri gravidi di conseguenze per la sopravvivenza stessa dell'umanità. Lo sviluppo tecnologico non ha corrisposto ad uno sviluppo coscienziale e ad un maggior senso di responsabilità. Anzi, ha fornito alla violenza e alla follia strumenti sproporzionati d'azione. Questa utopia è fondata su ben più antichi pregiudizi: la considerazione del piacere come scopo dell'esistenza e fonte di felicità, l'eccessiva valutazione della ragione umana, una antropomorfa concezione della natura, la limitante visione di una realtà che non è mai vista nella sua interezza, di ciò che rientra nella ragione e di ciò che ne rimane fuori e tuttavia non è meno reale e influente.

⁶³ Su quella diga, metafora della presa di coscienza di una perdita personale e collettiva, si può dire siano nati e cresciuti alcuni degli scrittori più validi del locarnese e delle sue valli: Plinio Martini, Giovanni e Piero Bianconi, Anna Gnesa, Giuseppina Togni, Renato Martinoni, Daniel Maggetti. Ognuno ha trovato la propria voce per raccontare, ricordare, contemplare o rimpiangere quel mondo e quella natura sommersi in pochi decenni e che duravano da sempre, immutati, dal tempo dei « primitivi » della Gnesa o degli « uomini delle caverne » di Bianconi. Non sorprende dunque che in una poesia di Scamara il treno, al pari della diga simbolo ambivalente del progresso, con « er ùltima vaca, u portava via mila agn et lagrim scondüü ».

Comme le souligne Matteo Pedroni, comparer Anna Gnesa, Piero Bianconi et Plinio Martini pourrait être utile afin de mieux comprendre la façon dont la littérature intègre des mutations sociales et spatiales. Nous ne pouvons malheureusement pas assumer cette tâche ici, car elle requiert plus d'espace et de préparation. Mais il y a au moins deux aspects à retenir.

Tout d'abord, il faut préciser que « aux années 1950-1960 le maître mot était la productivité, la croissance à tout prix, sans se préoccuper de la dégradation de la nature. Il y avait un besoin de retrouver une relation qualitative à la nature » (Lagrave, 1980 : 219). Les écrivains protestent « contre la carence du monde de moderne qui, depuis la naissance de l'enfant jusqu'à sa majorité, lui inculque sans cesse les notions de profit, de gain, de placement, de rendement. Il n'est question que d'argent, comme si le seul but de l'existence était là » (Lagrave, 1980 : 225). Le premier point en commun est la critique du capitalisme effronté des instances du pouvoir, dont les représentants sont vus comme des beaux parleurs. Derrière les promesses de progrès faites aux régions les plus arriérées du canton se cachent des intérêts particuliers. C'est le cas du Val Maggia pour Martini, du Val Verzasca pour Bianconi et Gnesa, où le débit des rivières est amoindri par des installations hydroélectriques. « Les impacts sur le paysage et les cours d'eau de l'exploitation hydroélectrique, qui ont été souvent de grands oubliés des projets, ont suscité des protestations nombreuses » (Romerio, 2008 : 4). Les auteurs revendiquent à des niveaux différents une sensibilité écologique qui saisit nettement les tensions qui se créent entre la ville (les dominants) et la campagne (les dominés) au moment de l'exploitation d'une ressource naturelle à une échelle jusque-là impensée. En même temps, ils amènent sur la scène le dualisme riches/pauvres, une opposition qui perdure et qui est finement questionnée, pour conclure, de même que Jean Fourastié, que quant aux vertus les pauvres sont vainqueurs. Au niveau de l'expression on constate une prééminence du registre de l'engagement et éventuellement, dans les passages les plus proactifs, de l'utopie.

Un second point relève de l'histoire collective d'une communauté de montagne, préalpine, qui est envisagée comme homogène à l'intérieur et dotée d'un mode de vie uniforme, égal pour tous les membres du corps social. Le fil rouge de ce récit est la quête identitaire, des liens affectifs, biologiques, généalogiques. Cela n'est nullement limité à la réalité du village, les retombées de phénomènes non négligeables tels que l'émigration par exemple entrent en ligne de compte.

Ce n'est qu'avec Piero Bianconi (*Albero genealogico*, 1969) et Plinio Martini (*Il fondo del sacco*, 1970), vers la fin des années 1960, que l'émigration, celle vers la West Coast américaine, trouve enfin l'attention qu'elle mérite. Ce tournant est lié à des facteurs complexes, de nature extra-littéraire, qui dépassent les circonstances familiales. Il y a l'inquiétude pour un pays, le Tessin, qui avec le boom économique change très rapidement et radicalement. La furie destructrice de ces mutations transforme un territoire rural traditionnellement pauvre et

primitif, un lieu de pauvreté et d'émigration, en une terre de spéculations et de richesse de plus en plus dépourvue d'identité, d'eaux dans les rivières, de forêts sur les montagnes, de campagnes dans les plaines, de témoignages naturels et anthropiques du passé. Il y a un sentiment de colère et de rébellion : ce sont les années, dans le monde, des révoltes sociales, des intellectuels engagés, des dénonciations⁶⁴. (Martinoni dans Planzi, 2023 : 9)

En résumé, nous pouvons affirmer que Anna Gnesa, Piero Bianconi et Plinio Martini partagent un engagement motivé par des transformations spatiales imposantes (des barrages) et par des soucis identitaires (le déliement social). En tant qu'écrivains régionalistes, ils réfléchissent à la manière de garantir aux habitants une meilleure qualité de vie, un espace harmonieux, une culture du bâti, la conservation du paysage. « On comprendra de plus en plus ce que signifie, pour l'équilibre psychique de générations fatiguées par une vie tourbillonnante, la rencontre avec un paysage de paix millénaire et de beauté intacte⁶⁵ » (Gnesa, 2011 : 135). Le fossé qui sépare ces générations de leurs ancêtres est bien mis en évidence par Piero Bianconi : « Il y a une plus grande distance effective entre l'enfance et la vieillesse de ma mère qu'entre elle-même petite fille et les hommes des cavernes - entre la façon qu'elle avait d'allumer le feu alors et celle de se chauffer son café les dernières années de sa vie » (Bianconi, 1989 [1969] : 17). Toujours revient un fossé générationnel, matérialisé, rendu visible par le nouveau barrage :

C'est l'impitoyable main de l'homme qui fait violence aux choses et les soumet toutes, ou tente de les soumettre à sa guise, avec une fureur tranquille, impassible. On assiste ici à la confrontation entre les gens d'autrefois, qui arrachaient une misérable subsistance à la terre avare, ce peu que la nature accorde, et les hommes d'aujourd'hui qui au contraire violentent la nature, la fléchissent et la contraignent à ce qu'elle ne veut pas. (Bianconi, 1989 [1969] : 13-14)

⁶⁴ Ma è soltanto con Piero Bianconi (*Albero genealogico*, 1969) e Plinio Martini (*Il fondo del sacco*, 1970), verso la fine degli anni Sessanta dunque, che l'emigrazione, quella verso la West Coast americana, trova finalmente lo spazio e l'attenzione che merita. Il cambio di rotta si lega a fattori complessi e, al di là delle vicende familiari, di natura extra-letteraria. C'è l'inquietudine per un paese, il Ticino, che con il boom economico sta cambiando molto in fretta, e radicalmente, con furia distruttiva, trasformandosi da territorio rurale tradizionalmente misero e primitivo, luogo insomma di povertà ancorché dignitosa e di emigrazione, nel corso del tempo, in terra di speculazioni e di ricchezza sempre più priva di identità, di acque nei fiumi, di boschi sulle montagne, di campagne nelle pianure, di testimonianze naturali e antropiche del passato. C'è il sentimento di rabbia e di ribellione (sono gli anni, nel mondo, delle rivolte sociali, degli intellettuali che si impegnano, delle denunce, dei dibattiti).

⁶⁵ Si comprenderà sempre più maggiormente che cosa significa, per l'equilibrio psichico di generazioni affaticate da una vita vorticosa, l'incontro di un paesaggio di pace millenaria e di intatta bellezza.



Figure 13 Tropino. Fraction de Mergoscia partiellement détruite par l'eau. Début années 1960 (Bianconi, 1982 : 110)

5.3 La dimension temporelle

5.3.1 Les antinomies de la Modernité

Anna Gnesa n'est pas coupée du monde, isolée dans une tour d'ivoire. Elle écrit dans un moment complexe et cherche à comprendre les antinomies, les tensions et les mutations qui caractérisent son temps. Pour ce faire, à titre de comparaison jamais stérile mais constructive, elle cherche un autre temps, celui « où nous avons nos racines, une époque lointaine, révolue : une réalité souvent dure, mais à notre échelle, incontaminée, sans abdication⁶⁶ » (Gnesa, 2010 [1974] : 39).

La geocomunione était une caractéristique objective du monde rural du Val Verzasca d'autrefois, ainsi que d'autres civilisations paysannes en général, qui vivaient en contact étroit avec la nature et exploitaient le territoire, sa conformation, les matériaux disponibles. Anna Gnesa transforme cette caractéristique objective, cette donnée des civilisations passées, en quelque chose de plus profond, qu'elle considère d'un point de vue existentiel, identitaire et culturel. C'était le trait distinctif de l'humanité d'hier, toujours par opposition à l'humanité d'aujourd'hui. En fait, elle ressent très fortement ce contraste entre le mode de vie des paysans d'autrefois et celui des citoyens d'aujourd'hui. Elle utilise donc cet aspect pour

⁶⁶ Il tempo [...] nel quale abbiamo le radici, una realtà ormai lontana, una realtà spesso dura, ma a dimensioni così nostre, incontaminata, senza abdicazioni.

appuyer sa polémique contre la société contemporaine, contre l'exploitation des ressources⁶⁷.

(Samuela Savoy)

Même si dans ses textes la dimension nostalgique est importante, on ne peut pas dire qu'elle s'oppose complètement à la Modernité. La perspective d'Ernst Schumacher (1978), qui propose dans *Small is beautiful : une société à la mesure de l'homme* une économie alternative pour la Modernité, est utile afin de comprendre au niveau général les crises et les possibles solutions. Nous nous référons pour cette partie à un compte rendu de lecture publié en ligne par René Sigrist sous le titre *Ernst Friedrich Schumacher (1911-1977) : le monde moderne et ses ressources*.

L'auteur de *Small is beautiful* dénonce le manque de responsabilité et d'éthique qui accompagne la globalisation. Partisan du développement durable, il prône un mode de vie plus convivial et à faible degré de technologisation. Son approche s'oppose à celle de l'économie classique, qui valorise la production de biens matériels au détriment de l'aspiration humaine à une vie chargée de sens, et contribue à la destruction de l'environnement naturel ainsi qu'à l'épuisement des ressources énergétiques. Schumacher critique l'idéologie matérialiste qui, tant pour la nouvelle économie industrielle que pour celle des paysans, s'avère inefficace.

On peut s'interroger sur les résultats de la modernisation matérialiste, qui aboutit à la destruction de l'économie rurale, à la croissance d'un prolétariat privé de valeurs spirituelles et à l'extension du chômage. Critiquer cette économie moderne ne signifie pas se condamner à l'immobilité, mais trouver la voie d'un développement plus harmonieux⁶⁸.

Depuis la Deuxième Guerre Mondiale, le gaspillage des ressources naturelles augmente continuellement. Il s'agit d'une menace réelle pour les civilisations humaines et la conservation de la vie sur la planète. Il faudrait établir une « économie de la durabilité » plutôt qu'une « économie prédatrice ». Le principe de responsabilité, pour lequel l'homme a le droit de gouverner la nature mais pas celui de l'épuiser, constitue un point de départ pour penser un style de vie plus durable, fondé sur de nouvelles méthodes de production et de consommation, de sorte à vivre « en paix avec la nature ». A cet effet, Schumacher propose la notion de « techniques intermédiaires », c'est-à-dire à taille humaine, conviviales. Dans le cadre d'une philosophie qui fait une place aux limites de la biosphère,

⁶⁷ La geocomunione era una caratteristica oggettiva del mondo rurale verzaschese del passato, così come anche delle altre civiltà contadine in generale, che vivevano in stretto contatto con la natura e che sfruttavano il territorio, la sua conformazione, i materiali a disposizione. Anna Gnesa trasforma questa caratteristica oggettiva, questo dato delle civiltà del passato, in qualcosa di più profondo, che considera da un punto di vista esistenziale, identitario, culturale. Era il tratto distintivo dell'umanità di ieri, in opposizione sempre all'umanità di oggi. Infatti, lei sente molto forte questo contrasto tra lo stile di vita dei contadini del passato e quello degli uomini di oggi. Quindi, sfrutta questo aspetto per far leva sulla sua polemica contro la società contemporanea, lo sfruttamento delle risorse in valle.

⁶⁸ <https://nosfuturs.ch/ernst-friedrich-schumacher-1911-1977-le-monde-moderne-et-ses-ressources/>.

au respect des équilibres naturels et même à la beauté, il développe une réflexion économique respectueuse de l'homme et de la vie sous toutes ses formes, proche de la pensée de Hans Jonas, de Ivan Illich, de Denis De Rougemont.

Schumacher souligne aussi la nécessité d'agir de manière éthique. Ses considérations dans ce domaine s'étalent sur différents sujets. Un premier aspect, dans la continuité du développement durable qui implique la responsabilité intergénérationnelle et écologique, est la critique envers la production d'énergie nucléaire.

Aucun niveau de prospérité espérée ne peut justifier l'accumulation de grandes quantités de substances très toxiques dont personne ne sait que faire. C'est une transgression sans précédent contre le principe même de vie et l'idée même qu'une civilisation puisse reposer sur une telle transgression est une monstruosité éthique, spirituelle et métaphysique⁶⁹.

Un second aspect est à la fois géographique (spatial) et sociologique (identitaire). Les structures économiques et politiques influencent la perception qu'ont les humains de leur milieu. Leur organisation à une échelle donnée a un effet direct sur leur sentiment d'appartenance.

La globalisation économique menace l'existence de toutes les structures, qui ont besoin de limites et de frontières pour fonctionner. La mobilité de tous et de tout, qui résulte du développement des transports et des communications, et de l'universalisation du libre-échange, rend ces structures vulnérables. Les personnes sont moins enracinées et perdent plus facilement leur place dans la société⁷⁰.

Un troisième aspect relève du registre civilisationnel. Différents auteurs ont souligné le lien qui associe disfonctionnement structurel, diffusion des disvaleurs, sentiment de la réalité dystopique. Dans un scénario de crise, de déliement social, de déracinement, Schumacher rappelle le rôle incontournable de l'éducation, de la transmission des valeurs : instruments d'observation, d'expérience et d'interprétation du monde. Ces valeurs doivent orienter la pensée des individus, leur permettre de développer un esprit critique et leur apprendre à se conduire à partir de ce qui mérite d'être conservé de leur héritage culturel.

L'auteur affirme que « la façon dont une société utilise sa terre détermine assez directement son futur » (Schumacher dans Bianconi, 1982 : 13). Un quatrième aspect concerne l'éthique de la nature, qui s'est progressivement affaiblie avec la conception mécaniste moderne et mérite d'être réactivée.

L'homme, même moderne, n'est pas le maître de la nature, mais son enfant. Maîtriser temporairement son environnement est à sa portée, mais s'il entend pérenniser cette domination, il doit connaître les lois de la nature et y conformer ses actions, sans quoi il

⁶⁹ <https://nosfuturs.ch/ernst-friedrich-schumacher-1911-1977-le-monde-moderne-et-ses-ressources/>.

⁷⁰ <https://nosfuturs.ch/ernst-friedrich-schumacher-1911-1977-le-monde-moderne-et-ses-ressources/>.

détruit l'environnement qui le fait vivre et qui permet à sa civilisation d'exister. Croire que la civilisation occidentale moderne s'est émancipée de la nature est une absurdité⁷¹.

Ernst Schumacher parvient finalement à identifier trois crises majeures qui caractérisent la Modernité. Elles se retrouvent dans l'approche personnaliste-écologique d'Anna Gnesa, investigatrice des qualités et des désavantages de son époque.

1. La nature humaine est en désaccord avec une organisation, une politique et une technologie débilite et suffocante ;
2. L'environnement souffre de graves atteintes d'origine anthropique et menace de s'effondrer partiellement ;
3. Sous la pression de l'homme, les ressources naturelles, déjà limitées, n'ont pas le temps de se renouveler.

Anna Gnesa, nous l'avons anticipé, écrit dans un moment critique. Avec l'approche de Schumacher de la Modernité, nous avons compris la portée de cette remarque. Or, l'autrice ne se contente pas de dénoncer une réalité insatisfaisante (langage protestataire), mais elle réfléchit aussi autour des possibilités de changement (langage utopique). Ce faisant, elle se positionne vis-à-vis de la Modernité.

D'après Schumacher, deux positions antithétiques sont possibles face à la Modernité. D'une part, il y a la fuite en avant (« forward stampede ») de ceux qui veulent s'en tenir aux méthodes actuelles pour résoudre les trois crises mentionnées, avec toujours davantage de technique, à laquelle les personnes n'ont qu'à s'adapter. Ils sont convaincus que la croissance économique est nécessaire, même pour lutter contre la pollution, et aussi que des produits de synthèse pourront toujours remplacer les ressources qui s'épuisent. Pour eux, la Modernité n'est pas négative, aucun problème ne peut résister à la technique. Nous retrouvons cette perspective dans *Il secolo nomade. Come sopravvivere al disastro climatico (Le siècle nomade. Comment survivre à la catastrophe climatique)* de Gaia Vince (2023).

D'autre part, il y a un retour au bercail (« homecomers ») de ceux qui recherchent un nouveau style de vie en se basant sur des « vérités fondamentales » relatives à l'homme et à la nature. Ils pensent que la technologie a pris une mauvaise direction et qu'il convient de remettre en question les présupposés d'une civilisation qui s'est imposée en valorisant l'innovation et la puissance (la critique de la Modernité de Denis De Rougemont insiste justement sur ces aspects). Ils sont sceptiques envers une croissance purement quantitative, et envers un progrès qui ne repose que sur des tailles et des

⁷¹ <https://nosfuturs.ch/ernst-friedrich-schumacher-1911-1977-le-monde-moderne-et-ses-ressources/>.

vitesse toujours plus grandes. Ils croient en une « harmonie naturelle ». Serge Latouche (2022) s'inscrit au sein de ce courant avec sa réflexion sur la décroissance.

Anna Gnesa articule ses propos à ce deuxième positionnement. Même sémantiquement, lorsqu'elle affirme la nécessité pour une communauté qui s'égaré de revenir à la maison (« casa » au sens de Val Verzasca), elle se situe dans le courant des « homecomers ». La Modernité est perçue comme négative et mérite d'être remise en discussion. En donnant forme à la geocomunione, l'auteur mobilise une approche comparable à celle de Schumacher que nous venons de résumer. La construction du concept passe par la critique du matérialisme, de la domination de la technique, du pouvoir ; la nécessité de l'enracinement, de l'enseignement des valeurs culturelles partagées ; la récupération d'un mode de vie en harmonie avec la nature. Quant au nucléaire, pour les raisons déjà expliquées, nous observons un écart intellectuel entre Schumacher et Gnesa.

5.3.2 *Le registre de la nostalgie*

Anna Gnesa nous raconte le Val Verzasca d'une autre époque, dont elle est nostalgique.

Elle évoque le passé du Val Verzasca à travers l'exploration du territoire, la découverte des héritages matériels de l'ancienne civilisation paysanne, les vieilles maisons. Elle reparcourt les chemins, les escaliers, s'immerge dans une autre époque, ressent un contact très intime. Elle va même jusqu'à dire qu'elle a du sens parce qu'elle s'inscrit dans un « nous », dans une communauté dont elle fait partie. Sa représentation du passé est justement à lire en opposition au présent. Dans le présent, elle veut dénoncer la perte d'un lien autrefois plus étroit entre l'homme et la nature. Or, dans le présent, ce respect n'existe plus⁷². (Samuela Savoy)

Nous allons traiter ici de l'approche du temps dans l'œuvre de l'écrivaine. La dimension chronologique est celle de la confrontation du présent avec le passé, de la mise en perspective des enjeux de la Modernité avec le temps de l'histoire, non seulement à l'échelle humaine ou de la Terre. Nous constatons - il s'agit d'un trait distinctif de la vision d'Anna Gnesa - une superposition ontologique de l'espace de la montagne avec le temps.

⁷² Rievoca il passato e la civiltà antica verzaschese attraverso l'esplorazione del territorio, quindi rinvenendo i lasciti materiali della civiltà contadina, le vecchie case, ripercorrendo i sentieri, le scalinate. Lei si immerge in un'altra epoca, sente un contatto molto intimo, molto stretto, arriva a dire che lei ha senso perché si inserisce in un «noi», in una comunità di cui si sente parte. La sua rappresentazione del passato è proprio da leggere in opposizione al presente. Nel presente vuole denunciare la perdita di un legame tra uomo e natura che un tempo era più stretto. Invece nell'oggi questo rispetto non c'è più.

Vie, mort, et encore vie, toujours, invincible. Dans cette alternance, notre fugacité et celle des choses, la montagne nous invoque avec l'inevitable évidence du temps. Car, si la mer est l'espace, la montagne est le temps : temps immense, ou même seulement d'instant⁷³. (Gnesa, 2001 [1978] : 85)

Les textes examinés sont biographiques, mais plus souvent sur le plan des sensations éprouvées que sur celui des actions. A aucun moment l'auteur relate l'un de ses voyages à Paris, au Moyen Orient, à Zurich. D'ailleurs, elle parle plus volontiers des habitants du Val Verzasca, des « gens d'autrefois », de ses ancêtres, des morts que d'elle-même. La mer apparaît ici pour la seule fois, dans le cadre d'un dualisme qui l'oppose à la montagne (toute la prose d'Anna Gnesa est construite sur un langage binaire). La mer en tant qu'espace, au sens de « vaste horizon », n'est mobilisée que pour asseoir la matérialisation du temps dans la montagne, notamment du Val Verzasca. La montagne est elle aussi un espace, en l'occurrence superposé au temps, mais un espace au sens de « lieu » : connu, nommé, fréquenté, habité, investi d'émotions. En revanche, la mer reste un espace anonyme, étranger, insaisissable, atemporel, anhistorique et donc inintéressant pour l'écrivaine.

Nous retrouvons le même raisonnement dans un autre passage, qui fait coïncider une catégorie spatiale (la région) avec une catégorie temporelle (le passé). Le passé est conçu, compris et construit comme le seul espace non aliénant.

Je regarde là-bas la côte orientale. Elle n'est plus la même : elle est de plus en plus dense de points blancs, de nouveaux bâtiments pour une nouvelle population. Je cherche l'espace et je trouve, passionnément, le passé. Le passé est désormais, pour beaucoup d'entre nous, la seule région à laquelle nous ne sommes pas étrangers⁷⁴. (Gnesa, 2001 [1978] : 67)

Comme nous le comprenons ici, Anna Gnesa souffre de la comparaison entre le monde rural de sa jeunesse et le monde contemporain. L'abîme qui sépare les modestes certitudes des paysans et l'angoisse vertigineuse de notre temps est toujours plus net (Agliati in Gnesa, 1997 : 34). Cette césure est traduite par le langage de la mémoire. Dans cette modalité expressive, l'écrivain « fait appel à sa mémoire, fait revivre le village de son enfance, arrange esthétiquement ses souvenirs » (Lagrave, 1980 : 193).

⁷³ Vita, morte, e ancora vita, sempre, invincibile. È in questo avvicinarsi, la fugacità nostra e delle cose, che la montagna ci richiama con l'inesorabile evidenza del tempo; perché, se il mare è lo spazio, la montagna è il tempo. Tempo immenso, o anche solo di istanti.

⁷⁴ Guardo là fuori la costiera verso oriente: non è più quella, è sempre più fitta di punti bianchi, dimore nuove per gente nuova. Cerco lo spazio e trovo, appassionatamente, il passato. Il passato è ormai, per parecchi di noi, la sola regione dalla quale non ci sentiamo estraniati.

On n'entendait jamais ni malédiction ni plainte. Les gens acceptaient virilement la loi naturelle du travail dans des conditions qui exigeaient un engagement total. C'était une acceptation courageuse, je dirais presque hilarante, de la dureté de la vie. On entendait toujours les jeunes et les vieux chanter, au travail, dans la rue, à la taverne⁷⁵. (Gnesa, 2001 [1978] : 75)

Voici une autre citation, sur le même ton de celle qui précède, qui rappelle une affirmation de Jean Fourastié. Elle exemplifie le langage de la mémoire et son fonctionnement : malgré la rudesse du milieu et la dureté du travail, tout doit apparaître positif, idéal. Plus encore que le cadre de vie en soi, il faut montrer l'adhésion à l'esprit de la communauté par l'engagement, l'éducation, le courage, le bonheur, l'entraide.

Et ils chantaient. Ils savaient chanter, alors, dans le travail et dans le repos. Des chœurs de jeunes qui se répondaient sur les pentes odorantes de foin ! Des chansons sur l'alpage violet, le soir, entre les étoiles et le ruisseau⁷⁶ ! (Gnesa, 2010 [1974] : 20)

L'extrait est très riche du point de vue de la construction d'une narration idéalisée basée sur ce qui s'est effectivement produit par le passé en montagne. La réalité objective est celle des chants sur l'alpage. A partir de là, la restitution proprement artistique d'un événement quotidien est multisensorielle. Il y a la vue (avec une attention particulière pour les couleurs, le violet) ; l'odorat (qui saisit la fragrance du foin) ; l'ouïe (pour apprécier la musicalité des chants). Un deuxième aspect à souligner est que les protagonistes sont des jeunes. Ils symbolisent la continuité de la lignée, la vitalité, la force, l'énergie, la vigueur. Ils sont une promesse pour le futur. Un troisième aspect est le moment où la scène a lieu, le soir. Ce moment est un marqueur dans la succession cyclique des journées, le coucher du soleil annonce finalement aux bergers le repos après le dur travail. Dans la citation figurent aussi d'autres éléments. L'eau de l'immanquable ruisseau, topos littéraire qui est souvent l'indice d'un « locus amoenus », et les étoiles, l'écho cosmique de la réalité terrestre.

Comme dans ce monde villageois et rural la paysannerie est au cœur du récit, il convient de préciser mieux la valeur de ce mot. « La paysannerie est un terme générique qui indique d'emblée une vision homogénéisante du monde rural. Celui-ci n'est ni hiérarchisé, ni conflictuel, mais unitaire. [...] Paysannerie et village sont les cadres sociaux de la nostalgie et de la mémoire » (Lagrave, 1980 : 187). Si la nostalgie est dans la plupart des cas une connotation subjective de l'écrivain régionaliste,

⁷⁵ Eppure, non si sentivano né maledizioni né lamentele. La gente accettava virilmente la legge naturale del lavoro in condizioni che esigevano l'impegno totale. Era un'accettazione coraggiosa, vorrei quasi dire ilare, della dura vita. Giovani e vecchi si sentivano sempre cantare, al lavoro, per via, all'osteria.

⁷⁶ E cantavano. Sapevano cantare, allora, nel lavoro e nel riposo. Cori giovanili che si rispondevano sui pendii odorosi di fieno! Canzoni sull'alpe viola, la sera, tra le stelle e il ruscello!

la mémoire a parfois une vaillance collective. Par exemple, le souvenir des chansons dans l'alpage est personnel d'Anna Gnesa, mais il est présenté à la manière d'un souvenir choral, unanime, partagé par toute une communauté aux mêmes origines.

La mémoire collective est constitutive du groupe lui-même, elle est le ciment des relations interpersonnelles. La mémoire est fonctionnelle à la formation de l'identité commune qui, à son tour, sert à établir le « dedans » et le « dehors », c'est-à-dire l'appartenance ou l'étrangeté au groupe⁷⁷. (Antonini, 2023 : 29)

En lisant Anna Gnesa, on comprend qu'un enjeu proprement social de la Modernité est celui de la reconfiguration et de la redéfinition des catégories du dedans et du dehors, dont la légitimité n'a plus la même évidence qu'auparavant. Mais la Modernité est aussi l'époque de l'élargissement de l'horizon spatial, de l'accélération du processus de migration du village à la ville. Cela accroît la séparation de l'homme et de la nature, qui est à l'origine, pour Henri Lefebvre, d'une « montée de la nostalgie » dans la période 1950-1960, lorsque « le monde rural est de plus en plus confronté à la société globale et cesse d'être isolé » (Lagrave, 1980 : 9). Ainsi, l'autarcie, l'isolement permanent et total d'une population qui « se suffit à elle-même » (Gnesa, 2010 [1974] : 9) vont rentrer dans la réinvention de l'histoire du village. Les spécialistes concordent sur le fait que l'autarcie n'a jamais existé, même dans les régions les plus reculées, périphériques et marginales de la Suisse Italienne (Pietro Martinelli, 2014 : 50). Max Gschwend (2007 [1946] : 268) écrit qu'il y a toujours eu une influence externe sur la vallée.

L'écriture découle des bouleversements, de la crise d'une civilisation qui a renié les liens fondamentaux de l'homme à la nature. Nostalgie d'un village où tout le monde se connaissait, des savoirs fondamentaux dévalués ou enfuis, d'une sagesse qui plaçait l'homme dans la nature et non pas contre elle. (Lagrave, 1980 : 212)

Par le registre de la nostalgie vis-à-vis d'une époque idéale reconstruite, fabriquée et recomposée à travers l'écriture et notamment le langage de la mémoire individuelle et collective, Anna Gnesa est apparemment dépositaire d'un message conservateur. Cette observation est lacuneuse, superficielle et même banale. Un examen en profondeur de ses textes permet de nuancer le propos et d'affirmer que sa posture critique à l'égard de la Modernité ne lui empêche pas de développer, par la geocomunione, une philosophie en phase avec son temps. « La pensée d'avant-garde veut que l'on

⁷⁷ La memoria collettiva è costitutiva del gruppo stesso, è il collante dei rapporti interpersonali. La memoria è funzionale alla formazione dell'identità comune la quale, a sua volta, serve per stabilire il dentro e il fuori ossia l'appartenenza o l'estraneità al gruppo.

tienne compte d'un besoin croissant de l'homme moderne : celui de retrouver la nature, source de vie, et soi-même au sein de la nature⁷⁸ » (Gnesa, 2011 : 148).

La nostalgie est une douleur due à la distance, à la distance dans l'espace ; mais il y a aussi la nostalgie dans le temps. Je peux être nostalgique d'un temps lointain, d'un lieu lointain. Il y a une nostalgie géographique, qui naît du détachement de ceux qui partent, et une nostalgie chronologique. La nostalgie est normale, c'est un phénomène physiologique, psychologique. Elle est « créative » dans le sens où elle peut amener à réfléchir, puis à raconter, à écrire. J'espère qu'on ne le fera pas en termes trop édulcorés, idéalisants, mythologisants.

Le détachement permet aussi de mieux regarder les choses. Si d'une part il entraîne une mythologisation, de l'autre il aide aussi à regarder les choses plus objectivement. Quelqu'un qui vit toujours à Frasco sera plus impliqué, même en politique. Il y a aussi les inimitiés locales, qui ne sont pas liées à deux personnes, mais à deux familles, deux générations, deux lignées. Dans les petits villages, il y a aussi des inimitiés qui sont nées il y a trois cents ans et qui ne se sont pas éteintes. En revanche, ceux qui partent, et Anna Gnesa est partie, ont l'occasion de regarder les choses avec un peu de recul, de développer une vision plus objective et moins impliquée⁷⁹. (Renato Martinoni)

5.3.3 *Val Verzasca, hortus conclusus*

Nous avons déjà rencontré une uniformité dans le mode de vie rural, qui s'accompagne d'une dimension « totalitaire » de l'espace. En effet, le village « se présente comme un univers où tous les aspects de l'existence s'inscrivent dans le même espace, le travail, les fêtes, la vie quotidienne, la famille, la politique » (Lagrave, 1980 : 221). Vécue de l'intérieur, cette réalité apparaît comme

⁷⁸ Il pensiero d'avanguardia vuole anche che si tenga conto di una esigenza dell'uomo moderno che sarà sempre più diffusa e sentita: quella di ritrovare la natura, sorgente di vita, e sé stesso in seno alla natura.

⁷⁹ Dolore dovuto alla distanza: questo è la nostalgia. La distanza geografica provoca questo fenomeno, però c'è anche una nostalgia nel tempo. Posso avere nostalgia di un tempo lontano o di un luogo lontano. C'è una nostalgia geografica, che nasce dal distacco di chi parte, e una nostalgia cronologica. La nostalgia è normale, è un fenomeno fisiologico, psicologico. È "creativa", nel senso che può indurre qualcuno a riflettere, poi a raccontare, a scrivere. Mi auguro che non lo faccia in termini troppo edulcorati, idealizzanti, mitizzanti.

Dal distacco nasce anche una maggiore capacità di guardare le cose. Se da un lato provoca una mitizzazione, dall'altro aiuta anche a guardare con più oggettività. Uno che sta sempre a Frasco, sarà più coinvolto, anche in politica. Poi ci sono le inimicizie locali, che non sono legate a due persone, ma a due famiglie, a due generazioni, a due stirpi. Nei paesi piccoli ci sono anche delle inimicizie che sono nate trecento anni fa e non sono finite. Invece, chi si allontana, e Anna Gnesa si è allontanata, ha questa possibilità di guardare con un po' di distacco, di sviluppare una visione più oggettiva e meno partecipe.

atemporelle, destinée à se reproduire à l'identique, à se perpétuer. Cependant, la Modernité, les Trente Glorieuses, la fin des paysans traditionnels marquent une césure dans le temps.

Et aujourd'hui, nous qui voyons la nature et avec elle la vie reculer de plus en plus, nous qui avons perdu le silence, nous pensons avec une nostalgie rapace à ce que devait être la vallée lorsqu'elle était intacte de fond en comble, et que les gens et les choses qui s'y trouvaient faisaient partie de cette nature⁸⁰. (Gnesa, 2010 [1974] : 9-10)

Dans la tentative de récupérer une époque perdue à jamais, Anna Gnesa transforme le Val Verzasca dans son « hortus conclusus ». Celui-ci n'est pas que le jardin circonscrit, protégé, discret de l'exercice intellectuel, mais aussi la plateforme qui permet de thématiser, d'étudier et d'interroger le rapport de l'homme au milieu. C'est un lieu matériel et spirituel accessible seulement à quelques initiés. Nous savons que l'institutrice passait l'été en compagnie des livres et aimait lire dans la nature. Toutefois, dans ses œuvres, elle ne se met pas en scène en première personne, elle préfère éclipser sa vocation intellectuelle au profit de l'évocation d'une relation homme-terre plus substantielle, afin de comparer le monde d'autrefois avec celui d'aujourd'hui. On notera, au passage, qu'au cœur de la citation qui suit il y a une petite ferme, composée d'une étable, un fenil, un poulailler : aussi dans la transposition du souvenir du passé dans un hortus conclusus l'autrice ne se détache pas de sa définition première (architecturale) de la geocomunione. La scène présentée donne une sensation « chaude, paisible, conclue », ce qui signale la dimension totalitaire, complète, englobante, sereine de l'espace villageois.

Juste là, où passe la route jusqu'à hier toute à nous, aujourd'hui découverte par les voitures avec des plaques étrangères, je lève les yeux et je vois la tête d'un mouton qui dépasse d'une clôture. Je monte. L'ensemble de la ferme, poulailler, étable, fenil - quelques mètres carrés - donne soudainement une sensation chaude, paisible, conclue, de vie comme devaient la ressentir les bergers d'autrefois. [...] En marge d'un temps qui disparaît, ce témoignage de la vie rurale prend une dimension légendaire. Demain, ces choses ne seront connues que de oui-dire. Etables, granges, quelques bâtisses qu'un lierre élégiaque recouvre à moitié comme une toison barbare ; on sent ce que signifie la disparition progressive de la relation homme-terre : les racines profondes, qui se nourrissent du passé, de la nature, sont coupées⁸¹. (Gnesa, 2010 [1974] : 81)

⁸⁰ E oggi, noi che vediamo sempre più arretrare la natura e con essa la vita, noi che abbiamo perduto il silenzio, pensiamo con rapace nostalgia a che cosa doveva essere la valle quando era intatta da cima a fondo, e la gente e le cose sue facevano parte di quella natura.

⁸¹ Proprio dove passa la strada, fino a ieri tutta nostra, oggi scoperta dalle automobili con targa straniera, alzo lo sguardo e vedo sporgere da un chiusolo la testa di una pecora. Vado su. L'insieme di pollaio stalla fienile, pochi metri quadrati, dà improvvisamente un senso caldo, placido, concluso, di vita come dovevano provarlo i pastori di una volta. [...] Al limite

Réduit au maximum, le message est celui d'un rapport humain en harmonie avec le milieu qui s'est perdu avec l'adoption d'un style de vie plus moderne. Il est donc pertinent de se demander pourquoi le Val Verzasca n'est plus un véritable hortus conclusus au moment où Anna Gnesa publie. La réponse réside dans deux phénomènes liés dont nous parlerons par la suite, la démocratisation de la voiture et l'arrivée des touristes. Et aussi dans un constat émis par Candido Matasci, qui considère que si la geocomunione est une invention d'Anna Gnesa, il n'y a pas de preuves qu'elle ait pu avoir lieu dans la réalité. Pour lui, l'auto-conscience dans la relation harmonieuse au milieu n'a jamais existé : ce n'est qu'un mythe.

La geocomunione, qui naît en termes littéraires, présente la limite d'être un cas très spécial, qui n'est pas facile à insérer dans une étude géographique plus large. J'ai l'impression que la communauté est peu consciente de cet aspect. En Verzasca, en particulier, je crois que la conscience de cette vie en harmonie avec la nature n'existait pas. Aujourd'hui, le concept de vie en harmonie avec le milieu a même disparu. En revanche, l'ancienne communauté vivait *probablement* en harmonie avec le paysage, mais elle n'avait pas d'auto-conscience. C'est un mythe, une construction mentale d'Anna Gnesa.

Par exemple, si l'on pense à la déforestation, avec toutes ses conséquences, elle s'est produite sans qu'il n'y ait de position critique. Il aurait peut-être fallu réfléchir un peu avant de se lancer dans une opération d'une telle ampleur. Et l'intrusion du barrage dans le Val Verzasca n'a pas été accompagnée d'une prise de position de la part de la population. Très peu de gens ont manifesté pour ou contre et tout est passé au-dessus de la tête des gens.

Après tout, quelles seraient les manifestations de cette auto-conscience ? Les fêtes religieuses, les assemblées, le *patriziato*... A part cela, je ne pense pas qu'il y ait eu d'autres manifestations communautaires⁸². (Candido Matasci)

di un tempo che scompare, questa testimonianza di vita rurale acquista un che di leggenda. Domani queste cose le conosceranno soltanto per sentito dire. Stalle, fienili, qualche rustico che un'edera elegiaca copre a metà come un vello barbarico; si sente vicino a loro che cosa significhi lo sparire a poco a poco del rapporto uomo-terra: le radici profonde, che si abbeverano al passato, alla natura, sono recise.

⁸² La geocomunione, in termini letterari, ha il limite di essere un caso veramente particolare, limitato e non facilmente inseribile in uno studio più ampio di tipo geografico.

Ho l'impressione che la comunità ha poca coscienza di questo aspetto. Soprattutto in Verzasca, io credo che l'autocoscienza di questo vivere in armonia con la natura non esistesse. Oggi, poi, è sparito addirittura il concetto di vivere armoniosamente col paese. Invece, la comunità più antica viveva probabilmente con una certa armonia col paesaggio, ma mancava di autocoscienza. È una costruzione mentale di Anna Gnesa che la mitizza.

Per esempio, se si pensa al disboscamento, con tutte le conseguenze, è avvenuto senza che ci fosse nessuna presa di posizione critica. Bisognava forse pensare un po', prima di procedere a un'operazione così massiccia. E all'intrusione

5.3.4 La critique de la motorisation et l'éloge du sentier

La critique de la motorisation est très forte. Nous pouvons nous demander quelle signification attribue Anna Gnesa à la route.

Les voitures, les routes, l'asphalte, tous ces aspects de la vie moderne sont combattus, dévalorisés. Pour elle, un sentier est immensément plus intéressant qu'une route. La route, dans ses livres, est vue comme un chemin muletier, la route n'est belle que si elle est parcourue par des paysans avec des agneaux sur le dos. La route en tant que telle, elle ne la voit pas comme un moyen de communication tel que nous l'entendons aujourd'hui, comme une source de progrès, d'échanges. Le chemin, en revanche, est pour elle un lieu mythique, idéalisé, il correspond au labeur de ces peuples et non à la communication. Elle voit le Val Verzasca comme un lieu complètement encerclé, qui n'a pas de débouché, pas même avec la plaine de Magadino ou le lac⁸³. (Candido Matasci)



Figure 14 Courses dans le camion. Mergoscia, 1992 (Gnesa & Mussio, 1993 : Image Nr. 38)

A l'époque où sort *Lungo la strada*, le « camion de la vente, corne d'abondance motorisée » fait une concurrence sans merci aux petits commerces, qui risquent devoir fermer (Gnesa, 2001 [1978] : 90).

della diga nella Verzasca non ha fatto riscontro una presa di posizione da parte della popolazione. Pochissime persone si sono manifestate pro o contro e la cosa è passata sopra la testa della gente.

Del resto, quali sarebbero le manifestazioni di questa autocoscienza? Le feste religiose, le assemblee, il patriziato... Al di fuori di queste, non credo che ci fossero altre manifestazioni comunitarie.

⁸³ Le auto, le strade, l'asfalto, tutti questi aspetti legati alla vita moderna, sono osteggiati, svalorizzati. Per lei un sentiero era immensamente più interessante di una strada. La strada, nei suoi libri, è vista proprio come mulattiera, la strada è bella solo se è percorsa da contadini con agnelli sulle spalle. La strada in quanto tale lei non la vede come mezzo di comunicazione come noi intendiamo oggi, fonte di progresso, di scambi. Il sentiero invece è un per lei un luogo mitico, idealizzato, corrisponde alle fatiche di queste popolazioni e non alla comunicazione. Vede la Verzasca proprio come un luogo completamente circondato, che non ha punti di sbocco, neppure con il piano di Magadino o il lago.

Si nous excluons le transport du granit des carrières et cette visite hebdomadaire, une solution pensée pour rapprocher la vente au détail des populations de montagne qui n'existe plus (le cas de Migros est connu), les poids lourds devaient être rares, en considération aussi de la route pas commode. Anna Gnesa, inquiète, critique l'intensification du trafic et de la circulation des voitures, dont le nombre croissant menace la quiétude de la vallée et occupe de plus en plus d'espace.

L'autre matin, une excavatrice rugissait dans l'ancien verger. Manœuvré par un garçon indifférent, le monstre denté, jaune et aveugle, a percé le mur d'où regardaient autrefois des roses et un laurier ; il a déraciné un noisetier qui, ce printemps encore, exhibait ses pendants blonds ; il a fait chanceler et tomber un jeune arbre qui était en train de se garnir de feuilles. Puis les dents de fer s'acharnèrent sur le grand palmier qui se balançait désespérément comme sous un ouragan, se courbait et s'allongeait avec sa grande touffe de feuilles rayonnantes. Un instant plus tard, la tronçonneuse avait réduit en sciure ces organismes vigoureux dans lesquels, jusqu'à quelques minutes auparavant, grouillait l'immense travail patient des racines jusqu'à la cime. Maintenant, au lieu du jardin potager, il y aura un parking⁸⁴. (Gnesa, 2001 [1978] : 109)

L'arrivée des automobiles détermine la « fin de notre monde » : le charme de la vallée disparaît à l'ère de la motorisation (Gnesa, 2001 [1978] : 87). Comme le barrage, la diffusion massive des automobiles est l'un des signes d'un progrès technique que Anna Gnesa voit de mauvais œil et cherche à élaborer à travers l'écriture (dont on reconnaît la fonction thérapeutique). « L'actualisation du passé est une forme de résistance aux temps différents introduits par la machine et un effort pour prendre ses distances, voire juger et rejeter le temps présent, généralement urbain » (Lagrave, 1980 : 49). L'automobile est un outil diabolisé, car elle favorise l'arrivée de géoclastes et empêche la réalisation de la geocomunione, dont le caractère harmonieux se traduit ici par la solitude, la paix, le silence.

Il y a la solitude où l'on se sent créature parmi les créatures, aligné avec les fougères, les silènes, les papillons. [...] Mais demain, Dieu nous en préserve, tout cela pourrait changer : parasols, musiques de transistor, bouteilles cassées, morceaux de plastique, refuge de drogués et au-dessus le vrombissement de quelques hélicoptères ; à moins que nous puissions sauver

⁸⁴ L'altra mattina nell'antico orto ruggiva una benna. Guidato da un ragazzo indifferente, il mostro dentato, giallo e cieco, sfondò il muro, giù dal quale una volta guardavano le rose e un alloro; sradicò un nocciolo che ancora questa primavera sbandierava i suoi ciondoli biondi; fece vacillare e cadere un giovane albero che metteva le foglie. Poi i denti di ferro si accanirono contro l'altissima palma che ondeggiò disperatamente come sotto un uragano, si piegò e giacque col suo gran ciuffo di foglie a raggiera. Un momento dopo la motosega aveva ridotto a tritume quegli organismi pieni di vigore in cui, fino a pochi minuti prima, ferveva l'immenso paziente lavorio dalle radici all'ultima vetta. Adesso, al posto dell'orto ci sarà un posteggio.

de commun accord les dernières solitudes accessibles, aussi nécessaires que l'eau, le soleil, le silence⁸⁵. (Gnesa, 2001 [1978] : 99)

La critique de l'automobile passe aussi par le fait qu'elle bouleverse le rythme de vie des personnes. Anna Gnesa valorise beaucoup la marche, les sentiers sauvages, source de bien-être et d'épanouissement personnel. Le sentier est symbole de liberté, de continuité dans la ligne des valeurs, des coutumes et des mœurs des ancêtres. Il est à mesure de l'homme et se situe au cœur de ce que le Val Verzasca offre de plus « beau » et salubre : les forêts, « oasis de l'esprit ». En revanche, la route goudronnée assume une symbolologie renversée, négative : elle est la voie de la soumission, de la massification et facilite « l'invasion » de la vallée par un tourisme irrespectueux.

Autrefois, la route était l'un des premiers signes de civilisation. Mais demain, le sentier sera le signe d'une autre civilisation, celle qui protège les oasis de l'esprit. Les routes seront peut-être plus larges et impérieuses, mais le sentier signifiera : voici le refuge de ceux qui ont voulu préserver leur individualité et leur liberté contre toute massification. Car le nôtre est le temps de la massification de la pensée et des mœurs, de l'invasion de lieux préservés jusqu'à présent, de la destruction de la mémoire collective et de la beauté, de l'empoisonnement de la nature. Et celui qui voudra se sauver devra chercher un refuge en dehors des sentiers battus, loin des vagues, dans des coins non infectés et non assourdis par les moteurs, où l'eau a l'innocence de l'eau et l'air l'innocence de l'air, où les médias sont réduits au strict minimum, et le rythme de la vie est celui de la nature et non celui des machines⁸⁶. (Gnesa, 2010 [1974] : 101)

Pour les résidents que j'ai interviewés, ce rêve n'a pas de place aujourd'hui. Tout le monde doit posséder une voiture, qui lui garantit la liberté, une mobilité indépendante, indispensable pour la vie sociale et professionnelle. Un vaste réseau de sentiers et de chemins de randonnée, de différents degrés de difficultés, existe et connecte des nombreux refuges de montagne. Mais cela relève du temps libre, du loisir, du sport. La marche n'est plus au centre du quotidien des habitants et la

⁸⁵ C'è la solitudine in cui uno si sente creatura fra le creature, allineato con le felci, le sileni, le farfalle. [...] Ma domani, Dio non voglia, tutto questo potrà cambiare: ombrelloni da spiaggia, musicchette di transistor, bottiglie rotte, stracci di plastica, rifugio di drogati e sopra lo sferragliare di qualche elicottero; se un tacito caparbio accordo non salverà le ultime solitudini accessibili, necessarie come l'acqua, il sole, il silenzio.

⁸⁶ Una volta, la strada era uno dei primi segni di civiltà. Ma domani il sentiero sarà il segno d'un'altra civiltà, quella che salva le oasi dello spirito. Le strade saranno anche più larghe e imperiose, ma il sentiero vorrà dire: qui è il rifugio di chi ha voluto serbare individualità e libertà contro ogni massificazione. Perché oggi è tempo di massificazione nel pensiero e nei costumi, di invasione di luoghi finora preservati, di distruzione di memorie e bellezza, di avvelenamento degli elementi. E chi vorrà salvarsi dovrà cercarsi una dimora fuori dalle vie battute, lontano dalle mareggiate, in angoli non appestati e non assordati dai motori, dove l'acqua abbia l'innocenza dell'acqua e l'aria l'innocenza dell'aria, dove i mass media siano ridotti al minimo indispensabile, e il ritmo della vita sia quello della natura e non quello delle macchine.

dépendance des moyens de transport individuels se renforce. « Par rapport à la mobilité, ce n'est pas évident. On comprend pourquoi tout le monde a une voiture ou obtient le permis de conduire dès qu'il le peut. La voiture donne l'indépendance et la liberté de se déplacer, de sortir le soir, parce que le dernier bus est à 22 heures⁸⁷ » (Chiara Matasci).

5.3.5 La critique du tourisme de masse

Le nombre des allochtones qui visitaient le Val Verzasca au dix-huitième et au dix-neuvième siècle était exigu. Ces visites relevaient de la curiosité de quelques intellectuels, déjà inclinés à abandonner les routes standard du Grand Tour, et n'avaient aucun impact économique sur les lieux visités. Les rares témoignages laissés par des voyageurs, Schinz, Bonstetten, insistent sur le caractère terrifiant du sentier et du relief. Le changement survient dès les années 1960, l'arrivée des étrangers et des touristes est le signe d'une nouvelle époque, qui coïncide avec une perte de contrôle sur celle qui est pour les habitants et pour Anna Gnesa « notre » vallée. Pour cette raison nous incluons la critique du tourisme dans ce chapitre qui porte sur la dimension temporelle dans les textes retenus.

Avant de traiter du Val Verzasca, nous devons comprendre le rapport qu'entretient le Tessin avec le tourisme et pourvoir un contexte général en la matière à l'aide de *La fabbricazione del paesaggio dei laghi* (*La construction sociale du paysage lacustre*), écrit par Claudio Ferrata (2008 : 57-61).

Une première phase importante du développement du tourisme dans le canton se situe aux années 1880-1920. Il s'agit du tourisme des classes supérieures, bourgeoises ou nobles, qui peuvent se permettre de voyager et utilisent les nouvelles connexions internationales garanties par les chemins de fer, notamment la Gotthardbahn. Arrivées sur place, les personnes limitent leurs contacts avec la sphère rurale, louent de loin la montagne et le travail des paysans, avec détachement, dans un esprit encore romantique, imprégné d'idéaux esthétiques. Une partie de ces touristes viennent profiter de l'air pure. Ils nécessitent des soins et choisissent pour destination l'un des nombreux sanatoriums qui ont leur moment de gloire dans cette période.

Une deuxième phase se situe dans l'entre-deux-guerres. C'est une période de stagnation due au contexte géopolitique compliqué des pays voisins. Toutefois, l'époque n'est pas inintéressante du point de vue des études sur le regard extérieur porté sur la Suisse Italienne. Aux années 1920-1930 ont lieu les premières grandes enquêtes ethnographiques menées par des chercheurs non locaux sur la société rurale, ses traditions, le dialecte. La documentation qui résulte de ces efforts (images, carnets manuscrits, littérature scientifique et enregistrements) mérite un haut degré d'appréciation.

⁸⁷ Per la mobilità, non è evidente. Dopo si capisce perché tutti hanno l'auto o fanno la patente appena possono. Ti dà l'indipendenza e la libertà per muoverti, per uscire la sera, perché l'ultimo bus è alle 22.

La troisième phase démarre après la Deuxième Guerre Mondiale, mais aura son apogée aux années 1960-1970, avec une reprise économique tant en Suisse que dans les pays limitrophes, la démocratisation de la voiture qui va de pair avec l'amélioration du réseau des routes, l'instauration des vacances en tant que signe d'ascension sociale. Dans les vallées supérieures du Tessin, on observe une arrivée massive de Confédérés ou d'Allemands, en somme de touristes germanophones, dont Anna Gnesa dénonce les comportements et les habitudes en désaccord avec ceux des locaux. « Nous sommes devenus [les autochtones du Val Verzasca] étrangers dans notre pays » (Gnesa, 2011 : 112). Le développement de la maison secondaire en montagne, qui est le propre aussi de nombreux tessinois, modifie la structure démographique des villages mais aussi leur apparence, car la manière de restaurer les anciennes maisons, ou de construire les nouvelles, n'est pas toujours en symbiose avec la modalité traditionnelle limitée à la pierre et au bois. Daté 1960, l'exemple d'une toiture en tuiles rouges dans le village de Gerra est donné pour montrer la nécessité d'établir des dispositions légales pour régler le phénomène (Gnesa, 2011 : 155). Aujourd'hui, il faut rechercher un équilibre entre l'application rigoureuse des lois et les besoins de la vallée.

La pierre a toujours été utilisée comme matériau principal et essentiel pour les maisons. Mais pour les constructions les plus récentes, c'est autre chose. Si l'on considère le coût de la réfection d'une toiture en lauzes ou de la reconstruction de murs en pierre, cela est coûteux non seulement en termes d'argent, mais aussi en termes de main-d'œuvre, car peu de gens sont encore en mesure d'utiliser les techniques du passé. Les nouvelles constructions sont donc souvent en briques, plus modernes, avec des tuiles. Je dois dire que nous essayons vraiment de garder les villages aussi authentiques que possible. Il est très agréable de voir un paysage si homogène. Mais pour que des familles s'installent, la chose la plus importante à conserver est l'école. Sans école, on ne peut pas continuer, on ne peut pas espérer que des nouvelles familles arrivent⁸⁸. (Chiara Matasci)

Sur la nécessité d'un renouvellement démographique, s'exprime aussi le maire.

La qualité de vie ici est optimale, mais il est vrai que certaines commodités manquent. Heureusement, il y a encore l'école, les services essentiels, un bus qui emmène les enfants à

⁸⁸ Come materiale primario ed essenziale per le case era sempre stato usato il sasso. Però per le costruzioni più recenti... Anche visto il costo che ha rifare un tetto in piode, oppure ricostruire dei muri così, è dispendioso a livello economico ma anche come manodopera, perché non più tante persone sono in grado di utilizzare le tecniche di una volta. Quindi spesso le nuove costruzioni sono di mattoni, più moderne, con le tegole. Però devo dire che i nuclei si cerca veramente di mantenerli ancora più autentici possibili. È molto bello vedere un paesaggio così, omogeneo. La cosa più importante da mantenere è sicuramente la scuola, quella indubbiamente, perché senza la scuola non si può andare avanti, non puoi pensare che delle famiglie o delle persone si trasferiscano su.

Brione, et maintenant nous construisons la nouvelle Coop. Ce serait bien de faire venir des familles avec des enfants de l'extérieur⁸⁹. (Ivo Bordoli)

Arrêter le dépeuplement est une priorité, mais pour des nouveaux résidents il y a plusieurs facteurs de dissuasion.

Il existe de nombreuses habitations secondaires, des maisons de vacances, mais ce n'est pas comptabilisable dans la population résidente. Le dépeuplement se poursuit. Si l'on n'est pas originaire de la vallée, il est difficile d'aller y vivre. On s'installe plutôt ailleurs, à l'entrée du Val Maggia, où il y a plus de services, un territoire plus élargi⁹⁰. (Graziano Berri)

Pour l'instant les emménagements sont rares et la vallée n'est fréquentée qu'à des fins touristiques. Très souvent, les textes polémiques mobilisent le registre de l'invasion, comme nous le voyons dans cette poésie de Fernando Grignola (1987 : 17), originaire de Muzzano (Sottoceneri) et auteur de pièces pour la radio suisse de langue italienne. L'invasion par les touristes, la perte des racines due à la mixité sociale, la peur de « devenir étrangers chez soi » voilà les thèmes au cœur de cette poésie, rédigée au moment où au Tessin et en Suisse la droite politique menait une campagne à forte composante émotionnelle et identitaire contre le « Überfremdung » (Vecchio, 2019).

Orb tütt quel caragnàa
föra dal temp
sül bel sùu dal Tisìn.
I zocurètt e i bocalini
i ghitàr, i bòcc e i mandolìn
tütt ben in rima cu'l salàm
nustràn, i costüm ricamàa e i furmagìn.
Ul mund al salta innanz
e guai a fermàss !
Invasiòn da nord, da sud,
sem furastée senza radis⁹¹.

⁸⁹ Qui la qualità di vita è ottima, ma mancano alcune comodità. Per fortuna ci sono ancora la scuola, i servizi essenziali, un bus che porta i bambini a Brione; adesso stiamo costruendo la nuova Coop. Sarebbe bello far venire da fuori famiglie con bambini.

⁹⁰ Ci sono tante abitazioni secondarie, case di vacanza, ma non contano nella popolazione residente. Ormai lo spopolamento continua. Se uno non è originario della valle, è difficile che ci vada ad abitare. È più facile che si trasferisca altrove, all'imbocco della Val Maggia, ci sono più servizi, più pianura.

⁹¹ Inutile cette grogne // en retard // sur le beau soleil du Tessin. // Les sabots, les verres à vin // les guitares, la pétanque, les mandolines // le tout qui rime avec le salami // fait-maison, les costumes brodés et le fromage. // Le monde bondit en avant // rien ne s'arrête ! // Invasion par le nord, par le sud // nous sommes étrangers sans racines.

Anna Gnesa, Fernando Grignola, Plinio Martini, Piero Bianconi sont les porte-paroles d'un village romanesque, reconstruit, idéologique, imaginaire : ils refusent de « réduire la vie rurale à un schéma folklorique, de nécessité hygiénique et vacancière » (Lagrave, 1980 : 225). Comprendre l'âme du Tessin exige de creuser en profondeur. Ils visent à récupérer l'authenticité du Tessin, à la réinventer, la reconstituer, à la reconfigurer. Il faut se mettre d'accord, à l'intérieur de la communauté et en pleine autonomie (ce qui veut dire sans se plier aux attentes, aux prénotions, aux stéréotypes et aux préjugés des touristes) sur ce qui est vraiment caractéristique, digne d'être valorisé. Il faut se demander quelles qualités feraient au territoire une bonne réclame.

Ça ne fait pas plaisir de finir dans la presse nationale et internationale en tant que paradis des maisons closes, au lieu d'être une « terre d'artistes », de villégiature, de festivals et de pinacothèques. A un moment donné, l'Office du tourisme avait réussi à bannir des affiches le raisin et les « grottini », les camélias et les mandolines. Mais si l'alternative à ce folklore banal sont les enseignes au néon des maisons closes et les architectures pseudo-romaines des casinos, nous préférons faire marche arrière et remettre sur les tables en granit les verres à vin peints en rouge et bleu, les couleurs du drapeau du Tessin⁹². (Martinetti, 2001 : 88)

La confrontation avec l'altérité, plus conflictuelle que constructive, persiste tout au long des Trente Glorieuses et bien après. Nous n'allons pas discuter ici des différentes aspirations des touristes. Une pléthore de structures, de parcours, d'activités est pensée pour répondre à leurs besoins, que ce soit en montagne ou à la plaine, en ville ou en périphérie. Ce qui nous intéresse ici, pour nous rapprocher un peu plus du Val Verzasca de la troisième phase touristique, est de discuter de deux thèses opposées. La première est celle de Jean Billet, pour qui le tourisme est insuffisant.

Le tourisme est demeuré timide et incomplet. Le paysage, la pureté de l'eau d'un beau vert émeraude, l'originalité de l'habitat ont été vantés. La curiosité engage à faire une excursion depuis Locarno, mais rarement à séjourner dans la vallée. Le nombre de nuitées dans les quatre hôtels est modeste. Les restaurants sont un peu plus actifs. La vallée Verzasca réussit mieux comme lieu de villégiature et de résidences secondaires. (Billet, 1972 : 466)

L'antithèse est celle d'Anna Gnesa :

Ce n'est pas le Val Verzasca qui a besoin du tourisme, c'est le tourisme qui veut le Val Verzasca pour ses spéculations. [...] Nous refusons le tourisme de masse. Nous acceptons,

⁹² Non fa piacere finire sulla stampa nazionale e internazionale come paradiso delle case chiuse anziché come terra d'artisti, amene località di villeggiatura, festival e pinacoteca. C'è stato un tempo in cui l'ente del turismo era riuscito a bandire dai suoi cartelloni grappoli e grottini, camelia e mandolini. Ma se l'alternativa a questo dozzinale folklore sono i neon dei lupanari e le architetture pseudo-romane dei templi dell'azzardo, forse è meglio fare un passo indietro e rimettere sui tavoli di granito i boccalini fasciati di rosso blu.

en revanche, un tourisme sélectif, celui qui s'accorde le mieux avec le Val Verzasca, car il y trouve ce que la vallée possède de mieux : le silence et la tranquillité⁹³. (Gnesa, 2011 : 112)

Et à l'autrice de préciser que le tourisme mercantile n'est pas une solution acceptable :

Le tourisme mercantile, fait de statistiques et attentif à la taille du portefeuille, doit être remplacé, au moins dans certaines régions, par ce que l'on pourrait appeler « l'hospitalité payante ». Qui se paye, on est d'accord, mais de l'hospitalité tout de même. Cette formulation explique mieux les droits et les devoirs réciproques : moins de soumission, de dos courbés et d'esprit de lucre pour les uns, et moins de prétentions et de domination pour les autres⁹⁴.

(Gnesa, 2011 : 113)

Nous voyons ici une superposition de différentes critiques émises dans le cadre de la Modernité : la critique du capitalisme, de la société de masse, de la motorisation, source de pollution environnementale et acoustique. Anna Gnesa s'oppose au tourisme et, à la limite, accepterait un tourisme « sélectif », qui a compris les lois de la geocomunione, sait s'y conformer, évite tout comportement de géoclaste.

Cependant, une conclusion de ce genre est un peu précipitée et évacue la question de l'apport du tourisme aujourd'hui. Le maire Ivo Bordoli reconnaît que cet apport est essentiel. Pour qu'il y ait des retombées positives pour l'économie, le commerce, l'offre culturelle et la restauration de la vallée, il faut privilégier un tourisme à mobilité lente et soutenable, qui consacre la durée de quelques jours à ses vacances à la découverte du patrimoine historique et naturel du lieu. Promouvoir les hauts lieux du tourisme est nécessaire.

Pour Bernard Debarbieux, un haut lieu est un « lieu qui exprime symboliquement, au travers de ses représentations et de ses usages, un système de valeurs collectives ou une idéologie » (Lévy & Lussault, 2019 : 490). Nous observons actuellement la promotion de différents hauts lieux du tourisme : le barrage avec le Golden Eye Bungee Jumping, le pont médiéval en style roman à deux arcades de Lavertezzo, le village de Sonogno tout au fond de la vallée, le musée du Val Verzasca et la maison de la laine, le Château Marcacci à Brione, le moulin de Frasco, l'Eglise de San Bartolomeo à Vogorno, l'hôtel étendu de Corippo (*albergo diffuso*)⁹⁵. Chacun des lieux listés est porteur de valeurs

⁹³ Non è la Verzasca che ha bisogno del turismo, è il turismo che vuole la Verzasca per le sue speculazioni. [...] Per noi, il turismo non di massa, ma di selezione, quello cioè che meglio si accorda con la Verzasca perché vi vuol trovare ciò che di meglio essa possiede: silenzio e tranquillità.

⁹⁴ Il turismo mercantile, tutto statistiche e misura del portafogli, ha da essere sostituito, almeno in certe regioni, con qualcosa che si potrebbe anche chiamare 'ospitalità a pagamento'. A pagamento, è chiaro, ma pur sempre ospitalità. Questo termine spiega meglio i diritti e i doveri reciproci: meno asservimento e schiene curve e spirito di lucro da una parte, e meno esigenze e spadroneggiamenti dall'altra.

⁹⁵ Une présentation de ces attractions figure ici : <https://www.verzasca.ch/fr/decouvrir-le-val-verzasca/>.

culturelles reconnues au sein de la communauté et en dehors de la vallée. Le « génie du lieu » est aussi un élément important dans le langage de la promotion touristique, ce qui est un bon signe, si nous nous tenons à la perspective de la géographie humaniste sur le tourisme (Scariati & Bailly, 1989 : 23).

D'après ce courant, quand nous voyageons, nous recherchons des lieux dont nous avons déjà une image. Cet imaginaire se crée depuis l'enfance, avec les premières promenades, les contes, les premiers pas à la découverte du monde. L'imaginaire qui nous invite à sortir de nos lieux de cocooning, à connaître l'autre et l'ailleurs, à explorer est déçu quand on voyage, on consomme, on habite de façon homogène, uniforme et standardisée. La globalisation des fonctions et des lieux du tourisme tue cet imaginaire authentique. La société de consommation recrée un monde imaginaire, mais le résultat est un « paysage fonctionnalisé », dont la fonction est de répondre aux attentes des touristes, purement artificiel. Le rapport du touriste à ce paysage est passif, pauvre de stimulus émotionnels, car le génie du lieu est ailleurs. La quête du génie du lieu, alimentée par nos imaginaires multiples et variés, entre en collision avec des lieux qui en sont dépourvus. Pour un espace ouvert au tourisme, la conservation du génie du lieu est la condition pour une bonne réussite, un gage de qualité et de succès.

5.3.6 Le temps de la nature et le temps des humains

La geocomunione est aussi à comprendre comme une syntonie des humains avec le temps de la nature. Il s'agit, il est vrai, de deux échelles de temps distinctes, mais l'essentiel est qu'elles puissent aller de pair. C'est l'idée, déjà rencontrée, de l'action humaine avec la nature (qui suit ses rythmes) et pas contre elle.

Suspendu au-dessus de l'abîme, ce n'était pas un passage obligé. Plus haut, il y avait un autre chemin, moins dangereux, facile même, mais plus long, et les montagnards préféraient le raccourci sur l'étroite corniche, au péril de leur vie. Le raccourci, pour ne pas perdre de temps. Le temps est plus précieux là-haut qu'ailleurs : la saison est courte, les pluies soudaines⁹⁶.
(Gnesa, 2001 [1978] : 56)

La superposition et l'imbrication de différents temps est typique de la littérature régionaliste. « De nombreuses composantes de l'espace villageois - la nature, les maisons, les arbres - sont burinées et profondément marquées par le temps. De quel temps s'agit-il ? De l'érosion de la pluie et des saisons, de l'ancienneté du village, de l'écoulement des années ? » (Lagrave, 1980 : 48). Cette question trouve

⁹⁶ Quello sospeso sull'abisso non era un passaggio obbligato. Più sopra c'era un'altra via, meno pericolosa, agevole anzi, ma più lunga, e i montanari le preferivano la scorciatoia sull'angusta cornice, rischiando la vita. Scorciatoia, per non perdere tempo. Il tempo lassù è più prezioso che altrove: la stagione è breve, le piogge improvvise.

pleinement sa pertinence dans notre analyse, car la mise en perspective des limites du temps humain avec l'ampleur du temps de la nature revient souvent dans les textes d'Anna Gnesa. Par exemple : « Voici des rochers qui enchantent, éclats de cosmogonie éternels, perpétuellement caressés par l'eau qui s'enfuit. Je regarde, et simultanément je ressens le temps de la pierre, le temps de l'eau, mon temps humain⁹⁷ » (Gnesa, 2001 [1978] : 107). Cette citation anticipe une dimension « cosmopoétique » dont nous dirons quelques mots plus en avant. Cette dimension a été cultivée par Anna Gnesa lors de ses excursions solitaires en montagne, le long de la rivière, dans la forêt. Elle est un aboutissement de la réflexion intellectuelle, une conséquence de la sensibilité acquise par la fréquentation constante de la nature incontaminée d'un hortus conclusus. Mais elle est également quelque chose qu'expérimentaient les paysans et les bergers.

Intermédiaire entre le temps individuel et naturalisé du berger et le temps socialisé des récoltes, le temps des labours exige la sensibilité cosmique du berger, raisonnée par une compétence et une compréhension intelligente des cycles biologiques de la terre et des plantes. (Lagrave, 1980 : 59)

Rose-Marie Lagrave montre qu'un point fort de la littérature régionaliste qui s'occupe du village imaginaire est la critique du travail industriel et la célébration du travail des paysans, qui divergent quant à l'emploi du temps.

Le temps du travail industriel connaît un rythme accéléré par la parcellisation des tâches. A l'inverse du travail agricole, il dure aussi bien la nuit que le jour ; il ne prend ses repères ni dans la nature ni dans l'effort des hommes, mais règle son rythme sur celui de la machine. (Lagrave, 1980 : 63)

Le temps du travail agricole en syntonie avec la nature est l'indice d'un mode de vie en harmonie avec le milieu. C'est la nature qui donne au temps villageois son rythme fondamental. « Rotation des saisons, signes météorologiques se combinent pour donner à ce temps, sans commencement et sans fin, son caractère cyclique entraînant la chaîne sans fin des travaux de la terre » (Lagrave, 1980 : 57).

Cet aspect a aussi émergé dans nos entretiens.

Je pense que ceux qui vivent dans la vallée, ou ceux qui ont des liens forts, ont cette relation avec la nature, qui peut être une promenade que l'on fait chaque fois que l'on vient, le hameau que l'on habite en été, le bois où l'on va ramasser les châtaignes, les fleurs de sureau pour faire du sirop, le bassin où l'on va se baigner et que personne ne connaît, le fait de se réveiller et de regarder par la fenêtre au lieu de regarder son téléphone. Je considère qu'il s'agit d'un lien fort qui naît parce que l'on est vraiment entouré par la nature.

⁹⁷ Sono macigni che incantano, sprazzi di cosmogonia perenni, perennemente carezzati dall'acqua che fugge. Guardo, e in uno stesso attimo sento il tempo della pietra, il tempo dell'acqua, il mio tempo umano.

Vous exploitez une ressource, mais vous en reconnaissez la valeur. La chasse (je ne parle pas des exaltés) est une tradition, un respect pour le gibier, pour les animaux. La viande est valorisée, la cuisiner est donc un événement important. Du maçon à l'agriculteur, nous avons différents métiers qui suivent le rythme de la nature, qui dépendent de la météo, de la quantité de neige. C'est un autre mode de vie. Autant de choses qui en ville se perdent peut-être un peu. Vous êtes au bureau, qu'il fasse beau ou mauvais ne change rien⁹⁸. (Chiara Matasci)



Figure 15 Chemin insidieux pour récupérer le foin sauvage (Zappa & Fornera Dazio, 2021 : 113)

Mais pourquoi la cyclicité assume une valeur si importante pour Anna Gnesa ? Elle-même nous explique qu'une raison première est l'évasion du présent permanent de la Modernité, individualiste et peu convivial : l'éloignement du monde hyper-technologique des centrales électriques et des barrages ; du monde hyper-mobile et pollué des voitures ; du monde peuplé de l'arrogance des touristes au détriment de l'humilité des paysans. Elle souhaite s'évader « un moment de ce monde de

⁹⁸ Secondome chi vive in valle, o chi ha dei contatti forti, ha questo rapporto con la natura, che può essere una passeggiata che fai ogni volta che vieni su, il monte sul quale vai d'estate, la pianta dove vai a raccogliere le castagne, i fiori di sambuco per fare lo sciroppo, la pozza dove vai a fare il bagno e che nessuno conosce, svegliarsi e guardare fuori dalla finestra invece che magari guardare il telefonino. La vedo proprio come un legame forte che si crea perché sei veramente circondato dalla natura. Sfrutti una risorsa però riconosci il suo valore. Il tema della caccia (non dico gli esaltati per le armi) è una tradizione, un rispetto per la selvaggina, gli animali. Viene dato valore alla carne, quindi cucinare la selvaggina è un evento importante. Abbiamo anche diverse figure lavorative che seguono il ritmo della natura, la meteo, quanta neve c'è, dal muratore al contadino. È un altro stile di vita. Tutte cose che magari in città vanno un po' perse. Sei in ufficio, se è bello o brutto tempo non fa differenza.

plus en plus absurde, de plus en plus étranger, pour trouver dans l'éternel retour des choses la confirmation des valeurs que nous croyons⁹⁹ » (Gnesa, 2001 [1978] : 103).

Anna Gnesa porte donc son attention sur la dimension cyclique de la nature dans ses manifestations les plus variées, ce qui symbolise à ses yeux une façon de retrouver les valeurs des ancêtres. Le discours a un intérêt particulier à l'égard de la continuité d'une lignée, d'une civilisation, d'une communauté, d'une culture. Nous retenons quelques passages à titre d'exemple, à commencer par l'eau de la rivière.

L'eau est encore là, en obéissance limpide à sa loi. Elle descend des mêmes sommets comme il y a des milliers d'années, parcourt les mêmes ravins, parle avec la même voix aujourd'hui comme à l'aube des temps. La roche lisse se tient un peu en retrait sur le gouffre vert-bleuâtre, et une réverbération verte, légère, la colore à l'instar d'une main qui protège une lumière. Aujourd'hui, comme il y a des milliers d'années¹⁰⁰. (Gnesa, 2001 [1978] : 94)

Nous avons ensuite un rosier, récupéré de la rive et utilisé pour allumer le feu. Cette scène se prête à l'évocation du cycle végétal en relation avec le temps.

Dans la cheminée brûle une tige de rosier sauvage, arrachée par les eaux d'on ne sait où, décrépite, écorchée, mais avec la ligne jeune de quand elle fleurissait le long de la rivière. Passé est le temps qui a vu les corolles se déplier au vent, les cynorhodons rouges se faner dans le gel. Où sont semées les graines ? Sont-elles devenues des plantes vigoureuses, ébouriffées par les tempêtes de mai, ou sont-elles desséchées, perdues à jamais ? Floraison de la flamme, un instant, dans l'âtre ; éclat sans spasme, un moment, et puis cendre et puis vie renaissante sous d'autres formes¹⁰¹. (Gnesa, 2001 [1978] : 81)

Pour finir, le cycle géologique a aussi sa place au sein de la prose d'Anna Gnesa. Il est matérialisé par des anciennes constructions en pierre, désormais inutiles, abandonnées, qui tombent en ruine. Ce choix n'est pas un hasard. La scène n'est pas un simple constat que les besoins des humains évoluent

⁹⁹ Fuori un momento da questo mondo sempre più assurdo, sempre più straniero, a trovare in ciò che eternamente ritorna la conferma dei valori creduti.

¹⁰⁰ L'acqua è ancora qui, in limpida obbedienza alla sua legge, e viene dalle stesse vette come migliaia di anni fa, percorre gli stessi burroni, parla con la stessa voce oggi come all'alba dei tempi. La roccia liscia sta, un po' incavata, sul gorgo verdazzurro, e un riverbero verde, lievissimo, la colora come un lume la mano che lo ripara. Oggi, come migliaia di anni fa.

¹⁰¹ Nel focolare brucia un fusto di rosaio selvatico, strappato dalle acque chissà dove, decrepito, scortecciato, ma con la linea giovane di quando fioriva lungo il fiume. Lontano il tempo che vide le corolle sfogliarsi al vento, le ciocche rosse delle coccole avvizzire nel gelo. Dove, i semi sparsi? Fatti pianta lietamente scarmigliata dalle tempeste di maggio, o inariditi, perduti per sempre? Fiorire di fiamma, un attimo, nel focolare; splendore senza spasimo, un attimo, e poi cenere e poi rinata vita in altre forme.

5.4 La dimension identitaire

5.4.1 *Le langage manichéen*

La troisième dimension que nous avons relevée, outre l'espace et le temps, est celle de l'identité (notion à manier avec prudence en sciences sociales pour éviter l'essentialisme). Le registre discursif identitaire se fonde souvent sur des binarités, sur un langage manichéen. Des exemples peuvent être le couple homme-terre, la division politique et religieuse en deux camps, la partition entre un espace intérieur et un autre extérieur, entre la ville et le village, le centre et la périphérie, les paysans et les non-paysans (Lagrave, 1980 : 196). Mais il y a aussi les injonctions morales (l'apprentissage de la distinction entre le Bien et le Mal sur la base des valeurs traditionnelles de la communauté) et des dualismes à forte composante symbolique (vie/mort, jour/nuit, lumière/obscurité...). Nous pouvons ajouter des aspects déjà traités, à savoir la géocomunion comme antithèse à l'action des géoclastes, la protection de la nature préférable à sa destruction, la nostalgie et l'utopie, la confrontation du passé avec le présent, la rencontre de nous avec les autres.

Dans cette partie nous allons développer quatre autres sujets, qui nous aident à situer le discours d'Anna Gnesa par rapport à sa conception identitaire, c'est-à-dire le binôme topophilie/topophobie, quelques considérations sur les figures féminines, le discours sur l'appartenance en réponse à son propre déracinement et finalement l'examen des significations du domaine spirituel dans le cadre d'une religion de la nature personnalisée qui dépasse le Christianisme traditionnel de la communauté. Nous parlons ici de l'identité des habitants du Val Verzasca d'autrefois, des paysans, telle qu'elle est envisagée par Anna Gnesa. Sa définition est foncièrement spatiale, car elle ramène la physiognomie, la mentalité, les comportements, les croyances et les valeurs de toute une civilisation à l'espace habité, au *genius loci* du Val Verzasca. Il s'agit d'un fil rouge de sa pensée, dans la continuité de la géographie classique « à la Rosier » où l'on étudie l'influence du milieu sur les hommes. Pour l'écrivaine, l'identité découle du milieu, alors que la sociologie de la littérature rurale des Trente Glorieuses propose d'appréhender l'identité d'un groupe sur la base d'une définition mouvante et évolutive de la culture. « La coutume n'est pas une morne répétition figée du passé, elle est dynamique. La génération présente y ajoute toujours quelque chose, la recompose autrement, la replace dans un contexte social nouveau qui en redéfinit le sens » (Lagrave, 1980 : 66). Non pas qu'Anna Gnesa exclue le rôle de la culture dans la composition de l'identité de sa communauté (qui, en effet, partage un dialecte, des traditions, une architecture...). Mais ce thème n'a pas l'ampleur suffisante pour accepter à titre d'exégèse la définition culturaliste de l'identité et rejeter à partir de là l'hypothèse du conservatisme en la matière. Par exemple, en raison de son rapport personnel compliqué avec l'Eglise et les ordres religieux, des injustices subies, Anna Gnesa éclipe complètement la religion chrétienne

de foi catholique qui, pourtant, était bien constitutive à l'égard de l'identité de son peuple, et ce jusqu'à très récemment.

Dans notre projet, qui cherche à éclaircir la geocomunione, nous faisons de la « biographie de paysage ». Ce procédé permet de comprendre « la manière dont des personnes ou des groupes spécifiques saisissent le paysage et ses significations » (Scariati & Bailly, 1998 : 218). Malgré les références précises aux toponymes et à la morphologie de la vallée, le Val Verzasca d'Anna Gnesa est une trame de « lieux mentaux » qui lui permettent de penser la geocomunione sans avoir des preuves objectives qu'elle n'ait jamais existé, mais sans pour autant renier l'espace vécu, dans une démarche géographique stimulante, intellectuelle, heuristique. Nous avons donc une binarité coprésente qui oppose le lieu mental, construction abstraite de l'esprit, et le monde vécu, notion que nous devons à Edmund Husserl, qui permet de « saisir l'assise spatio-temporelle et culturelle de l'expérience ordinaire, quotidienne » (Scariati & Bailly, 1998 : 215). Anna Gnesa semble rechercher le bon équilibre entre les deux.

L'homme ne vit pas seulement son espace matériel quotidien. A chaque instant de sa vie, de manière inconsciente où consciente, il invente des univers imaginaires composites, faits de représentations et de rêves. Emergeant de nos expériences, de nos émotions du passé, ces lieux mentaux peuvent ne correspondre à aucun lieu connu. (Scariati & Bailly, 1989 : 21)

Pour la biographie du paysage du Val Verzasca, nous avons étudié un corpus littéraire : « la littérature et les arts sont très utiles au géographe humaniste comme source d'information et pour mieux saisir le développement ou l'apparition de notre sensibilité à l'égard du milieu » (Scariati & Bailly, 1998 : 215). Peu importe si ce milieu est connu ou inconnu, réel ou inexistant. « Peinture, musique, poésie, toute forme d'art, véritable médiateur entre l'homme et le lieu, nous invitent au voyage et au rêve par l'intermédiaire de notre imaginaire » (Scariati & Bailly, 1989 : 22).

Notre travail s'inscrit au sein de la géographie humaniste. Nous estimons que donner un aperçu de cette perspective une fois notre analyse entamée permet au lecteur de mieux comprendre la manière dont nous nous situons dans la discipline.

Ce que souhaite montrer la démarche humaniste en géographie, c'est comment dans un environnement historique, culturel et social, l'homme construit sa propre réalité en articulant le fonctionnel et le symbolique et comment dans chaque lieu se côtoient le réel et l'imaginaire. L'approche humaniste est partie intégrante de la géographie par l'accent porté à l'homme, à ses valeurs, à ses expériences. [...] L'approche humaniste ne se contente pas d'étudier l'homme qui raisonne, mais aussi celui qui éprouve des sentiments, qui réfléchit, qui crée... Toute division rigide entre le monde objectif, extérieur et le monde subjectif, intérieur et rejetée. (Scariati & Bailly, 1998 : 213-214)

La géographie humaniste rend compte de l'expérience unique que chacun vit dans ses rapports au territoire : un rapport sensible, forcément lié au domaine de la contemplation, qui reste ouvert à l'intuition (Scariati & Bailly, 1998 : 214). La Terre est visualisée en tant que « texte à déchiffrer » (Scariati & Bailly, 1998 : 214), pour identifier d'un côté les artefacts, les « objets fabriqués par les hommes » (le travail humain inscrit dans le territoire), et de l'autre les « éléments naturels » (qui nous sont donnés par le paysage et qui agissent sur nous). Cette binarité se retrouve dans la « lecture du paysage » d'Anna Gnesa à forte composante expérientielle et contemplative. Cependant, la définition architecturale de la geocomunione dépasse par la symbiose l'opposition entre ce qui relève de l'humain et de sa culture d'une part, et ce qui concerne le milieu ou l'habitat, d'autre part.



Figure 17 Alpage dans le Val Porta, Vogorno, sans date (Zappa & Fornera Dazio, 2021 : 191)

La geocomunione est aussi une manière de dépasser la binarité homme-nature, par l'idée de syntonie, d'harmonie, de coexistence, de convivialité, de respect pour soi-même, pour la communauté, pour l'environnement. Nous proposons de questionner cette distinction du point de vue des sciences sociales. Nous aurions souhaité pouvoir le faire en restant plus près d'Anna Gnesa, mais l'intersection de l'homme avec la nature est tellement consubstantielle à sa vision du monde qu'il est ardu d'isoler des passages plus représentatifs que d'autres, sauf peut-être dans la description, évoquée plus loin, d'une ancienne paysanne qui *était* elle-même « nature ».

La perspective que nous résumons ici est celle du psychologue italien Vittorino Andreoli. Pour discuter de la distinction entre l'homme et la nature il émet deux considérations, l'une d'ordre temporel, l'autre épistémologique. La première considération est que le temps de la nature dépasse celui de l'homme, il a une autre échelle que celle du pouvoir du géoclaste. L'homme est toujours à conceptualiser à partir de la nature. Nous retrouvons ce point dans l'approche d'Anna Gnesa.

Je m'aperçois d'être pleinement dans la nature et je me demande si j'en fais partie. La première intuition est que l'homme est en dehors de la nature, du moins aujourd'hui, qu'il a le pouvoir de la ruiner, de la polluer. Il peut changer le cours des rivières, détruire les forêts et

transformer des zones vertes en déserts. Il peut rendre l'air irrespirable, polluer la mer, contaminer les eaux des rivières. D'ailleurs, il y a eu un temps où l'homme ne marchait pas sur la terre, et donc il y avait une nature sans homme¹⁰³. (Andreoli, 2017 : 8)

La seconde considération est que la séparation entre les humains et la nature survient avec la science moderne sécularisée. Elle est donc relativement récente. Dans l'analyse de contenu nous devons être attentif au point de vue que le texte soutient. Il peut aller du domaine scientifique à celui de la spiritualité. Or, chez Anna Gnesa science et croyance coexistent, d'autant plus qu'elle choisit la forme littéraire de la prose d'art, à forte composante symbolique, métaphorique et animiste. Très passionnée par les sciences naturelles, rigoureuses et argumentées, elle construit aussi une religion de la nature à sa mesure. Dans ce cas de figure, la thèse de Andreoli trouve à notre sens un champ d'application. L'auteur pense qu'il est possible de synthétiser dans un seul schéma les deux possibilités, à savoir la fusion ou la distinction homme-nature. Mais celui-ci reste un binôme indissociable, du moins en Occident et encore à l'ère de la post-modernité, pour des raisons culturelles.

Vittorino Andreoli dans *Le nostre paure (Nos peurs)* laisse émerger ses réflexions en observant les évolutions d'un papillon. Le même processus est à l'œuvre dans la section « Farfalle » de *Questa valle* (Gnesa, 2010 [1974] : 117-119). Ce sera sans doute une anecdote mais, pour Anna Gnesa, il est bien plus facile d'acheter un livre sur les papillons qu'un recueil de poésie...

Un jour, dans la grande ville, de même que l'on cherche de l'eau à la fontaine, j'étais allée acheter un livre de poésies. J'en feuillette un, j'en feuillette un autre, j'ai fini par ramener chez moi, au lieu d'un livre de poèmes, un petit atlas de papillons. Et je me suis aperçue que les papillons étaient, à leur manière, des sonnets hermétiques, des sonnets mystérieux : avec deux ailes majeures et mineures, comme les strophes des sonnets, et les symétries des couleurs en rime¹⁰⁴. (Gnesa, 2010 [1974] : 118)

Au sein de sa deuxième considération, de type épistémologique, Andreoli discute de la fusion de l'homme avec la nature et souligne le côté systémique et imbriqué des manifestations de la vie sur la

¹⁰³ Mi accorgo di essere dentro la natura e mi viene da chiedermi se io ne sia parte. Il primo pensiero è che l'uomo sia fuori di questo insieme, oggi almeno; che si sia posto come colui che la può rovinare, inquinare. Egli può cambiare il corso dei fiumi, distruggere le foreste e trasformare zone verdi in deserti; può rendere l'aria irrespirabile, sporcare il mare, intossicare le acque dei fiumi. Del resto, c'è stato un tempo in cui l'uomo non calpestava la terra, e dunque c'era una natura senza uomo.

¹⁰⁴ Un giorno, nella grande città, ero uscita per andare a comprarmi un libro di poesie. Così, come si cerca l'acqua d'una fontanella. Sfoglia l'uno, sfoglia l'altro, finii col portarmi a casa, invece d'un libro di poesie, un piccolo atlante di farfalle. E m'accorsi che le farfalle erano, alla loro maniera, sonetti ermetici, anzi sonetti misteriosi: con due ali maggiori e minori, come le strofe dei sonetti, e con le simmetrie dei colori in rima.

Terre. Mettre de l'ordre dans la compréhension des phénomènes suppose de reconnaître et d'accepter la part d'arbitraire dans les catégories scientifiques.

Je reste émerveillé, en regardant ce papillon qui se déplace lentement sur les fleurs, par son rapport à la prairie. Un papillon sans sa fleur est impensable, et pourtant, selon les classifications faites par l'homme, fleur et papillon appartiennent à des règnes différents régis par des lois différentes. L'homme ne pourrait pas vivre si le vert des plantes ne produisait pas d'oxygène, et s'il n'y avait pas d'eau qui descendait des montagnes ou du ciel, et si elle n'était pas pure. On ne peut pas penser à l'homme sans penser aux plantes : une unité qui ne se maintient que dans la nature au-delà des distinctions schématiques inventées par la botanique et la zoologie. La nature contient tout, y compris l'homme, dans un ensemble organique qui a sa propre logique, permettant des variations et une diversification continue¹⁰⁵.
(Andreoli, 2017 : 10)

Andreoli articule sa thèse sur la nécessité de comprendre l'homme au sein de la nature, d'une part, mais aussi sur le besoin de se penser différent, d'autre part. Par exemple, la distinction des hommes par rapports aux animaux fonctionne sur la base de deux registres : l'éthique et l'esthétique, qui ont déjà émergé dans la confrontation entre Anna Gnesa et d'autres penseurs.

Je crois que deux sont les différences qui caractérisent l'homme : le sens du beau (l'esthétique) qu'il possède, et l'éthique, le devoir-être parce que c'est possible d'être. Et ces deux distinctions sont également à la base d'une caractéristique qui me paraît uniquement humaine, la tristesse. C'est le vrai saut fait par l'homme dans la nature : l'acquisition du sens du beau et de la signification du comportement. Je ne pense pas que le papillon se pose sur les fleurs parce qu'il est attiré par leur beauté. Simplement, la fleur est une source de nourriture : l'attraction vitale dépend certainement aussi de la couleur et du parfum, mais ces appels n'impliquent pas l'aspect esthétique¹⁰⁶. (Andreoli, 2017 : 12)

¹⁰⁵ Rimango meravigliato, guardando questa farfalla che si sposta lenta sui fiori, dal legame che essa ha proprio con il prato. Non è pensabile una farfalla senza un fiore, eppure secondo le classificazioni fatte dall'uomo fiore e farfalla appartengono a regni differenti regolati da leggi differenti. L'uomo non potrebbe vivere se il verde delle piante non producesse ossigeno, e se dalle montagne o dal cielo non scendesse l'acqua, e se non fosse pura. Non è possibile pensare all'uomo e non alle piante: un'unità che solo nella natura si mantiene al di là delle preparazioni schematiche che la botanica e la zoologia hanno inventato. La natura contiene tutto, uomo incluso, in un insieme che è organico e ha una sua logica, che permette variazioni e una continua diversificazione.

¹⁰⁶ A me pare che due siano le differenze che contraddistinguono l'uomo: il senso del bello (l'estetica) che egli possiede, e l'etica, il dover essere perché è possibile essere. E queste due distinzioni sono alla base anche di una caratteristica che credo sia solo umana: l'infelicità. Questo è il vero salto fatto dall'uomo dentro la natura: l'acquisizione del senso del bello e del significato del comportamento. Non credo che la farfalla si posi sui fiori perché richiamata dalla loro bellezza:

5.4.2 *La geocomunione, être en harmonie avec le génie du lieu*

Une deuxième déclinaison de la geocomunione que nous avons détecté suppose que la communauté du Val Verzasca était en harmonie avec le génie du lieu. Cette idée repose sur une autre dualité, essentielle pour comprendre la pensée géographique d'Anna Gnesa, qui est la distinction entre les lieux angoissants (par exemple le barrage) et ceux qui suscitent l'admiration (le village imaginé, l'alpage, le bord du ruisseau...). Dans le premier cas, nous pouvons parler de « topophobie », dans le deuxième de « topophilie », terme qui indique le bonheur que nous éprouvons à voir, à vivre un paysage qui satisfait notre imaginaire et nos attentes (Tuan, 1974). Cela concerne la description des lieux que les gens affectionnent et auxquels ils se sentent attachés (Scariati & Bailly, 1998 : 216). L'attachement se signale par un « sens du lieu » qui reflète la « qualité perçue d'un espace » (Scariati & Bailly, 1998 : 216). L'identité humaine passe par cette sensibilité : « l'absence de sens du lieu (*placelessness*), antithèse de l'identité humaine, est considérée comme une entrave au bien-être des hommes » (Scariati & Bailly, 1998 : 216). Anna Gnesa, avec sa définition spatiale de l'identité qui passe plus par le génie du lieu que par la culture, vise précisément à récupérer le sens du lieu. Le paysage dont nous racontons la biographie est celui qui, pour elle, est le plus chargé de sens. Le paysage du Val Verzasca est regardé, observé, lu et questionné, afin de cerner ses qualités positives et négatives pour reconnaître ce qui mérite d'être protégé, par crainte de voir les spécificités locales « se dissoudre dans une culture globalisante » (Scariati & Bailly, 1998 : 216).

A la base de la topophobie ou de la topophilie il y a le génie du lieu, à savoir « les significations profondes des structures du monde physique dans le cadre de la perception humaine de l'espace naturel » (Scariati & Bailly, 1998 : 216). La topophilie se manifeste par une perception intime, multisensorielle et intense, source d'émerveillement. La relation entre une personne, un observateur, un locuteur et un paysage exceptionnel peut amener à « l'extase paysagère » (Scariati & Bailly, 1989 : 21). Comme la conscience du génie du lieu est plus aisée en milieu rural, l'extase paysagère est beaucoup plus difficile pour le citadin (Scariati & Bailly, 1989 : 21).

Une vaine attente dans une grisaille paysagère, un espace sans repères, une ville sinistre à l'infini ; l'homme déçu s'interroge, il se sent étranger dans ce paysage qu'il n'intériorise pas, qu'il ne peut pas vivre. [...] A ne pouvoir se situer physiquement et socialement, l'individu se marginalise, se replie sur lui-même, sur sa chambre d'hôtel, sur son appartement. Et il attendra la fin de ce déracinement pesant, si son équilibre psychique le lui permet. (Scariati & Bailly, 1989 : 22)

semplicemente quel fiore è fonte di alimentazione. L'attrazione vitale dipende certo anche dal colore e dal profumo, ma come semplici richiami che non coinvolgono l'aspetto estetico.

Nous pouvons qualifier de géopoétique l'écriture d'Anna Gnesa, qui relie territoire et pensée, monde vécu et émotions, histoire des paysans et développement durable. Le concept géopoétique provient d'une part de la prise de conscience des menaces pesant sur la biosphère et du désir de s'occuper de ce problème de façon profonde et efficace et, d'autre part, de l'idée que la poésie la plus riche vient d'un contact avec la terre (Scariati & Bailly, 1998 : 220). A partir de cette approche géopoétique, l'autrice développe une géographie qui articule « le local, l'espace vécu quotidien, l'enracinement territorial ; l'espace de la mondialisation, toujours plus accessible et familier ; la planète Terre, en tant que lieu communautaire, île, jardin clos ou paradis possible pour un nouveau projet de société globale » (Scariati & Bailly, 1998 : 217).

Anna Gnesa réfléchit sur plusieurs échelles d'espace et de temps. Néanmoins, elle part toujours du Val Verzasca et d'un village qui a su intégrer le génie du lieu : « l'architecte du village, c'est la nature. Son agencement se soumet aux plis du terrain ; plus même il les aménage et les prolonge » (Lagrange, 1980 : 19). Voilà encore l'idée originale de la geocomunione. Mais la geocomunione ne fonctionne qu'en présence des habitants qui forment la géo-communauté. Eux aussi, ils découlent du génie du lieu. Nous en venons donc à une autre définition de la notion, qui s'ajoute à la première (architecturale). La geocomunione est le propre d'une communauté en harmonie avec le génie du lieu, la géo-communauté.

Prenez tous les habitants du Val Verzasca et emmenez-les dans un quartier de ville. Ils disparaissent, ils ne signifient plus rien. Eparpillés dans leurs villages, en revanche, ils représentent une petite civilisation, ils ont des traditions, un dialecte, leur mode de vie. Ce sont des gens modelés par le génie du lieu et, s'il est vrai que l'influence entre les hommes et la vallée est réciproque, il est aussi vrai que celle de la vallée est plus forte¹⁰⁷. (Gnesa, 2001 [1978] : 77)

En effet, Anna Gnesa s'attache à parler de ces « gens modelés par le génie du lieu », et c'est là que nous voyons sa conception de l'identité, moins liée à la culture qu'à l'espace habité. Elle privilégie des formulations telles que « mon peuple », « ancêtres », « lignée », « patrie », « nous, ici », « racines », « origines », « maison ». Certaines personnes interviewées sont d'accord sur le fait que la vallée modèle ses habitants.

Celui qui est né dans le Val Verzasca, reste forgé par lui. On n'a pas été élevés dans le coton.

Pour aller à l'école, je descendais de Costa Piana le matin pour plus de 200 mètres de dénivelé,

¹⁰⁷ Prendete tutti i verzaschesi che abitano la valle e il piano e portateli in un rione di città. Vi scompaiono dentro, non significano più nulla. Sparsi nei loro villaggi, invece, sono qualcuno, rappresentano una piccola civiltà, hanno tradizioni, dialetto, uno stile proprio. Sono una gente modellata dal *genius loci* e se è vero che tra la gente e la valle l'influsso è reciproco, è anche vero che quello della valle è più forte.

2 kilomètres à pied ; je remontais pour déjeuner, je redescendais et je revenais après l'école. Quatre fois par jour ! Ensuite, pendant notre temps libre, nous aidions aux travaux agricoles, nous nous occupions de la vigne ; ceux qui n'en avaient pas, pouvaient aller jouer¹⁰⁸.

(Graziano Berri)

Dans les entretiens, une expression souvent mobilisée ouvre à la compréhension du lien entre l'individu et ses ancêtres. Les personnes expliquent ce qui « fait maison » pour elles, à savoir les traits distinctifs de chez soi, ce qui donne la sensation d'être à la maison, ce qui renvoie à sa communauté d'origine. L'expression suggère de s'inscrire dans son propre milieu de la meilleure manière possible. Ce qui fait la maison, fait la geocomunione. Cela permet de comprendre, par exemple dans la perspective des homecomers, ou avec le couple topophilie-topophobie, pourquoi la vallée (la maison) attire, pourquoi on y vit bien, qu'est-ce qui la distingue de l'ailleurs. La réponse, comme celle qui suit, peut se concentrer sur des facteurs culturels, linguistiques.

La première réaction des personnes, lorsque je dis d'où je viens, concerne la rivière, la beauté de la nature, l'environnement. Cela a toujours été un peu la première pensée liée à la vallée. Mais il y a tellement de choses ! Pas seulement les sites touristiques, mais aussi les gens qui y vivent. Comme je passe la majeure partie de la semaine à Bâle, ce qui me manque, ce sont les montagnes, les environs. Mais surtout les gens, la communauté, les personnes qui font le village, qui font la vallée, qui font la « maison ». Si vous sortez de chez vous pour aller faire les courses, vous rencontrez forcément quelqu'un que vous connaissez, vous vous arrêtez, vous discutez. Ce sont ces petites choses qui font que l'on se sent vraiment chez soi. Le dialecte y est pour beaucoup, je considère vraiment cela comme « être chez soi ». Avec les grands-parents, avec les personnes âgées du village, avec la caissière, avec la factrice c'est vraiment le dialecte qui fait que vous vous sentez chez vous. Cela crée un lien, il crée une communauté. Dans la vallée, les jeunes, les adolescents parlent presque tous le dialecte. Si je devais penser à l'identité, c'est ça, une chose immatérielle¹⁰⁹. (Chiara Matasci)

¹⁰⁸ Chi è nato in Verzasca, ne rimane forgiato. Non è nato nella bambagia. Per andare a scuola, scendevo da Costa Piana al mattino per oltre 200 metri di dislivello, 2 chilometri a piedi; risalivo per pranzo, scendevo di nuovo e tornavo dopo la scuola. Quattro volte al giorno! Poi, nel tempo libero, aiutavamo nei lavori agricoli, a coltivare la vigna; chi non l'aveva, magari, andava a giocare.

¹⁰⁹ È sempre un po' la prima reazione delle persone, il primo pensiero legato alla valle, a casa mia. «Bellissimo il fiume, la natura, l'ambiente...» Però c'è tanto altro, non solo il punto famoso, turistico, ma sicuramente anche la gente che ci abita. Andando via, stando per la maggior parte della settimana a Basilea, ciò che mi manca sono le montagne, l'ambiente attorno. Ma soprattutto la gente, la comunità, le persone che fanno il paese, che fanno «casa», che fanno la valle. Se esci di casa per andare al negozio incontri sicuramente qualcuno che conosci, allora ti fermi, fai due chiacchiere. Sono quelle piccole cose che ti fanno proprio sentire a casa. Il dialetto fa tanto, quello lo considero proprio «essere a casa». Con i

Pour Anna Gnesa, ce qui caractérise la « maison » est la liberté des personnes, ancrée dans l’histoire de la communauté. Comme la géo-communauté dépend du génie du lieu, elle doit être composée par des personnes libres. « La fatigue et la pauvreté étaient le pain quotidien de nos ancêtres ici-haut. Toutefois, ils étaient conscients de leur liberté et du privilège de vivre dans une nature magnifique¹¹⁰ » (Gnesa, 2001 [1978] : 128). Être issu du Val Verzasca, c’est être libres.

L’esprit de liberté est constitutif de la mentalité et du mode de vie de la civilisation décrite par Anna Gnesa, un principe qu’elle ne remet jamais en discussion, qui est mis en péril par la Modernité. « Nous assistons à l’appauvrissement dramatique d’une lignée : non pas d’argent, dont elle n’a jamais eu autant, mais de sensations primordiales, vitales, de ténacité et d’intrepidité, de résistance physique, de sens de la liberté¹¹¹ » (Gnesa, 2011 : 113). Nous repérons tout au long des textes les efforts pour réhabiliter une population qui a souffert d’une certaine dévaluation par l’extérieur, qui avait une mauvaise réputation. Nous lisons dans un *Vocabulaire du dialecte de Lavertezzo et du Val Verzasca* le dialogue de la création des habitants (« el verzàsca, i verzèsca »). Le Seigneur : « Qui va-t-on mettre dans cette vallée de misère ? ». Saint Pierre : « Les sans tête ». Le Seigneur : « Non. Ceux qui vivent sans foi ni loi !¹¹² » (Scamara, 2005 : 341).

L’engagement de l’intellectuelle rejoint « le combat de l’homme pour sa liberté à l’égard des contraintes impitoyables imposées par un monde moderne égoïste et technocratique » (Lagrave, 1980 : 224). La comparaison entre le mode de vie des ancêtres et le « notre » d’aujourd’hui aboutit à une critique de la technologie, du capitalisme et de ses effets.

La main de nos ancêtres avait une sagesse primordiale, différente de la nôtre. C’était la main qui touchait l’écorce, la pierre, le pelage des vaches, l’herbe fraîche, le foin, les épis, le chanvre, l’eau de source, et qui puisait sans le savoir à la vie de la nature. Et nous : le volant, les boutons, l’argent. Ils étaient riches d’un patrimoine de sensations et d’expériences

nonni, con gli anziani del paese, con la commessa del negozio, con la postina è proprio il dialetto quello che fa senso di casa. Questo crea un legame, crea comunità. In valle, i giovani, i ragazzi, parlano quasi tutti dialetto. Se dovessi pensare all’identità, è quello, una cosa immateriale.

¹¹⁰ Fatica e povertà furono il pane quotidiano dei nostri vecchi quassù, ma anche un’abitudine di libertà e il privilegio di vivere in una natura stupenda.

¹¹¹ Si assiste al drammatico impoverirsi di una stirpe: non di denaro, che non ne ha mai avuto tanto, ma di sensazioni primordiali, vitali, di tenacia e intrepidità, di resistenza fisica, di senso della libertà.

¹¹² Il Signore: «Chi mettiamo entro questa misera valle?». E San Pietro: «I senza testa». Il Signore: «Ma no, i senza creanza!».

élémentaires qui est maintenant perdu. Et en nous, munis de vitamines et de tranquillisants, quelque chose se dessèche irrémédiablement¹¹³. (Gnesa, 2001 [1978] : 80)

5.4.3 Des femmes travailleuses, courageuses, solidaires



Figure 18 Femmes du Val Verzasca ramassent les châtaignes, sans date (Bettosini & Pagnutti, 2005 : 104)

Pour rendre compte du Val Verzasca d'autrefois en prenant pour référence l'époque de son enfance, Anna Gnesa oppose l'émigration masculine à la condition des paysannes qui restaient dans la vallée. Nous relevons un dualisme homme-femme qui traverse ses textes. Toutefois, elle renonce à exposer d'autres dimensions genrées de la vie communautaire telles que la prise des décisions politiques par les hommes au sein du *patriziato* (Gschwend, 2007 [1946] : 121 et 269), le travail ménager féminin, la division entre la sphère de la production qui relève des hommes et celle de la reproduction assignée aux femmes. Par ailleurs, au sein du paysannat traditionnel, il y avait un équilibre entre les rôles des hommes et des femmes qui minimisait la différence de sexe. Les femmes, en plus des devoirs reproductifs (élever les enfants), étaient en mesure de travailler la campagne au même titre que les hommes. « Il n'est pas possible de dire que la femme paysanne ne travaillait pas » (Marié & Viard, 1980 : 120). Dans un contexte paysan, le discours de la « mise au travail des femmes fondée sur des principes égalitaires et d'indépendance économique des individus » ne tient pas (Marié & Viard, 1980 : 120).

Anna Gnesa montre une sensibilité particulière par rapport à la condition des femmes dans la civilisation rurale, à la trajectoire de leur parcours de vie. En dialogue avec les morts, elle dresse des esquisses biographiques et donne beaucoup d'exemples.

¹¹³ La loro mano aveva una sapienza primordiale, diversa dalla nostra. Era la mano che toccava la corteccia, la pietra, il pelame delle vacche, l'erba fresca, il fieno, le spighe, la canapa, l'acqua di fonte, e attingeva senza saperlo alla vita della natura. E noi: il volante, i pulsanti, il denaro. Erano ricchi di un patrimonio di sensazioni e di esperienze elementari che ormai è andato perduto. E in noi, provvisti di vitamine e tranquillanti, qualcosa inaridisce senza rimedio.

La vieille Assunta a été ensevelie, déposée sur la pierre pure en présence de ce grand chœur de cimes, en témoignage d'un destin accompli. Tout a été accompli : élevé les enfants et veillé les morts, trempé le pain et filé la laine, gravi le dernier sentier et allumé le dernier feu. Les sources, les arbres, les refuges le savent. Même la borne en pierre, la fontaine près de la maison, la fougère au pied du mur, le four noirci le savent. C'est le destin d'innombrables femmes de la vallée ; leur chemin est passé par ici¹¹⁴. (Gnesa, 2001 [1978] : 81-82).

Les femmes, pour Anna Gnesa, conservent leur individualité par leur dévouement au travail et aux valeurs de la communauté. Il faut rappeler que le travail agricole valorise l'humain, à la différence du travail industriel aliénant (Illich, 1973 ; Lagrave, 1980). Mais les femmes sont aussi l'incarnation du rapport primitif, au sens d'originel et de prémoderne, avec la nature. Dans cette relation privilégiée se déploie une sensibilité dont l'écrivaine, en tant que femme, se fait porte-parole et qu'elle cherche à comprendre mieux qu'autrui. Cette question relève elle aussi du registre symbolique et imaginaire, nous ne devons pas confondre la pensée d'Anna Gnesa et le vécu des femmes dont elle parle. A noter que la condition des femmes n'est pas idéalisée, ce qui compte est leur position privilégiée (ontologique, car la femme présentée ici *est* « nature ») pour comprendre la syntonie avec la nature. « Où est Maria ? Elle arrivait du travail à bout de souffle, et les autres avaient déjà dîné. Elle appartenait à la nature, elle était elle-même nature et sa vie suivait le rythme de travail et de repos de la nature, qui repose rarement¹¹⁵ » (Gnesa, 2001 [1978] : 42). L'autrice, très romantique quand elle décrit les paysages, ne traduit jamais le Val Verzasca dans une idylle pastorale. Dans ses textes il y a aussi la réalité la plus cruelle, les accidents, comme l'histoire de la petite Lucia de Brione de 11 ans, qui tombe d'une crête, meurt et personne ne vient la chercher à l'ossuaire de Gerra (Gnesa, 2010 [1974] : 63). Et puis d'autres tragédies, par exemple en récupérant du « foin de bois » (Gnesa, 2001 [1978] : 55-57), la misère, la solitude, la souffrance...

Une fois je l'ai vue [la vieille Lucia], assise à l'entrée, abandonnée au chambranle verroulu de la porte, les yeux fermés. Toute une histoire était résumée dans les traits de son visage creusé de rides, et dans la figure épuisée, encadrée dans le vide noir de la cuisine. Une histoire

¹¹⁴ Hanno portato la vecchia Assunta al cimitero. E fu posata sulla pietra pura, al cospetto di questo alto coro di vette, in testimonianza d'un destino compiuto. Tutto è stato compiuto: allevati i figli e vegliati i morti, intriso il pane e filata la lana, salito l'ultimo sentiero e acceso l'ultimo fuoco. Le sorgenti, gli alberi, le baite lo sanno. Lo sanno anche la pietra del limitare, la fontana presso casa, la felce che s'apre a piè del muro, il forno annerito. Il suo è stato il destino di innumerevoli donne della valle; il loro cammino è passato di qui.

¹¹⁵ Dov'è la Maria? Arrivava dal lavoro col fiato grosso e gli altri avevano già cenato. Apparteneva alla natura, era lei stessa natura, e la sua vita aveva il ritmo di lavoro e di riposo della natura, che di riposo ne ha poco.

qui dépassait celle de sa personne, l'histoire de ceux qui ont souffert, sous toutes les latitudes de la Terre¹¹⁶. (Gnesa, 2010 [1974] : 37)

Les textes examinés présentent différents portraits de femmes défuntées qui par leurs actions, leur mœurs, leur mode de vie (travail, alimentation, habits, coiffure...) étaient dépositaires de la « tradition ». Elles étaient, en règle générale, des paysannes ; il est rare que la femme administre une rente ou exerce une activité économique à elle. Une exception est celle de Maria Gnesa, grand-mère de l'écrivaine, titulaire d'un magasin à Gordola.

Elle savait ce que c'était qu'une pauvre couvée, la grand-mère, elle qui a vu, à l'âge de dix ans, un jour de décembre, qu'on ramenait son père chuté en montagne en laissant sept enfants, dont l'aîné avait quatorze ans et le dernier six mois, elle qui a vu sa mère, devenue veuve, travailler dur pour les élever. Elle savait ce que c'était que d'aller acheter un boisseau de blé, et quand elle a eu un magasin, chose inespérée, elle a laissé de côté les critères commerciaux pour aider tous ceux qu'elle pouvait : « c'était la mère de la vallée »¹¹⁷. (Gnesa, 2001 [1978] : 68-69)

Même dans le cadre du mariage, le droit de parole de la femme et son existence en tant que sujet à part entière étaient limités par les circonstances patriarcales (mais « patriarcal » a une valeur positive pour Anna Gnesa, c'est la qualité d'une civilisation à une époque donnée). Toutefois, en dehors du contexte domestique, les femmes étaient en mesure de réagir, en l'occurrence avec solidarité, face à des cas de harcèlement. La sensibilité de l'écrivaine est justement de reconnaître que ces épisodes (tus par beaucoup d'auteurs) avaient lieu, et elle les restitue non sans élogier la promptitude et l'autonomie féminines.

Elles savaient se défendre. Trois ou quatre femmes, après avoir posé la hotte à foin pour un moment, se sont assises pour se reposer. Un homme arrive et commence à les harceler ; l'une d'elles perd la patience, fouille dans ses poches et demande à ses compagnes : « Vite, les filles, êtes-vous prêtes avec le couteau ? ». Car les femmes, à l'époque, avaient toujours trois choses sur elles : un chapelet, un dé à coudre et un petit couteau, bon non seulement pour couper

¹¹⁶ Una volta la vidi, seduta sul limitare, abbandonata allo stipite tarlato della porta, con gli occhi chiusi. Tutta una storia era riassunta nei lineamenti del viso minuto, lavorato dalle rughe, e nella figura sfinita, inquadrata nel vano nero della cucina. Una storia che superava quella della sua persona, la storia di chi ha sofferto, in tutte le latitudini della terra.

¹¹⁷ Sapeva che cosa vuol dire una povera nidiata, la nonna, lei che a dieci anni vide, un giorno di dicembre, portare a casa il padre caduto in montagna lasciando sette figli, il maggiore dei quali aveva quattordici anni e l'ultimo sei mesi, lei che vide la madre vedova lavorare strenuamente per allevarli. Sapeva cosa vuol dire andare a comprare uno staio di melgone, e quando fu lei, cosa insperata, a disporre di una bottega, lasciò da parte i criteri commerciali e aiutò tutti quelli che poté: «l'eva er mama der val».

les miches de pain, mais aussi pour éloigner, on le voit, quelque malotru trop entreprenant¹¹⁸.

(Gnesa, 2001 [1978] : 78)

Un ouvrage récent, *Women's Voices. Echoes of Life Experiences in the Alps and the Plain (17th-19th century)*, présente des femmes qui savaient prendre des initiatives, construire des réseaux de solidarité, défendre leur honneur, élaborer des stratégies intelligentes dans la gestion des biens et des relations sociales, souvent en l'absence des hommes (Bianchi & Nicoli, 2023). Cela apparaît relativement nouveau dans la manière d'appréhender la condition des femmes dans les communautés rurales des Alpes du dix-septième jusqu'au dix-neuvième siècle. La vision de Gnesa est sans doute désenchantée et anticipative dans ce champ aussi.

D'après une source historique, « les femmes du Val Verzasca sont d'une robustesse hors du commun, mais trop masculines et rudes¹¹⁹ » (Franscini, 1973 [1837] : 115). Remontant un petit peu en généralité, nous pouvons nous demander comment la littérature régionaliste présente les femmes, surtout les paysannes.

A l'opposé du père, la paysanne synthétise des multiples images qui varient selon les besoins affectifs et sociaux des membres de la famille. Tantôt mère, tantôt femme pour seconder son mari dans le travail, la paysanne n'a pas d'existence en soi, elle est réponse, une sorte de oui infini aux multiples demandes, dont l'essentielle est de faciliter la continuité patrimoniale. C'est pourquoi deux qualités physiques sont retenus, les signes de la fécondité et ceux de la robustesse. (Lagrave, 1980 : 120)

S'il est vrai que ces qualités sont mentionnées dans les textes pour prouver la validité de la lignée, Anna Gnesa s'écarte de la tendance décrite par Lagrave, car elle montre que la paysanne du Val Verzasca existe bel et bien en soi, précisément parce qu'elle fait les mêmes travaux que les hommes, comme le raconte Bonstetten. Ces travaux, qui sont un gage d'amour-action et ne sont pas rémunérés, garantissent l'autonomie à la famille, l'autosuffisance (principe d'autarcie) et donc la liberté constitutive de la communauté.

Les femmes montent pour faucher le foin sur ces corniches où les vaches, bien que ressemblant à des chèvres, ne peuvent pas arriver, jusqu'à ce que chaque pâturage soit

¹¹⁸ Sapevano difendersi. Tre o quattro donne, appoggiata un momento la gerla, si erano sedute a riposare. Viene un tale e si mette a molestarle; una, allora, spazientita, frugandosi nelle tasche domanda alle compagne: «Velt, femena, a g r i i el cortel?». Perché le donne, a quel tempo, si portavano sempre in tasca tre cose: il rosario, il ditale e un coltelluccio tuttofare, buono non solo a tagliare le dure micche di pane, ma anche a tenere alla larga, si vede, qualche tanghero troppo intraprendente.

¹¹⁹ Le donne della Verzasca sono di una non comune robustezza, ma di forme maschili troppo e ruvide.

complètement exploité ; alors on monte avec les vaches et les enfants au-dessus des précipices les plus effrayants, dans les alpages supérieurs¹²⁰. (Bonstetten, 1984 [1801] : 18)

Pour avoir une idée quantitative de l'évolution de l'utilisation de ces alpages, nous proposons un extrait de l'examen fait par Jean Billet. Là aussi, il émet une considération qui s'oppose à la vision d'Anna Gnesa. Si pour elle le nomadisme saisonnier, et donc la coordination des déplacements et des travaux, était un facteur de cohésion communautaire, lui, il y voit un facteur d'individualisme.

Les alpages sont nombreux, mais plus raides et moins étendus que dans le reste du canton. La « petite montagne » avec division des droits par famille a toujours prévalu sur les pratiques communautaires. Le nomadisme, avec le reflux vers la plaine du Tessin, a contribué à renforcer l'individualisme. La désaffection de ce mode de vie n'en a été que plus forte, la modernisation étant inefficace. A la fin du dix-neuvième siècle, 40 alpages subsistaient, 6 furent abandonnés en 1900 à cause des avalanches. Une quinzaine étaient encore chargés en 1965, nourrissant 212 vaches, 200 veaux, 345 moutons, 742 chèvres et une centaine de porcs. (Billet, 1972 : 465)

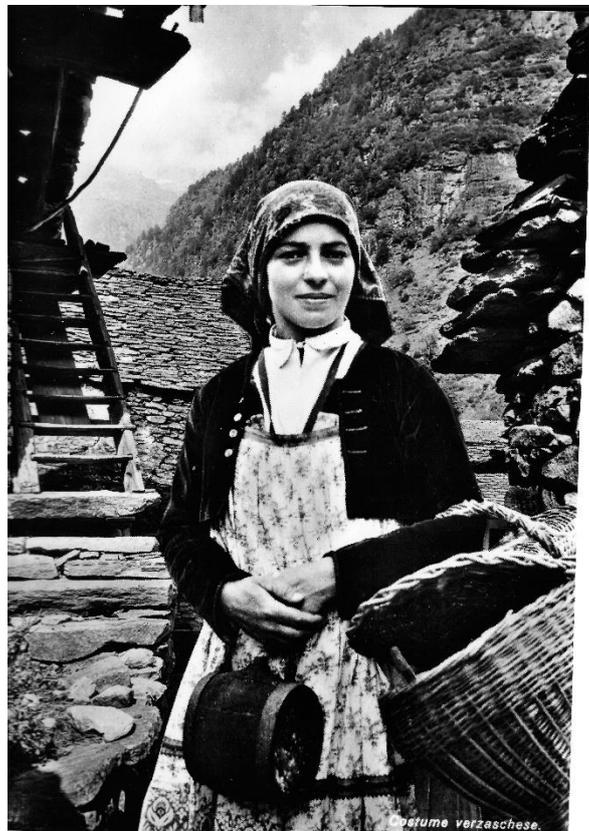


Figure 19 Costume traditionnel féminin du Val Verzasca, sans date (Bettosini & Pagnutti, 2005 : 98)

¹²⁰ Le donne si inerpicano a falciare il fieno su quelle cenge in cui le vaccherelle, pur simili a capre, non possono arrivare: finché ogni pascolo è stato sfruttato appieno; allora si sale con mucche e bambini sopra i precipizi più spaventosi, sugli alpi superiori.

5.4.4 La perte des repères et la quête des racines

Anna Gnesa dénonce la dilution de l'identité de la communauté et cherche le Val Verzasca en tant que « refuge de l'âme ». Pour l'écrivaine « les images du village-refuge, le retour à une époque originelle et protégée, constituent une thérapeutique, un remède à son sentiment de déracinement » (Lagrave, 1980 : 202). L'écriture est une manière de récupérer une origine, une histoire, un enracinement, une plénitude existentielle. L'imagination du passé sert à vaincre l'angoisse du présent. La quête des racines passe par l'identification d'un milieu où elles ne sont pertinentes et d'un autre où s'enraciner. Autrement dit, il s'agit d'asseoir les qualités du village (lieu de topophilie où l'on se sent bien) et une continuité jusqu'à soi-même (par la généalogie des ancêtres).

L'enracinement est facilité par le monde relativement clos du village. Il est sous-tendu par une échelle de valeurs communément reconnue où l'interdit et le permis sont spatialisés. Cet enracinement est d'autant plus facilité que les espaces extérieurs du village sont désignés comme angoissants. (Lagrave, 1980 : 38)

L'enracinement n'implique pas seulement de se sentir « à la maison » dans son village, il faut aussi se sentir bien avec ceux qui l'habitent : être en harmonie et sur la même longueur d'onde. Ce qui fait communauté est le *genius loci*, l'âme des lieux, la faculté de se reconnaître à la fois dans le passé de la lignée et dans l'espace de la « patrie ».

Le Val Verzasca n'est pas une lande déserte : c'est une patrie, quelque chose qui échappe aux calculs et aux instruments de mesure ; elle a une lignée, une âme, des traditions. Alors que l'avenir n'appartient à personne, le passé est un patrimoine commun et un réservoir de vitalité. Seulement dans le passé nous pouvons enfoncer nos racines, pour grandir et perdurer¹²¹. (Gnesa, 2011 : 142)

La fusion du « moi » subjectif et du « nous » choral est typique de l'identité telle que Anna Gnesa l'entend. « Au plus profond de l'âme, le lien avec les gens qui ont vécu ici : j'appartiens à quelque chose qui est moi et nous en même temps¹²² » (Gnesa, 2001 [1978] : 93). L'identité se comprend par l'appartenance à une lignée et par l'attachement à la vallée, elle est donc le signe d'une continuité explicite dans le temps et dans l'espace. Elle est le fait de la reproduction des gestes, par exemple quand il s'agit de parcourir les mêmes sentiers. « C'est le chemin de la paix. Qui est du village sait qu'il pose son pied là où l'ont posé ses ancêtres, génération après génération¹²³ » (Gnesa, 2010 [1974])

¹²¹ La Verzasca non è una landa deserta: è una patria, qualcosa che sfugge ai calcoli e agli strumenti di misurazione; ha una stirpe, un'anima, delle tradizioni. E mentre il futuro non appartiene a nessuno, il passato è patrimonio comune e serbatoio di vitalità. Soltanto nel passato possiamo affondare le radici, per crescere e durare.

¹²² Nella profondità dell'anima, il legame con la gente vissuta qui: appartengo a qualcosa che è io e noi nello stesso tempo.

¹²³ Sul sentiero è pace. Chi è del paese, sa di mettere il piede dove lo misero, una generazione dopo l'altra, i suoi antenati.

: 49). Nous reconnaissons que ce n'est pas de l'invention : cette phrase, par son objectivité, vise à se démarquer de l'imagination, à ramener les héritiers de ces générations au réel et à leurs devoirs. Elle incite à calquer ses choix sur ceux des ancêtres, à être libres, autonomes, ni dominants ni dominés comme eux, à sauvegarder le milieu tel qu'il est, etc. Or, la conception bienveillante de l'action des ancêtres dans leur milieu diverge par rapport à ce qui s'est produit en réalité. Max Gschwend prend l'exemple du déboisement excessif au dix-huit et dix-neuvième siècle.

Dans le passé, la forêt a été exploitée de manière malveillante : pour le charbon de bois, pour obtenir la chaux et extraire de la résine, pour récolter l'écorce pour les torches, comme pâturage, comme litière, pour donner du feuillage et des tendres rameaux au bétail. Ce n'est que ces dernières années que l'idée d'une meilleure gestion des forêts a gagné du consensus¹²⁴. (Gschwend, 2007 [1946] : 272)

Cette tendance a été relevée dans les entretiens. Une personne a parlé de la réserve forestière du Val Porta et proposé son commentaire d'une carte (*Carte 4*, en annexe).

Avec le *patriziato* de Vogorno, nous avons créé une réserve forestière, subventionnée en partie par la Confédération. A l'intérieur de ce périmètre, rien ne sera touché pendant cinquante ans. Dans le cadre du Plan du paysage, nous avons créé un nouveau chemin panoramique et remis en état les sentiers de nos ancêtres. A Crapia, nous avons restauré un refuge pour montrer à des fins didactiques comment vivaient les gens à l'alpage - uniquement de la pierre et du bois, pas un kilo de ciment¹²⁵. (Graziano Berri)

Le temps, nous disions, remonte jusqu'aux origines (l'autrice s'intéresse aussi à l'arrivée des premières populations), résume toutes les générations et ne se limite pas à l'époque des anciennes personnes connues. De même, être « ici, en symbiose avec cette nature », donc au Val Verzasca, permet de se sentir « en union avec le Cosmos ». Tout cela donne du sens à une « patrie » qui n'est pas à comprendre comme une nation, ni comme une vallée circonscrite, mais comme une ouverture aux échelles spatiales et temporelles les plus vastes possible, tout en restant « nous, ici ».

Je me demande parfois pourquoi le passé de mon peuple m'attire. Peut-être, parce que la lignée est un chemin dans le temps, vers les origines. Et je me demande pourquoi ces eaux,

¹²⁴ In passato il bosco è stato sfruttato in un modo che gli ha provocato dei danni: è servito per le carbonaie, la lavorazione della calce e l'estrazione delle resine, per prelevare le cortecce per le fiaccole e come pascolo, per far strame e dare fogliame e teneri ramoscelli al bestiame. Solo negli ultimi anni si è fatta strada la concezione di amministrare meglio le foreste.

¹²⁵ Con il Patriziato di Vogorno, abbiamo creato una riserva forestale, sussidiata in parte dalla Confederazione. Dentro questo perimetro, per cinquant'anni, non si tocca più niente. Nell'ambito del Piano Paesaggio, abbiamo creato un nuovo percorso panoramico e messo a posto i sentieri preesistenti. Abbiamo risanato uno stabile, la cascina di Crapia, per mostrare a scopo didattico come vivevano gli alpigiani; solo sasso e legno, non un chilo di cemento.

ces sommets, toute cette nature m'enchantent. Probablement, parce que la patrie est pour moi le seul endroit sur terre où je peux vraiment me sentir en union avec le Cosmos, à travers les générations des ancêtres. Un amour qui trouve ses origines dans le mystère d'être ici en symbiose avec cette nature. Nous, ici¹²⁶. (Gnesa, 2001 [1978] : 77)

Pour conclure cette partie, nous reprenons les cinq indices de la « quête des racines » typiques des écrivains régionalistes que Rose-Marie Lagrave présente dans son livre.

1. Anna Gnesa est déracinée. Elle vise à récupérer une « plénitude existentielle » à travers l'écriture et intègre cette ambition dans une pensée géographique en proposant des nouveaux concepts, le geoclasta et la geocomunione.
2. L'engagement et l'écriture ont pour but de redonner « son âme au village » (Lagrave, 1980 : 12). Nous avons discuté de l'importance du génie du lieu dans la définition de l'identité.
3. Le village imaginaire est construit sur une perspective ethnocentrique, sur une fermeture vis-à-vis de l'extérieur et de l'étranger, sur l'endogamie, sur un rêve d'autarcie (Lagrave, 1980 : 41). Nous retrouvons ces éléments dans notre cas. La sensibilité vers des échelles géographiques qui vont au-delà du Val Verzasca est à entendre sur un plan symbolique et cosmique. Ce n'est pas l'ouverture au tourisme de masse.
4. L'écriture passe par la réinvention de l'histoire (Lagrave, 1980 : 48) et d'un passé nécessairement prestigieux (Lagrave, 1980 : 50). Ce prestige, plus qu'à des hommes d'état, à des gestes mémorables, à des conquêtes, se doit au partage des valeurs au sein de la communauté : la liberté, le courage, l'amour-action, l'humilité, etc.
5. L'écrivain souhaite éprouver le sentiment sécurisant d'avoir des ancêtres qui ont, à leur manière, contribué à la pérennité et à la prospérité du village (Lagrave, 1980 : 56). Il s'agit du critère de la stabilité, qui apparaît par l'inscription de soi-même dans la continuité généalogique (« nous ») et, en reconnaissant le lien intime des ancêtres à la terre, dans la continuité spatiale (« ici »).

¹²⁶ Mi domando a volte perché il passato della mia gente mi attira. Forse perché la stirpe è una strada nel tempo, verso le origini. E mi domando perché queste acque, queste vette, tutta questa natura mi affascina. Ma perché la patria, ben oltre la questione d'anagrafe, è per me il solo luogo sulla terra dove posso veramente sentirmi in unione col cosmo, attraverso le generazioni degli antenati. Un amore che trova le sue radici nel mistero di essere noi qui in simbiosi con questa natura. Noi, qui.

5.4.5 Christianisme, religion profane et religion de la nature



Figure 20 Capanna Efra, 2023 (Gabriele Bigiotti)

Pour l'autrice, il y a une part de religiosité dans la geocomunione, car la notion vise à donner des réponses à des questionnements existentiels.

Anna Gnesa utilise le mot geocomunione dans un sens sentimental et religieux. Elle écrit pour revivre ce qu'elle a vécu grâce au pouvoir magique des mots. Car nous revivons tous le paysage, la société, la nature, les lieux, ce que nous avons entendu. Elio Scamara parle lui aussi des lieux, en particulier de lieux liés à l'eau. L'eau joue un rôle très important, car là où il y a de l'eau, il y a des figures mythologiques, des esprits du bien aux esprits du mal. Les habitants vont chercher de l'eau pour boire, pour se laver, pour arroser... C'est une communion avec l'eau, avec la terre, avec les lieux, c'est la recherche de quelque chose.

Je ne suis pas religieux, mais je ne crois pas à l'athéisme. Pour moi, l'athéisme est une solution commode. Il est facile de dire qu'il n'y a pas de Dieu. Mais pourquoi sommes-nous ici ? Qui a créé le monde ? Pourquoi le monde existe-t-il ? Cette agitation que l'homme porte en lui est liée à la peur, au désir d'avoir une réponse. Je peux dire : « Dieu existe-t-il ? Oui, Dieu est là ». C'est une question, et c'est une réponse. Mais il y a des questions plus difficiles qui ne peuvent pas être formulées aussi facilement.

Peut-être que ceux qui vivent dans un environnement naturel, dans une vallée, plus que ceux qui vivent à New York, sont enclins à se confronter au mystère des choses. Je vais vous donner un exemple concret. Vous pouvez dire qu'il n'y a pas d'esprits. Mais si vous allez dormir seul, dans une forêt, la nuit, dans le Val d'Efra, vous êtes là, puis vous commencez à entendre certains bruits... Evidemment, vous vous posez des questions. La geocomunione est le désir de contact avec quelque chose, dans l'espace et dans le temps. Anna Gnesa va dans la vallée de ses sentiments, de son cœur, où elle a eu des amours familiales. La

communion dans le temps n'est pas orientée vers le futur, ni vers le présent. C'est une communion avec le passé. C'est une géographie anthropisée, où l'homme a laissé des traces, qui peuvent être le câble téléférique (pour faire descendre le foin, le bois, le fromage), l'architecture (le four à pain), tout un ensemble de sentiments. C'est une communion avec la nature, mais nous sommes dans les années 1970, ce n'est pas une communion écologique¹²⁷.

(Renato Martinoni)

Une dualité qui émerge de la lecture des textes, des entretiens et des études déjà faites sur Anna Gnesa est celle qui oppose le Christianisme à une religion de la nature animiste. Nous observons un écart entre la religion en tant que facteur de cohésion identitaire et la religiosité déclinée d'une manière très personnelle par Anna Gnesa.

Le barrage, surtout pour les personnes plus anciennes, a été un choc. Quand un paysage change, ce n'est pas seulement le relief qui change, ici il y a des rochers, là-bas il y a une forêt, mais toute une mémoire collective qui se trouve dans le paysage. Il y a aussi un aspect que l'on oublie souvent : dans la culture paysanne, il n'y a pas seulement la religion que l'on apprend à l'église, il y a toute une religion profane. Par exemple, à Mergoscia, il y avait les Crüsc. Il y a un monde de croyances qui est très fort dans la société paysanne. Or, un barrage efface tout cela. Comme Scamara, Gnesa a entendu beaucoup d'histoires. Dans sa vision du monde, dans sa connaissance de la vallée, il n'y a pas seulement ce que l'on voit, il y a aussi

¹²⁷ Anna Gnesa usa la parola geocomunione in termini sentimentali e religiosi. Lei scrive per rivivere quello che aveva vissuto attraverso il potere magico della parola. Perché tutti noi riviviamo il paesaggio, la società, la natura, i luoghi, quello che abbiamo sentito dire. Anche lo stesso Scamara, per esempio, parla di luoghi soprattutto legati all'acqua. L'acqua ha un ruolo importantissimo, perché dove c'è l'acqua ci sono delle figure mitologiche, dagli spiriti del bene agli spiriti del male. Si va a prendere l'acqua per bere, per lavarsi, per bagnare l'orto... È una comunione con l'acqua, con la terra, con i luoghi, è la ricerca di qualcosa. Io non sono religioso, però non credo all'ateismo. Per me l'ateismo è una soluzione di comodo. Facile dire che non esiste Dio. Ma perché siamo qua? Chi è che ha creato il mondo? Perché c'è il mondo? Questa inquietudine che l'uomo porta dentro di sé si lega alla paura, al desiderio di avere una risposta. Cioè, io posso dire: «c'è Dio? Sì, Dio c'è». Questa è una domanda, e questa è una risposta. Ma ci sono domande più difficili che non si possono formulare così facilmente. Forse chi vive in un ambiente naturale, di valle, più che chi vive a New York, è portato a confrontarsi con il mistero delle cose. Faccio un esempio concreto. Uno può dire che non ci sono gli spiriti, però se va a dormire da solo, in un bosco, di notte, in valle dell'Efra: sta lì, poi comincia a sentire certi rumori... Insomma, alla fine qualche domanda se la fa. La geocomunione è il desiderio di contatto con qualcosa, nello spazio e nel tempo. Anna Gnesa va nella valle dei suoi sentimenti, del cuore, in cui ha avuto degli amori famigliari. E poi c'è una comunione nel tempo. Non è rivolta al futuro e nemmeno al presente. È una comunione col passato. È una geografia antropizzata, dove l'uomo ha lasciato delle tracce, che possono essere il filo a sbalzo (per mandare giù il fieno, la legna, il formaggio), l'architettura (il forno per il pane) e tutto un insieme di sentimenti. È una comunione con la natura, ma siamo negli anni 1970, non è una comunione ecologica.

toutes ces choses qui sont filtrées par une culture populaire qui est une culture commune¹²⁸.

(Renato Martinoni)

Le Val Verzasca, comme d'autres régions de l'aire civilisationnelle préalpine, a longtemps conservé dans les contes, les récits, les histoires populaires un certain habitus à la croisée entre croyance païenne et foi catholique, à un moment où le Christianisme était la religion officielle acceptée par tous (on le voit sur le plan sémantique : « chrétien » signifie « individu »). Pour traiter de cette spécificité, comme le souligne Renato Martinoni lors de l'entretien, nous pouvons évoquer l'histoire des « Crusc », sorte de sorcières vivant à Perbiói et Porchesio, au-dessus du village de Mergoscia. Voici le témoignage de Giacomo Beretta, recueilli par Oskar Keller en 1929 lors d'une enquête sur les dialectes lombardes dans la Suisse Italienne. Ma traduction cherche à restituer l'oralité inhérente au récit.

Nos ancêtres racontaient qu'autrefois il y avait les Crusc. C'étaient des gens sauvages, qui passaient l'été à Porchesio et l'hiver à Perbiói dans des cavernes que l'on voit toujours. Les Crusc mangeaient aussi les chrétiens.

Un jour, un garçon qui s'occupait des brebis à Perbiói, est allé voir la maison des Crusc. Ils disaient : « Aujourd'hui, nous allons manger pas mal de chair ! ». Puis ils ont disparu, sauf une vieille laide. La sorcière a ordonné au jeune de souffler dans le feu, mais il ne l'a pas fait, car il avait compris qu'elle allait le tuer. Il a pris sa faux et lui a coupé la tête. Il l'a faite bouillir dans un chaudron, puis il est parti. Les autres Crusc, ayant vu qu'il avait tué la vieille, le poursuivaient. Lui, il courait comme un fou.

A un moment donné, il arrive au bord d'un ruisseau, où il y avait une lavandière. La force de l'eau lui empêchait de sauter. La femme a disposé un drap en guise de pont et il a pu traverser. Ensuite, les Crusc sont arrivés eux-aussi. La femme a étendu le drap de la même manière mais, une fois qu'ils y étaient, elle l'a secoué au point qu'ils sont tombés ruineusement dans

¹²⁸ La diga, soprattutto per le generazioni meno giovani, è stata uno shock. Quando un paesaggio cambia, cambiano non solo i rilievi, qui ci sono le rocce, qua c'è un bosco, ma tutta una memoria collettiva che sta dentro il paesaggio. C'è anche un aspetto, che spesso dimentichiamo: nella cultura contadina non c'è solo la religione che si impara in chiesa, c'è tutta una religione profana. Per esempio, a Mergoscia c'erano i Crüsc. C'è un mondo di credenze che è molto forte nella società contadina. Ora, una diga cancella tutto questo. Come succede con Scamara, anche la Gnesa aveva sentito tante storie. Nella sua visione del mondo, nella sua conoscenza della valle, non c'è solo quello che si vede, ma ci sono anche tutte queste cose che vengono filtrate da una da una cultura popolare che è una cultura comune.

la vallée. Cette dame était la Vierge Marie¹²⁹. (Bernardasci & Schwarzenbach, 2016 [1929] : 71-75)

Impossible à dater, cette histoire montre l'intégration d'une figure chrétienne, la Vierge, dans un récit localement situé avec sa propre mythologie indépendante. La matérialité des lieux, identifiés avec une toponymie reconnaissable, vise à donner du réalisme, de la crédibilité à la narration. L'abstraction et les pouvoirs surnaturels des figures, par contre, doivent intimider les enfants trop turbulents à qui l'histoire est destinée dans une finalité pédagogique. Ainsi, par sa vocation morale à séparer le bon du mauvais, à apprendre à distinguer le Bien et le Mal, l'histoire fonctionne, elle aussi, sur un langage manichéen.



Figure 21 Procession à Lavertezzo, 1926 (Gschwend, 2007 [1946] : 173)

La foi « était l'un des principaux éléments constitutifs de l'existence de chacun, impossible à remettre en question, car c'était le seul appui pour trouver du réconfort et mieux supporter la vie dure du Val

¹²⁹ *Er stòria di Crusc da Merghèscia*. I nòss vécc i n dis che di sti agn o gh'era i Crusc. I era sgént servádiga che i stèva d'está sú a Purchès e d'invèrn int sú in Perbiói en di sprugh ch'i s vè incamò adèss, tant a Purchès come in Perbiói. I Crusc i magliava anc i cristiègn.

Om bodacc o curav'i pèuri sú in Perbiói. L'a vorú naa sú a vedéi er cà di Crusc. L'a sentú ch'i giva: « Incöi m'ó mangiaa tanta bóna carnina ». Dòpo i è scapá tucc méno ene brüte végia. La gh'a dicc al gognín da bofaa en do fégh. Lui l'a mia vorú bofaa, l'a capíd ch'la r'èva mazzáu. L'a capóu om falcètt, o gh'a taglióu via er tèsta e pöi o r'a butada ént per ne caldéra a còsg. Dòpo l'è scapóu. Quand l'è ruvóu i alt i a vedú ch'l'èva mazzóu er végia, i gh'è curú dré via a córza. E lui via!

Lá en om valécc o gh'era lá ne fèmma a lavaa. Lui l'era mia bón da passaa perchèr acqua l'era tanta. Quèla fèmma l'a stendú om drapp per faa cumè om pónt. El bodacc l'è passóu lá. Dòpo l'è ruvóu scià ascí i Crusc. Quèla fèmma l'a ncamò stendú el drapp, ma quand i è bú lá in mézz l'a tiróu l drapp e i Crusc i è ná tucc in der vall e inscí i a furnii. Quèla fèmma l'era er Madóna.

Verzasca d'autrefois¹³⁰», et ce jusqu'à la moitié du vingtième siècle (Giottonini dans Scamara, 2023 : 21). « L'Eglise a renforcé l'espérance, a permis aux gens de continuer à vivre, malgré toutes les difficultés, tous les malheurs qui leurs arrivaient. Elle donnait une raison de penser qu'on aurait été mieux après. C'est certainement une valeur à reconnaître¹³¹ » (Chiara Matasci). Sensible envers une époque de changement dans les croyances collectives, de sécularisation, mais également à cause de son vécu, d'une crise spirituelle qui l'amène à abandonner le noviciat au retour du Moyen Orient, Anna Gnesa refuse une vision dogmatique de la foi. Celui-ci est un axiome qui se retrouve chez Elio Scamara, qui avait lui aussi abandonné les études pour devenir prêtre. « La solution trouvée par le poète est le recours à une spiritualité personnelle, presque païenne, comme le démontrent différents éléments mystiques et surnaturels présents dans sa poésie¹³² » (Giottonini dans Scamara, 2023 : 22). Les éléments mystiques, surnaturels, païens font partie d'une mythologie inédite. Dans le cas de Scamara et de Gnesa, il ne s'agit pas d'une récupération facile d'aspects typiques des croyances traditionnelles, paysannes, préchrétiennes. Anna Gnesa développe en fait sa propre religion de la nature, ce qui n'est ni révolutionnaire ni réactionnaire, mais parfaitement en phase avec l'imaginaire rural du rapport des paysans à la terre (Lagrave, 1980 : 146).

Malgré des signifiés différents, religion de la nature et religion catholique ont le même signifiant, la terre. [...] Toujours le village entretient avec la religion instituée des rapports de force dans lesquels il cherche à dominer, notamment en domestiquant son Eglise et son Curé, c'est-à-dire en ne retenant en eux que les éléments en rapport avec la terre, et surtout en le mettant au service de son interprétation du sacré. (Lagrave, 1980 : 152)

Le village que Plinio Martini nous restitue dans ses livres, inspiré à Caveragno dans le Val Maggia (une vallée parallèle à la Verzasca), est connu pour l'omniprésence d'un Curé au pouvoir presque illimité, dont personne ne remet en discussion la condition de représentant de Dieu sur la Terre. Cela montre qu'il peut y avoir des écarts entre certains œuvres et les résultats des études en matière de sociologie de la littérature. Mais en général, pour ce qui concerne l'analyse du Val Verzasca d'Anna Gnesa, la boîte à outils de Lagrave est utile et pertinente. L'autrice met au centre de ses considérations (plus exotériques, mythologiques, mystiques, spirituelles que religieuses ou catholiques) un rapport

¹³⁰ La fede era uno dei principali fattori costitutivi dell'esistenza di ognuno, pressoché impossibile da mettere in discussione anche perché unico appiglio al quale aggrapparsi per avere conforto e meglio sopportare la vita grama della Verzasca di un tempo.

¹³¹ La Chiesa ha mantenuto viva la speranza, ha fatto in modo che la gente andasse avanti, malgrado tutte le fatiche, tutte le disgrazie che accadevano. Ha dato un motivo di pensare che dopo si sarebbe stati meglio. È sicuramente un valore da riconoscere.

¹³² La soluzione trovata dal poeta è quella di una spiritualità tutta sua, ai limiti del pagano, attestata dai tanti elementi mistici e soprannaturali che abitano i suoi versi.

particulier à la terre, une symbiose entre l'homme et le milieu qui n'implique pas forcément de rapport avec Dieu. Ce choix est dû aux raisons biographiques qui l'ont éloignée du Catholicisme, sans pourtant renier sa foi publiquement. Il y a relativement peu d'allusions proprement religieuses dans les textes. On trouve par exemple le cas de Giovannina della Caràa, la « sorcière » de Sonogno brûlée à Locarno parce qu'une remarquable beauté féminine « était la tentation du Diable » (Gnesa, 2001 [1978] : 64), la fête de l'Assomption célébrée sur un alpage à 2'300 mètres d'altitude (Gnesa, 2001 [1978] : 42), la fête patronale du village (Gnesa, 2001 [1978] : 72), l'examen minutieux des fresques d'une chapelle (Gnesa 2001 : 73), les cloches de la neuvaine de Noël (Gnesa, 2001 [1978] : 80), le funéral du cordonnier encore célébré en latin (Gnesa, 2001 [1978] : 81), la procession, « chant de la lignée » (Gnesa, 2001 [1978] : 97), le souvenir de la mantille (*continenza*) dont les femmes se couvraient la tête à la Messe (Gnesa, 2001 [1978] : 121), la récitation du chapelet (Gnesa, 2011 : 27). Anna Gnesa s'intéressait à la littérature orientale, par exemple sur la spiritualité tibétaine, mais elle a élaboré sa propre spiritualité sans indiquer clairement de modèle (Candido Matasci). Il ne s'agit pas d'un exemple de néo-spiritualité du '68, ni d'un processus issu de l'adhésion de convenance ou fortuite à une pensée alternative ou à la mode.

La mythologie du groupe villageois, c'est-à-dire l'ensemble des croyances communes à ce groupe, est caractérisée par le lien entre l'homme et la nature et non entre l'homme et Dieu. La sensibilité à la nature fonde son sentiment du sacré. [...] Ainsi, la terre est une « hiérophanie » dans le sens où l'entend Mircea Eliade, c'est-à-dire quelque chose qui manifeste et concentre du sacré. (Lagrave, 1980 : 147).

Nous ne pouvons pas dire quel est le sens de la spiritualité pour Anna Gnesa. Probablement, il doit y avoir un « sens cosmique », raison pour laquelle nous traiterons cette idée de « appartenir au Tout » dans notre prochain chapitre, mais le Cosmos associé à une conception personnelle de la spiritualité reste une hypothèse difficile à tester. En revanche, il y a plusieurs indices qui trahissent une volonté consciente de vivre et penser une religion de la nature : la geocomunione sous-tend une communion avec le milieu qui est à comprendre par un lien à la terre non seulement symbolique mais aussi sacré. Nous comprenons par-là la gravité de l'action destructive du géoclaste, ainsi que la nécessité de protéger le paysage. Ne pouvant pas le faire dans cette vie, l'autrice espère échapper aux géoclastes dans l'autre...

S'il existe une région dans l'au-delà où les époques passées revivent, et s'il est donné à notre esprit de les trouver, j'irai au Val Verzasca d'une époque préhistorique, celle que je cherche avec mon imagination, pour me reconforter dans les heures sombres : la vallée des forêts,

des eaux et des animaux sauvages, sans aucune blessure causée par l'homme¹³³. (Gnesa, 2001 [1978] : 94)

La vallée est par sa nature une hiérophanie : « comprendre le Val Verzasca est une question de maturité spirituelle » (Gnesa, 2001 [1978] : 77). Au moins pour ce qui est de la contemplation du caractère sacré dont elle est porteuse, la vallée n'est pas accessible à tout le monde, ni elle doit l'être, selon Anna Gnesa. L'autrice conçoit une religion de la nature qui parle à des personnes précises, celles qui savent s'élever au-dessus de la matière. Pour un individu seul, devant à un paysage spectaculaire, un scénario de compréhension des vérités se dessine. « La nature ne s'offre qu'à qui sait être seul » (Gnesa, 2010 [1974] : 13). L'extase paysagère *est* la révélation de l'au-delà des choses. Cela se démarque nettement du Catholicisme partagé par la communauté dans une pratique collective, parfois superficielle, qui questionne rarement les significations des rites. Anna Gnesa prend du recul par rapport à la pensée et à l'action qui relève des masses. Elle cherche dans l'esthétique de l'espace (le paysage, la montagne, le génie du lieu) non seulement la source de l'identité, mais aussi la raison ultime de cultiver une forme de spiritualité quelle qu'elle soit, à condition qu'il y ait une éthique du respect de la nature, que l'harmonie, la paix et le silence y soient préservés.

Pour comprendre le Val Verzasca, il faut entendre l'appel du *genius loci*. [...] On ne peut pas dire que certaines crêtes et certains précipices constituent un paysage apaisant. Ce n'est pas pour rien que certains les évitent ou s'y ennuiant. Mais il y a d'autres sommets si beaux que les regarder et les aimer est l'un des moments les plus purs de la vie. C'est une question d'angle spirituel¹³⁴. (Gnesa, 2010 [1974] : 12)

Par sa déclinaison cosmique, cet « angle spirituel » va au-delà du fait religieux et échappe à la pratique collective. Nous ignorons quelle était la foi d'Anna Gnesa. Nous pensons que sa spiritualité était une alternative au Catholicisme, peut-être pas au Christianisme en tant que fondement des racines millénaires de l'Occident. Sa spiritualité coïncidait plus avec le refus des structures, des hiérarchies et du pouvoir de l'Eglise qu'avec le refus de la religion en tant que telle. Or, il est essentiel de distinguer cet aspect biographique et personnel de la réalité vécue par les membres de la communauté du Val Verzasca, laquelle ne se distinguait pas des tendances en acte à une autre échelle (chasse aux sorcières à la fin du Moyen-âge, taux de croyance très élevé et nombre d'infidèles très réduit chez les

¹³³ Se c'è una regione nell'aldilà dove rivivono le epoche tramontate, e se al nostro spirito è dato di trovarle, io andrò alla Verzasca d'un tempo preistorico, quello che cerco con la fantasia, per refrigerio, in ore buie: la valle che era tutta foreste e acque e animali selvaggi, senza nessuna ferita fatta dall'uomo.

¹³⁴ Per comprendere la Verzasca, bisogna venirci chiamati dal *genius loci*. [...] Non si può dire che certe vette e certi precipizi siano un paesaggio distensivo. Non per niente c'è chi rifugge da questi luoghi o vi si annoia. Ma ci sono altre vette così belle che guardarle e amarle è uno dei momenti più puri della vita. È una questione di angolazione spirituale.

« paysans traditionnels », chute de la participation aux cultes pendant les Trente Glorieuses, etc.). La communauté conserve encore aujourd'hui avec commotion le souvenir du Vénérable Giacomo Pancrazio Bustelli de Locarno (1716-1771), Curé de Vogorno pour une trentaine d'années, prédicateur habile et pacificateur, enseveli dans l'église de San Bartolomeo¹³⁵. Et aussi la figure de Aurelio Bacciarini de Lavertezzo (1873-1935), administrateur apostolique du Tessin, appelé à la béatification après sa mort¹³⁶. Un roman mérite d'être mentionné, *Il prete rosso* de Giuseppina Togni (2018), qui reconstruit cinq siècles de péripéties à travers l'histoire des générations initialement issues des relations illicites d'un Curé aux cheveux roux, basée sur les archives où l'on trouve parfois la confirmation des récits oraux, de la vérité des légendes.

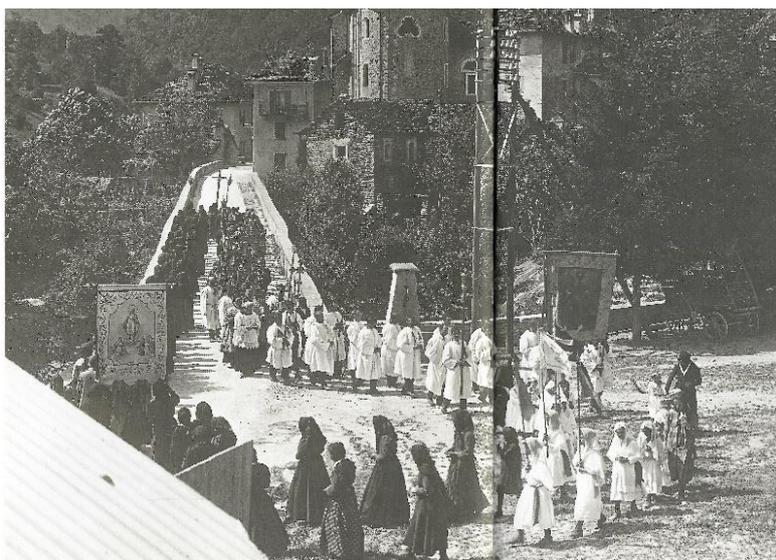


Figure 22 Procession à Lavertezzo, 1926 (Gschwend, 2007 [1946] : 64)

5.5 La dimension cosmique

5.5.1 La dimension cosmique en littérature

Après l'espace, le temps, l'identité, nous avons relevé que Anna Gnesa fait fréquemment allusion au Cosmos. C'est le quatrième et dernier volet que nous avons retenu dans notre analyse de contenu. Bien sûr, la richesse des textes dépasse le schématisme avec lequel nous restituons l'œuvre, mais il ne s'agissait pas de produire un examen complet des thèmes chers à l'écrivaine, ni d'en faire la critique. Les dimensions retenues nous paraissent les plus pertinentes pour déconstruire et

¹³⁵ Giacomo Pancrazio Bustelli dans le Dictionnaire Historique de la Suisse (DSS), version en ligne : <https://hls-dhs-dss.ch/fr/articles/042124/2004-11-17/>.

¹³⁶ Aurelio Bacciarini dans le Dictionnaire Historique de la Suisse (DSS), version en ligne : <https://hls-dhs-dss.ch/fr/articles/009713/2001-11-12/>.

comprendre l'émergence de la geocomunione et sa signification. La thèse de la nécessité de la communion avec la Terre se double d'un besoin de communion avec le Cosmos.

Le but de cette partie est de reconnaître que l'idée de la résonance entre la personne (l'âme, l'esprit...) et le Cosmos, une constante dans beaucoup des systèmes de croyance qui accompagnent tant l'homme préindustriel que le moderne, pas seulement en Occident, n'est pas à attribuer à Anna Gnesa en premier, bien qu'elle l'ait retravaillée à sa manière. Nous n'allons pas détailler les variantes de cette constante anthropologique, ni nous irons jusqu'à affirmer qu'elle ait tiré profit de la lecture de Henry Thoreau ou de Horace Bénédict de Saussure, par exemple. Encore une fois, il est impossible de reconstruire qui l'a amenée à formaliser sa pensée ou de récupérer les textes qui l'ont influencée. Il est probable qu'une part de l'inspiration se doit à des volumes de spiritualité orientale (nous n'en savons pas plus) et à Emilio Cecchi, dont l'institutrice était spécialiste. Par exemple, nous lisons dans *Pesci Rossi*, recueil que le voyageur et critique littéraire italien a publié en 1920 et chef d'œuvre incontesté de prose d'art, que « l'existence humaine est une aventure dans le Cosmos » (Cecchi, 1962 : 34). Pour Anna Gnesa, le Val Verzasca est sa « petite maison dans le Cosmos », comme nous le lisons sur une épigraphe à elle dédiée dans le Val d'Osola.

Henry Thoreau était persuadé que « les faits naturels particuliers sont les symboles de faits spirituels particuliers » (Thoreau, 2003 [1851] : 70). Cette conviction l'a amené, tout au long de sa vie, à chercher d'entrer « en résonance avec la vie universelle » (Thoreau, 2003 [1851] : 70). Voilà une similitude avec le projet d'Anna Gnesa, qui porte un regard attentif sur la Nature (sacralisée) et sur le paysage, se met elle-même en communion avec le monde qu'elle contemple, une communion qui fonctionne sur plusieurs échelles juxtaposées. Le Val Verzasca est son Cosmos : le monde de l'esthétique et de l'éthique - nous l'avons montré avec les mots de Benedetto Antonini, de Vittorino Andreoli, d'Ernst Schumacher - donc du Beau et de l'Ordre.

Tandis que presque tous les hommes éprouvent une attraction pour la Société, très peu sont fortement attirés par la Nature. Dans leur relation à la Nature, les hommes m'apparaissent, pour la plupart, exception faite des arts, inférieurs aux animaux. Il ne s'agit pas d'une belle relation le plus souvent, comme dans le cas des animaux. Que nous savons mal apprécier la beauté d'un paysage ! On nous a dit que les Grecs appelaient le monde Kosmos - κόσμος - Beauté ou Ordre, mais nous ne voyons pas clairement pourquoi ils le faisaient, et nous nous bornons à n'y voir au mieux qu'un étrange fait philologique. (Thoreau, 2003 [1851] : 60)

Il apparaît ainsi que le Cosmos, avant d'être l'Univers, est une réalité plus accessible, à portée de main, dont la proximité enlève le caractère évanescent et abstrait. Le Cosmos peut être le monde matériel qui nous entoure, ordonné par des lois naturelles, que nous percevons à travers notre présence sensible, discrète, ouverte. L'écriture qui en découle, appelée parfois cosmopoétique, suit les mêmes

principes de celle dite géopoétique. Cette perspective, dont *De la marche* est l'un des meilleurs exemples, considère que la marche est le médium qui rapproche le plus l'individu au milieu et lui permet de développer un sentiment de « communion avec la nature » (Thoreau, 2003 [1851] : 74). Par cette démarche immersive, le cosmopoétisme en tant que technique littéraire revient à écrire « depuis la nature » comme l'explique Thierry Gillybœuf.

Ce qui constitue l'originalité de sa pensée, c'est que, pas plus qu'il n'entend être rattaché à une solidarité matérielle et temporelle, Thoreau ne veut être relié à une transcendance divine et éternelle. Il recherche « l'harmonie unanime » et souhaite s'abandonner au point de s'y fondre à ce qu'il appelle la « gravitation universelle » et qu'il définit comme « un temps, un espace où il n'y aura plus de discordance ». Le cosmopoétisme de son œuvre et de sa vie s'apparente aux philosophies orientales, à l'image de la « cosmogonie splendide » de la Bhagavad Gita. Arpenteur « poreux » de l'univers, Thoreau n'écrit pas sur la nature mais depuis la nature. Au fil des ans, il se fait l'observateur minutieux et exalté du monde naturel dont il se sait procéder. [...] Il est convaincu que c'est en accordant une attention stricte et absolue aux détails du monde naturel que l'humanité parviendra à comprendre et apprécier l'essence même de la vie. (Gillybœuf dans Thoreau, 2003 [1851] : 72)

Le géographe et explorateur tessinois Anselmo Mombelli, de retour de Jérusalem, fait lui aussi preuve d'une sensibilité cosmopoétique, bien illustrée par le paragraphe suivant. Nous tenons à le citer parce qu'il présente différents topoi narratifs typiques de la perspective cosmopoétique. A noter que le récit est contenu dans une *Autobiographie* publiée en 1907, dans laquelle l'auteur prétend à la totale vérité. Premier topos (spatial) est le trajet, à valeur religieuse et cathartique en raison de la sainteté de la ville fraîchement visitée. Le voyage en soi reflète un travail intérieur, une expérience de renforcement de la foi chrétienne, un rapprochement de l'homme à Dieu (d'ailleurs, le protagoniste est accompagné par des prêtres). Le deuxième topos relève de la temporalité où se passe la scène : le matin, avant l'aube, moment privilégié pour contempler le ciel étoilé, transition entre la nuit et le jour naissant. Troisième topos, la joie immense qui remplit l'homme « fini » devant l'immensité du « spectacle » qui s'offre à lui.

Je me suis allongé au milieu du pont sur un banc et je me suis endormi comme une marmotte. Le matin, une heure avant le lever du jour je me réveille, j'ouvre les yeux, et quelle merveille m'apparaît ! La voûte céleste ne m'avait jamais semblée aussi peuplée d'étoiles si éclatantes ! Au milieu du firmament se trouvait aussi la lune. J'ai appelé mes compagnons et des prêtres qui se trouvaient près de moi et je leur ai dit : « En ce moment, devant ce spectacle, je suis

plus heureux que les princes et les empereurs, tant la vue du ciel me remplit de joie sans que je doive descendre de mon lit »¹³⁷. (Mombelli dans Tommasini, 2022 : 313)

Profitions de cet extrait pour revenir à la scène des chants sur l'alpage, discutée en amont, et voir le rôle de la dimension cosmopoétique dans la construction narrative chez Anna Gnesa. Là aussi, nous avons les trois topoi. Le premier est l'alpage, espace situé en hauteur, donc plus proche du ciel chargé de significations religieuses. Le deuxième concerne un moment du soir, qui ne dure que quelques minutes, où le violet traduit le passage du jour à la nuit. Le troisième est la stupeur, la joie, le besoin de se retrouver ensemble, de partager des chants, de se décontracter. Dans ce cas comme dans celui de Mombelli, une autre *conditio sine qua non* de l'approche cosmopoétique apparaît, à savoir que les réflexions n'émergent jamais lors du travail quotidien mais lors de la suspension des activités ordinaires, lors du repos, du voyage ou de la marche qui facilitent par l'absence de contraintes la contemplation et l'observation.

Un autre exemple de pensée cosmopoétique nous est offert par Friederike Brun, la femme de lettre qui accompagne Bonstetten en visite dans la Suisse Italienne. Dans *Il paradiso di Saffo* elle note ses impressions lors de son passage à Ponte Brolla, à l'embouchure du Val Maggia. Elle se sert d'une citation qu'elle attribue à Horace Bénédicte de Saussure (probablement issue de son *Voyage dans les Alpes* et émise dans un contexte différent bien que géographiquement comparable, mais nous n'avons pas de confirmation). « Ici, tout est un immense Unisson des deux éléments primordiaux de la création : l'eau et la roche¹³⁸ » (Brun, 1998 [1795] : 28). Nous relevons encore le topos de la sacralité du lieu, qui remonte à la création même, et le topos de l'harmonie universelle : la synergie des acteurs du paysage naturel, la synthèse qui s'opère par leur configuration symbiotique. Aux yeux des personnes qui la perçoivent, plus souvent des voyageurs que les autochtones, cette considération a un corollaire : le fait de créer une syntonie entre le paysage et l'homme qui s'y retrouve. Autrement dit, pour en venir à la position d'Anna Gnesa, l'harmonie universelle est une propriété primordiale du milieu qui se transfère aux humains qui l'habitent. La relation qui se produit, fortement chargée en termes de significations symboliques, de sacralité et d'énergie, est qualifiée de geocomunione.

Le registre cosmopoétique relève de la sensibilité de certaines catégories de personnes en particulier, notamment des intellectuels passionnés par les sciences naturelles (Gnesa), des voyageurs (Cecchi),

¹³⁷ Io mi sono disteso in mezzo al ponte su di una panca e mi sono addormentato come una marmotta. La mattina, un'ora prima di giorno, mi sveglio, apro gli occhi, e quale meraviglia vedo mai! La volta celeste non mi era parsa mai così popolata di stelle così risplendenti! In mezzo al firmamento era anche la luna. Chiamai i miei compagni e dei preti che si trovavano vicino a me e dissi loro: «Io sono in questo momento, dinanzi a questo spettacolo, più felice dei principi e degli imperatori tanto mi empie di gioia la vista del firmamento qui senza che mi muova dal mio giaciglio!».

¹³⁸ Tutto è un immenso Unisono dei due elementi primordiali della creazione: acqua e roccia.

des savants (de Saussure), des poètes (Brun). Plinio Martini, un auteur parfois comparé à Anna Gnesa par le contenu de son œuvre plus que par la langue (il expérimente dans *Le fond du sac* une façon singulière de traduire en italien la mentalité et les discours de matrice dialectale des tessinois), choisit de ne pas adopter une vision cosmopoétique, ce qui traduit sa personnalité plus pragmatique que contemplative. « Dans son ensemble, l'œuvre de Plinio Martini peut difficilement être comparée à celle d'Anna Gnesa. Il s'agit assurément d'une autre perspective, avec d'autres intentions, voire d'autres moyens. Il s'agit d'une quête stylistique complètement différente » (Candido Matasci). Parmi les protagonistes villageois du dernier livre de Martini, qui date des années 1970 et est resté inachevé, *Corona dei Cristiani*, il y a un paysan qui dit :

Et la lune ? Es-tu vraiment sûr qu'ils y sont arrivés ? Pourrais-tu garantir, honnêtement, que ce n'était pas une mise en scène, une propagande ? Désormais, à la télévision, ils te montrent ce qu'ils veulent... Béni soit celui qui y croit ! Et même s'ils y sont arrivés, qu'est-ce que ça nous rapporte, à nous¹³⁹ ? (Martini, 1993 : 61)

Cette citation nous paraît intéressante à plusieurs titres. Premièrement, il y a une critique d'une vision mégalomane, détachée des besoins du peuple de la vallée, dont les savants et les intellectuels sont porteurs. Étant donné que l'écrivain est lui aussi un intellectuel, il fait de l'ironie sur cette couche sociale en mobilisant un discours manichéen de paysans jouant sur l'opposition entre les catégories. La collaboration entre les instances du pouvoir s'avère systématiquement intéressée et contreproductive à l'égard du milieu rural et de ses habitants. Martini était contraire à l'exploitation hydroélectrique du Val Maggia qui a précédé de peu celle du Val Verzasca.

La rivière Maggia était autrefois très riche en eau. Puis, après la construction des barrages, elle est devenue une rivière avec très peu d'eau. Outre le problème environnemental, il existe également un problème économique. Les grandes entreprises qui ont construit les barrages et qui en ont profité étaient suisses-allemandes. Il s'agissait principalement de capitaux extérieurs. Ici, le rôle quelque peu coupable est celui des avocats et des politiciens. Ils ont trahi le territoire, ce sentiment de trahison est présent dans la littérature, surtout des années 1960 et 1970. Je reprends ce que les écrivains disaient. L'idée est un peu celle d'un monde qui a fonctionné pendant plusieurs siècles d'une certaine manière, dont nous sommes les enfants, qui a soudain changé, et changé pour le pire, c'est-à-dire qu'il est devenu un monde non plus de paysans, mais du secteur tertiaire, des banques, des cabinets d'avocats. Avant cette forte industrialisation, pour Piero Bianconi, l'homme avait la mesure des choses.

¹³⁹ E la luna? Sei proprio sicuro che ci sono arrivati? Potresti garantire, da galantuomo, che non è stata una messinscena, una propaganda? Già che con la televisione ti fanno vedere quello che vogliono... Beato chi ci crede! E anche se ci fossero arrivati, che ce ne viene in tasca, a noi?

Lorsqu'il intervenait sur le territoire, il le faisait dans un grand respect de la nature et de la mémoire historique du paysage anthropisé¹⁴⁰. (Renato Martinoni)

Deuxièmement, il y a chez Martini une critique du modèle capitaliste (il était partisan du PSA, le Parti Socialiste du Tessin). Les citoyens ne tirent pas de profit des choix des autorités, le bénéfice finit ailleurs, dans les métropoles, chez les actionnaires. Les promesses reçues ne sont que poudre aux yeux, il n'y a pas un développement économique considérable dans la vallée, mais un progrès discutable, poursuivi aux frais du paysage. Troisièmement, il y a une critique de la technologie poussée à l'extrême, utilisée pour aller le plus loin possible, dans une conquête astronomique évidemment inutile pour un paysan. Au sein de cette critique il y a une méfiance envers les médias qui sont un instrument de propagande puissant et subtil (d'où la nécessité de cultiver le doute). Finalement, le locuteur laisse comprendre quelle est sa « recette ». Le seul horizon qui compte vraiment est celui du village, de la vallée : un horizon régional, limité, circonscrit. La lune est à regarder depuis la Terre, il faut se méfier des objectifs trop grands, agir à proximité ou de moins à une échelle gérable, mieux rurale qu'urbaine, et adopter du pragmatisme. « Les nostalgiques du passé croient que la direction adoptée et suivie par la technologie moderne - vers un gigantisme croissant, des vitesses toujours accélérées, une violence toujours accrue, au mépris de toutes les lois de l'harmonie naturelle - est le contraire du progrès » (Schumacher, 1978 : 164).

Nous comprenons par ce survol quelques points de contact entre Plinio Martini et Anna Gnesa. Néanmoins, nous signalons une rupture importante sur le plan de la production de la connaissance. Chez Martini il y a rarement de sensibilité cosmique attribuée au paysannat, sauf quand il présente le Val Bavona « en tant que lieu unique mais compris comme universel » (Martini, 2023). En revanche, chez Gnesa un résultat épistémologique non négligeable issu de l'adoption d'une perspective cosmopoétique est la geocomunione, qui était avant tout le propre des paysans et qui traduit leur inscription à la fois architecturale et expérientielle dans l'espace.

¹⁴⁰ Il fiume Maggia, per esempio, era molto ricco di acqua; poi, dopo la costruzione delle dighe, è diventato un fiume con pochissima acqua. A parte che questo è un problema di natura ambientale, c'è anche un problema di natura economica. Queste grandi società che costruivano le dighe, che ne approfittavano, erano svizzero-tedesche: soprattutto capitali venuti da via, e qui il ruolo un po' peccaminoso è quello soprattutto degli avvocati e dei politici. Diciamo quindi che hanno tradito il territorio, questo sentimento di tradimento c'è nella letteratura, soprattutto a partire dagli anni 1960 e '70. Dico quello che dicevano gli scrittori. L'idea è un po' quella di un mondo che è andato avanti per molti secoli in una certa maniera, di cui noi siamo figli, e che poi all'improvviso è cambiato, ed è cambiato in peggio, cioè è diventato un mondo non più di contadini, ma di terziario, di banche, di studi di avvocatura. Prima di questa forte industrializzazione, per Piero Bianconi, l'uomo aveva la misura delle cose. Quando interveniva sul territorio lo faceva con un forte rispetto per la natura e per la memoria storica del paesaggio antropizzato.

5.5.2 L'humanisme cosmologique

L'écriture cosmopoétique n'est pas qu'une technique littéraire mais se retrouve aussi dans les sciences sociales ou dans celles de l'esprit. Elle est à la base d'un courant, l'humanisme cosmologique, dans lequel s'inscrit la démarche d'Anna Gnesa. L'humanisme cosmologique vise à « prendre une nouvelle conscience de la situation de l'homme dans l'univers en intégrant le monde intérieur et l'expérience intime » (Gex, 1957 : 186). Cette approche a pour but de « préciser quelle est la place de l'homme dans le monde, quelle est la valeur qu'il représente, quel sens offre son existence face au gigantesque univers dont il fait partie » (Gex, 1957 : 189).

Nous nous référons pour cette partie à un compte-rendu de lecture, *Vers un humanisme cosmologique : la synthèse de Teilhard de Chardin*, publié par Maurice Gex. « Le représentant le plus justement célèbre de l'humanisme cosmologique est indiscutablement le savant jésuite Pierre Teilhard de Chardin » (Gex, 1957 : 188). Géologue, paléontologiste, préhistorien, grand voyageur, il a passé une partie de sa vie à parcourir la Chine. Essayiste prolifique, il a laissé entre autres *Le Milieu divin* (1993), *Le phénomène humain* (2007), *Hymne de l'Univers* (2015), *La place de l'homme dans la nature* (2021).

L'auteur inclut dans ses réflexions un aspect de grande importance pour l'appropriation par la géographie de l'humanisme cosmologique. L'homme n'est pas modelé par le milieu tout court, il n'y a pas d'influence directe du climat ou de l'habitat sur lui. Il n'y a pas de déterminisme environnemental ou géographique, à la manière de Bonstetten, de Rosier, de Billet. L'homme, en revanche, est modelé par ses représentations de l'espace, par son imaginaire. Les systèmes explicatifs, peu importe s'il s'agit d'anthropocentrisme ou pas, de géocentrisme ou d'héliocentrisme, ne sont que des constructions susceptibles d'évoluer. Nous ne sommes donc pas dans le domaine de l'exactitude, du vrai ou du réel.

L'homme est étroitement solidaire de son milieu : voilà une banalité qu'il est difficile de contester, car elle est valable pour tous les êtres vivants. L'homme est modelé - devons-nous préciser - par la représentation qu'il se fait de son milieu, c'est-à-dire par le milieu dans lequel il croit être. Il n'est pas indifférent, certes, de s'imaginer que c'est la Terre qui est le centre du monde, ou que c'est le soleil, ou que c'est notre Galaxie, ou qu'il n'y a pas de centre du tout. (Gex, 1957 : 187)

Il n'est pas aisé de renoncer à ses repères pour penser l'espace de cette manière. La pensée de l'auteur est ambitieuse et révolutionnaire. Elle pose des dilemmes non indifférents, que nous retrouvons dans l'œuvre d'Anna Gnesa. La solution adoptée par l'institutrice est celle de s'identifier avec d'autres formes de vie, ou avec des structures inanimées, par exemple géologiques, pour appréhender l'espace à une autre échelle. Elle reconnaît que, pour produire de la connaissance, il faut un décentrement. Elle

joue avec les perspectives, tout en restant fidèle à sa vallée, solidaire avec un milieu qui est un point de départ ou d'appui (la « maison »), mais pas un centre.

Anna Gnesa semble partager la vision optimiste présentée par de Chardin, qui concevait l'humanisme cosmologique à l'instar d'une véritable césure épistémologique, d'une révolution scientifique, d'un « nouveau paradigme », comme le dirait Thomas Kuhn (1972). Cela ne s'est pas produit, le courant reste cantonné dans une niche.

Nous vivons actuellement une nouvelle Renaissance, la révolution ayant récemment accéléré son allure sous la pression des nouvelles découvertes scientifiques qui se précipitent « en avalanche ». [...] L'expression de cette Renaissance est précisément l'humanisme cosmologique. [...] Ce nouvel humanisme est fondé sur une vaste vision cosmique au sein de laquelle il situe l'homme. [...] L'homme est une expression du Cosmos, il donne un sens à celui-ci. (Gex, 1957 : 187-188)

Nous comprenons que celle-ci n'est pas la vision schématique ou réductive des « pontifes de la science », dont les catégories sont conçues pour séparer la fleur du papillon. L'auteur prône une considération unitaire des « choses », de la Matière dans sa totalité : « Je te bénis, Matière, et je te salue, non pas telle que te décrivent, réduite, ou défigurée, les pontifes de la science et les prédicateurs de la vertu - un ramassis, disent-ils, de forces brutales ou de bas appétits - mais telle que tu m'apparais aujourd'hui, dans ta totalité et ta vérité » (Gex, 1957 : 199).

Un autre représentant de l'humanisme cosmologique était Bernard Charbonneau, penseur, philosophe et enseignant français. Pour consacrer quelques lignes à sa figure, nous nous basons sur *Ecologie et liberté. Bernard Charbonneau précurseur de l'écologie politique* de Daniel Cérézuelle (2006), ainsi que sur un compte rendu de lecture publié en ligne par René Sigrist, *Bernard Charbonneau (1910-1996) : retrouver Eden*.

Auteur de différents essais, spécialiste de Teilhard de Chardin (Charbonneau, 1963), théoricien de la décroissance, il critique, au nom d'un idéal de liberté et d'autonomie, l'idéologie productiviste et techniciste. Proche du mouvement personnaliste de Emmanuel Mounier et de Jacques Ellul¹⁴¹, Charbonneau réfléchit aux changements qu'entraîne le progrès scientifique et technique, dans lequel il voit la source de toujours plus d'organisation, c'est-à-dire de plus de conformisme, donc de moins de liberté. La critique des « écrans peuplés de fantasmes », la liberté en tant que communion avec le Cosmos, la valeur de l'eau, de l'air, du silence : voilà des sujets chers à cet auteur qui reviennent constamment aussi à l'attention d'Anna Gnesa.

¹⁴¹ *Le bluff technologique* (Ellul, 2014) est un livre fondamental pour la critique de l'omniprésence de la technologie dans le monde contemporain.

Si nous n'y prenons garde, en supposant un meilleur des mondes sans crise ni guerre, nous finirons dans une caverne climatisée, isolée dans ses propres résidus ; où nous aurons le nécessaire : la TV en couleur et en relief, et où il nous manquera seulement le superflu : l'air pur, l'eau claire et le silence. Le citoyen pense s'être libéré en s'isolant du Cosmos ; mais c'est ainsi qu'il a perdu sa liberté¹⁴².

Charbonneau est un fervent critique de la massification, un phénomène qu'il étudie au prisme de l'histoire du tourisme, qui est complémentaire, pour nous ici, à l'approche de Claudio Ferrata.

Pour les primitifs et les paysans, rien n'est plus étranger que l'idée de voyager. Ceux qui ont traversé les pays ignorés du tourisme savent à quel point leurs habitants sont surpris de voir un homme qui se déplace pour son plaisir. A l'origine, l'homme ne change de lieu que contraint par une nécessité supérieure : pour fuir un ennemi, s'enrichir, ou obéir à l'ordre d'un dieu. Pour le Moyen-âge, le voyageur, c'est le pèlerin ou le trafiquant. Le voyage généralisé apparaît lorsque les conditions économiques et sociales permettent à l'individu de rompre avec son milieu. Il naît avec la richesse, la sécurité des routes, la curiosité et l'ennui. Le tourisme commence au dix-huitième siècle, et d'Angleterre il gagne l'Europe. Le voyage n'est plus aujourd'hui le fait d'une aristocratie, il devient celui d'une classe sociale tout entière : la bourgeoisie, et finalement les masses populaires¹⁴³.

Pionnier de l'écologie politique, Charbonneau travaille diffusément sur la distinction qui oppose la Nature à la Culture. La nature émerge lorsque l'homme s'en détache, lorsqu'il se conçoit lui-même comme différent et extérieur. Cela constituera par la suite un acquis pour les approches constructivistes.

La nature est à la fois la mère qui nous a engendrés et la fille que nous avons conçue. A l'origine, il n'y avait pas encore de nature dans la mesure où l'homme ne s'était pas encore distingué d'elle pour la considérer. Individus et société étaient englobés dans le Cosmos. Le sentiment de la nature a grandi parallèlement au développement de sa maîtrise. Ce sentiment apparaît lorsque le lien avec le Cosmos est rompu, lorsque la science pénètre le mécanisme du Cosmos et que la technique permet de transformer la nature, autrement dit lorsque la Terre se couvre de maisons et le ciel de fumées¹⁴⁴.

Un aspect mérite notre attention : lorsque la science pénètre le mécanisme du Cosmos, la Terre se couvre de maisons et le ciel de fumées. Ce point n'apparaît pas tant un exercice de style, une élucubration littéraire ou un manque de rigueur, mais plutôt une manière de montrer que le registre

¹⁴² <https://nosfuturs.ch/bernard-charbonneau/>.

¹⁴³ <https://nosfuturs.ch/bernard-charbonneau/>.

¹⁴⁴ <https://nosfuturs.ch/bernard-charbonneau/>.

géopoétique et celui que nous appelons cosmopoétique entrent en contact. L'idée de « totalité cosmique », qui réaffirme que les racines humaines se trouvent dans la nature et que l'homme en fait partie, va dans le même sens.

La nature n'est pas une mère au sens sentimental du terme, elle est la Mère : l'origine de l'homme. L'homme doit péniblement se maintenir entre ces deux abîmes : la totalité cosmique et la totalité sociale. Il nous faut réviser nos notions de nécessaire et de superflu. Il faut affronter le standard de vie, les investissements, les fusées et la bombe atomique pour choisir l'air pur. Ce n'est que si l'homme est capable de se dominer qu'il pourra continuer de dominer la Terre. La solution suppose un renversement des valeurs. Il faut que la fin, soit la nature pour les hommes, commande les moyens, soit la science, l'industrie et l'Etat¹⁴⁵.

Nous complétons cette partie en revenant au Val Verzasca, sur lequel s'attarde le géomancien Claudio Andretta du point de vue de l'humanisme cosmologique (Andretta, 2016 : 153-163). La géomancie est présentée comme une science qui étudie l'énergie cosmique réfléchi sur la Terre, mesurée en Bovis par des appareils sophistiqués. Cette énergie est plus concentrée dans certains lieux de force (lieux « énergétiques ») : des arbres isolés ou une forêt, des rochers ou des blocs erratiques, des sommets, des montagnes ou des collines, des églises, des chapelles ou des couvents. A côté de ces structures pyramidales, verticales ou convergentes, on trouve l'eau, dispositif essentiel en termes énergétiques pour la géomancie : une source, un ruisseau, un fleuve, une cascade, des marécages, des lacs. Andretta fait une étude circonstanciée de différents lieux. Nous n'allons pas pouvoir mettre en relation ses résultats et la construction de la geocomunione, néanmoins il s'agit d'une piste qui paraît prometteuse (nous préférons laisser un point d'interrogation sur la nature scientifique de la procédure géomantique).

5.5.3 La dimension cosmique pour Anna Gnesa

Anna Gnesa peut être considérée une écrivaine cosmopoétique au sens que le mot assume après Thoreau. Au sein du village imaginaire, la dimension cosmique se développe dans le cadre d'une religion de la nature. « Le récit emprunte des éléments aux mythes des religions anciennes. Les représentations sont construites autour d'un archétype, le couple homme-terre, qui en assure l'unité organique » (Lagrave, 1980 : 189). Nous avons déjà mis en lumière l'emploi du langage mythique. Indéniablement, le couple homme-terre est au cœur de la présentation du Val Verzasca, de la communauté paysanne qui vivait un rapport à l'espace désormais disparu avec la fin de l'économie de subsistance et du semi-nomadisme. Mais la relation que l'écriture géopoétique et cosmopoétique implique est d'un autre niveau : elle relie l'homme et la Terre et resitue les deux au sein d'une autre

¹⁴⁵ <https://nosfuturs.ch/bernard-charbonneau/>.

échelle, celle de l'Univers. Nous constatons que Anna Gnesa entame un projet audacieux, celui « d'être capable de parler de la Terre comme d'une province du Cosmos » : voilà une intention qui caractérise une « véritable géographie humaniste » pour Renato Scariati et Antoine Bailly (1998 : 213). En effet, comme nous l'avons montré, « le géographe humaniste est une personne qui s'interroge sur l'expérience existentielle des rapports à l'espace et aux lieux dans ce qu'elle porte de personnel, d'idéologique, de cosmique » (Scariati & Bailly, 1998 : 214).

A l'intersection entre la géographie et la littérature peuvent émerger différents thèmes (autant d'indices d'une harmonie acquise ou perdue) qui brouillent la rigueur des échelles spatiales ou temporelles. Par ailleurs, l'adjectif « cosmique » sert à envisager un cadrage plus vaste, à repositionner l'humain, à reconfigurer ses drames, à réduire les ambitions disproportionnées. L'expérience de vie est porteuse d'universalité malgré sa nature finie et limitée. Ainsi, l'autrice insiste sur le motif du « panta rei » en étant « nous, ici » (Beffa dans Gnesa, 2011 : 171) ; utilise des stratagèmes narratifs expérimentés, le locus amoenus, l'hortus conclusus, afin de restituer la condition privilégiée de la femme de lettre pour interroger un palimpseste paysager remarquable (Beffa dans Gnesa, 2011 : 172) ; évoque le « tedium vitae » et reconnaît la brièveté de l'existence humaine (Beffa dans Gnesa, 2011 : 176) ; s'approprie, par un style proche des bestiaires, du thème léopardien de la « souffrance cosmique » perceptible dans le *Zibaldone* (Leopardi, 2009 [1900]), une souffrance subjective, animale ou même végétale (Beffa dans Gnesa, 2011 : 172).

J'ai approfondi des passages du *Zibaldone* qui représentent précisément la souffrance cosmique dans la pensée de Leopardi, où nous avons toutefois quelques différences par rapport à Anna Gnesa, dans le sens où Leopardi impute, disons, tous les maux, toutes les souffrances qui affectent les créatures, les animaux, les plantes, à la nature, qui est une marâtre insensible à la vie. Anna Gnesa reprend effectivement ces aspects, mais s'en éloigne, parce qu'elle blâme l'être humain. C'est l'homme contemporain qui est responsable de la souffrance qu'elle observe dans la nature¹⁴⁶. (Samuela Savoy)

Le thème de la souffrance mérite d'être approfondi. La littérature régionaliste se propose de témoigner d'un passé où la souffrance accompagnait beaucoup la vie de l'humain. Or, la communion avec les lieux est une condition qui doit précéder la narration.

¹⁴⁶ Ho approfondito uno dei passaggi dello *Zibaldone* che appunto rappresentano la sofferenza cosmica nel pensiero di Leopardi, dove però abbiamo delle differenze rispetto ad Anna Gnesa, nel senso che Leopardi attribuisce la colpa, diciamo, di tutti i mali, di tutte le sofferenze che colpiscono le creature, gli animali, i vegetali, alla natura, che è una matrigna insensibile alla vita. Anna Gnesa in realtà riprende questi aspetti, ma se ne distanzia, perché attribuisce la colpa all'essere umano. È l'uomo contemporaneo il responsabile della sofferenza che lei nota nella natura.

Anna Gnesa connaissait la souffrance. Elle est allée en Syrie, un pays pauvre, en tant que femme ; elle a vu les enfants à l'école... A partir de ses expériences, elle a réfléchi à cet aspect de la vie individuelle et collective. Pendant ses études, elle a lu des poètes qui traitaient de la souffrance. Il y avait de la souffrance à l'époque où vivait Gnesa, mais il y en avait aussi dans les siècles précédents : la souffrance due à des tragédies. Le peintre Giovanni Antonio Vanoni a réalisé de nombreux ex-voto où l'on voit des femmes écrasées par des pierres, des hommes tombés dans la rivière...

Piero Bianconi traite de la souffrance des femmes. Mon arrière-arrière-grand-père Barbarossa, protagoniste de *L'Arbre généalogique*, part en Amérique, y reste sept ans, écrit deux lettres par an. Il laisse une femme à la maison, avec sa belle-mère, avec quatre ou cinq enfants. La femme de Barbarossa doit s'occuper des enfants, des travaux agricoles, des malades, de la famille. Le fait qu'un couple soit séparé est une source de souffrance. La solitude, par exemple celle des femmes, est un problème important, même pour celles qui avaient un mari ou des enfants qui émigraient de manière saisonnière. Ils étaient absentes pendant sept ou huit mois. Et ceux qui sont restés en Amérique pendant des années, ou qui ne sont jamais revenus... Et puis il y a la souffrance de la tragédie quotidienne, parce que les travaux, quand il n'y avait pas d'hommes, étaient faits par des femmes, des jeunes et des enfants. Et le risque est grand. Monter sur les corniches pour couper l'herbe, c'est risquer de tomber, d'être mordu par une vipère. On pouvait tomber dans le feu, se brûler. Ces gens n'étaient pas heureux, ils étaient pauvres, ils n'avaient rien à manger. C'est pourquoi les écrivains veulent raconter, à travers les livres, des histoires que les gens n'auraient probablement jamais connues autrement. Quelqu'un qui a grandi à Lugano, ne sait pas ce que c'est que d'être pauvre à Caveragno, à Sonlerio (des villages importants dans l'œuvre de Plinio Martini). Les écrivains veulent être des témoins. Avant de témoigner, il faut être en communion avec les lieux, les comprendre. C'est en les comprenant que l'on peut les expliquer aux autres. Voilà ce que fait la littérature¹⁴⁷. (Renato Martinoni)

¹⁴⁷ La Gnesa ha visto le sofferenze. È andata in Siria, in un paese povero, come donna; ha visto i bambini a scuola... A partire da queste esperienze ha riflettuto su questo aspetto della vita individuale e di tutti. Avendo studiato, ha incontrato poeti che si sono occupati della sofferenza. La sofferenza c'è stata nel tempo in cui la Gnesa ha vissuto, ma c'è stata anche nei secoli precedenti, la sofferenza dovuta alle tragedie. Il pittore Giovanni Antonio Vanoni ha fatto molti ex voto dove si vedono le donne investite dai sassi, l'uomo caduto nel fiume...

Bianconi si occupa della sofferenza delle donne. Uno va in America, come ha fatto il mio trisnonno Barbarossa, sta sette anni là, scrive due lettere all'anno. Lascia a casa una donna, con la suocera, con quattro o cinque figli. La moglie del Barbarossa deve occuparsi dei figli, dei lavori agricoli, delle malattie, della famiglia; il fatto che una coppia sia separata è un motivo di sofferenza. La solitudine, per esempio delle donne, è un tema importante. Anche per quelle che avevano i

5.5.4 La geocomunione, una comunione con la natura, gli esseri, le cose

La terza declinazione della geocomunione riguarda la facoltà umana di stabilire relazioni con gli esseri e le cose, la capacità di essere in comunione con la natura. Anna Gnesa presta la sua voce al Val Verzasca e ai messaggi che la natura contiene.

Où est la littérature qui permette à la Nature de s'exprimer ? Serait un poète celui qui pourrait enrôler vents et rivières à son service, afin qu'ils parlent pour lui ; celui qui clouerait les mots à leurs sens primitifs, comme les fermiers renfoncent les pieux que le gel a soulevés ; celui qui puiserait ses mots aussi souvent qu'il s'en servirait, les transplanterait sur sa page avec la terre adhérant à leurs racines ; dont les mots sont si vrais, frais et naturels qu'ils sembleraient se développer comme les bourgeons à l'approche du printemps, bien qu'ils reposent étouffés entre deux feuilles moisies dans une bibliothèque - toujours, fleurir et porter des fruits selon son espèce, chaque année, pour le lecteur fidèle, en symbiose avec la Nature environnante.

(Thoreau, 2003 [1851] : 47)

Décidément, Anna Gnesa permet à la nature de s'exprimer, elle chante cette nature, la comprend et lui donne une voix. « La nature de cette vallée est faite pour y trouver la paix après les grandes séparations - chaque vie a ses séparations, si elle est en ascension - la paix, les choses et l'au-delà des choses¹⁴⁸ » (Gnesa, 2010 [1974] : 14). A l'Unisson des éléments naturels de Friederike Brun, il faut ajouter la composante anthropique. L'unité d'un peuple avec son milieu, la geocomunione, n'a du sens que pour les humains. « En écoutant le son des cloches je ressens l'unité des choses - eaux, roches, forêts - et de notre peuple, tous insérés dans la même aventure cosmique dont nous ne voyons pas la fin¹⁴⁹ » (Gnesa, 2010 [1974] : 93). Les textes analysés questionnent le sens de cette aventure cosmique partagée par des êtres, par des compagnons de voyage. « Toutes les créatures sont nos

mariti o i figli che emigravano stagionalmente, stavano via sette o otto mesi. E quelli che stavano via in America per anni, oppure che non tornavano più...

E poi c'è la sofferenza della tragedia quotidiana, perché i lavori che facevano queste persone, quando non c'erano i maschi, li facevano le donne, i giovani e i bambini. E il rischio è grande. Andar su, sulle cenge a tagliare l'erba, vuol dire che si poteva cadere, si poteva essere morso da una vipera. Si poteva cadere nel fuoco, bruciarsi. Queste non erano persone felici, erano povere, non avevano da mangiare. E allora gli scrittori vogliono raccontare attraverso il libro delle storie che altrimenti probabilmente la gente non avrebbe mai conosciuto. Uno che cresce a Lugano non sa cosa vuol dire essere povero a Caverogn, a Sonlerto. Loro vogliono essere testimoni. Prima di testimoniare bisogna entrare in comunione con i luoghi, capirli. Quando poi li si è capiti si è anche in grado di poterli spiegare agli altri. È quello che fa la letteratura.

¹⁴⁸ La natura di questa valle è fatta per trovarvi la pace dopo i grandi distacchi - ogni vita ha i suoi distacchi, se è in ascesa - la pace, e le cose, e il di là delle cose.

¹⁴⁹ Mai come ascoltando il ribattere delle campane io sento l'unità delle cose - acque rocce boschi - e della nostra gente, inseriti tutti nella stessa vicenda cosmica di cui non vediamo la fine.

compagnes de voyage, de Vêga fulgurante au zénith à ces minuscules larves enfermées dans les galles sur les feuilles du hêtre, des rochers qui s'effritent lentement à l'eau qui coule entre les pierres polies¹⁵⁰ » (Gnesa, 2001 [1978] : 86).

Ces brèves lignes laissent émerger le « sentiment profondément vécu par l'autrice de faire partie du processus universel de la nature » (Agliati dans Gnesa, 2001 [1978] : quatrième de couverture). L'extase paysagère - expérientielle, immersive, multisensorielle, émotionnelle - est un moment privilégié pour comprendre cette syntonie. « Je vis devant la nature des moments extrêmement intenses d'admiration et de tendresse ineffable, et tout mon être s'immerge dans une communion extatique et silencieuse avec elle¹⁵¹ » (Gnesa, 2011 : 18). L'harmonie constitutive de cette communion réside dans la compréhension de sa propre place au sein de la mosaïque complexe, faite de choses dans l'espace, sans les distinctions de la biologie, de la botanique, de la zoologie. Ne pas séparer la fleur du papillon, se démarquer des sciences dures pour élaborer une mythologie, une spiritualité, une philosophie de la nature, et reconnaître une unité de vie. « Unité de vie, de la vague sous mes pieds jusqu'aux sommets vers le ciel, des derniers mélèzes là-haut au pré ici à côté, du faucon au papillon, du serpent à la fougère. Choses, je vous aime !¹⁵² » (Gnesa, 2001 [1978] : 95).

La dimension cosmopoétique, puisqu'elle fonctionne sur un registre ontologique, n'est pas que de l'ordre de l'abstraction littéraire. « L'être des choses » (Gnesa, 2001 [1978] : 96) traduit l'ontologie du monde matériel (les « choses », pour Anna Gnesa, sont très souvent des « êtres ») ; « contempler l'invisible » (Gnesa, 2011 : 19) relève de l'ontologie du paysage en tant qu'expérience sensorielle qui dépasse les limites du connu ; « notre adhésion mystérieuse au Tout » (Gnesa, 2010 [1974] : 103) réinscrit l'existence humaine au sein d'un grand mécanisme unitaire, qui n'est pas sans rappeler une formulation contenue dans *Les Cabales* de Voltaire : « l'univers m'embarrasse et je ne puis songer que cette horloge existe et n'ait pas d'horloger ». L'idée d'un mécanisme équilibré, au sein duquel il faut trouver sa place, revient souvent, suggérée par le paysage regardé. « Quand la vie devient contemplation, nous ressentons l'adhésion de toutes les fibres à un jeu suprême d'équilibres¹⁵³ » (Gnesa, 2010 [1974] : 134). Et ailleurs : « Il existe peut-être une loi selon laquelle tout s'emboîte dans un équilibre absolu, en dehors de notre expérience¹⁵⁴ » (Gnesa, 2001 [1978] : 104). C'est alors que le

¹⁵⁰ Tutte le creature ci sono compagne di viaggio, da Wega fulgente allo zenit a quelle minuscole larve chiuse nelle galle sulle foglie del faggio, dalle rocce che si sgretolano lentissime nei millenni all'acqua che scorre tra le pietre levigate.

¹⁵¹ Io vivo dinanzi la natura momenti stranamente intensi d'ammirazione e di tenerezza che non so ridire: e tutto l'essere mi s'immerge in un'estatica e silenziosa comunione con essa.

¹⁵² Unità di vita dall'onda sotto i miei piedi alle vette contro il cielo, dagli ultimi larici lassù al prato qui accanto, dal falchetto alla farfalla, dal serpe alla felce. Cose, vi amo!

¹⁵³ Quando la vita diventa contemplazione, sentiamo l'adesione di tutte le fibre a un supremo gioco di equilibri.

¹⁵⁴ Forse esiste una legge per cui tutto s'incastra in un equilibrio assoluto, al di fuori della nostra esperienza.

cosmopoétisme, qui ignore dans sa quête de facteurs unifiants les catégories savantes pour distinguer les êtres, qui est le propre de l'art, de la littérature et qui est un fait de croyance, rejoint la rigueur des sciences exactes à la recherche idéale de lois qui ne peuvent qu'être imaginées.



Figure 23 Lac d'Efra, 2023 (Gabriele Bigiotti)

5.5.5 La spirale de l'histoire

Pour Anna Gnesa, la Modernité ne laisse plus de place à la personne, l'étouffe dans un monde qui a perdu la mesure des choses, dans lequel rien n'est plus à la mesure de l'homme ; où il y a la domination de la ville sur la campagne, ou de l'Etat sur les régions périphériques, à des fins capitalistes, industriels, techniques ; où l'on poursuit un progrès économique dans lequel les valeurs, les vertus, la culture et l'identité des paysans ont très peu de place. L'autrice considère que l'histoire prend la forme d'une spirale, image qui suggère l'oppression, l'asphyxie. Mais elle ne se limite pas à ce constat. Comme nous l'avons vu, elle accompagne ses critiques par la proposition de solutions tenables, elle ne se referme pas dans la rhétorique, dans la conviction conservatiste, pour dire que « c'était mieux avant ». Au contraire, elle est persuadée que « ça ira mieux après ». Face à la dystopie, elle offre une utopie nouvelle. Dans le cadre de la troisième déclinaison de la geocomunione, elle prône une éthique de la nature, la reconnaissance d'une patrie en tant que fait cosmique non nationaliste, un retour à la maison.

Se référant à la France des années 1950-1960, Rose-Marie Lagrave considère que la prise de conscience par le paysannat passe par l'instruction. Il ne s'agit pas de réactiver des savoirs et des pratiques disparus avec la première révolution agricole, mais bien de reconstruire une identité, un savoir être par les discours plus que par le savoir-faire. Le rôle des instituteurs venus de la campagne ainsi que des écrivains régionalistes est alors essentiel.

La guerre a appris aux paysans qu'ils constituaient un groupe à part, souvent méprisé ; la crise économique leur a révélé l'exploitation dont ils sont l'objet et la nécessité de lutter par leurs propres moyens. L'instruction leur paraît la meilleure arme pour comprendre et lutter contre les injustices de la société. Elle seule peut renverser la hiérarchie des valeurs, venir à bout des inégalités, rétablir la paix et la fraternité entre les hommes. (Lagrave, 1980 : 170)

Chez Lagrave, la redéfinition discursive de l'identité paysanne passe par l'enseignement, la littérature, les médias, avec un vocabulaire allant du pédagogique à la polémique, de la rancune à la revendication. Nous retrouvons à la même époque en Suisse ces éléments dans le cas d'Anna Gnesa. Dans une optique cosmopoétique, la paix et la fraternité ne peuvent se construire qu'au moyen de l'harmonie avec le milieu. En effet, la communion avec la nature n'est pas un rapport de pouvoir, de force, de domination. La geocomunione, gagnée par une communauté responsable qui jouit de la liberté et vit de manière conviviale, exclue tout abus du pouvoir (abus qui sont perpétrés par les geoclastes).

Au juste, qu'est-ce qui rend l'homme malheureux ? Trop d'anxiété, trop d'ambition, la grande bagarre quotidienne pour réussir, dominer, opprimer : autant de forces qui le déchirent de lui-même. Si l'homme écoutait un peu plus le silence, s'il s'amalgamait un peu plus avec la nature, son esprit serait plus clair, son cœur meilleur et heureux¹⁵⁵. (Gnesa, 2011 : 19)

Face à l'action des geoclastes, qui traduit les exigences croissantes de la Modernité, des industries et du capital, Anna Gnesa rappelle la nécessité pour l'Etat de limiter ces phénomènes néfastes. Il doit préserver les milieux ruraux, car c'est à partir de là que se réalise la patrie en tant que « fait cosmique ». L'Etat doit assumer une « éthique de la nature ».

L'Etat, qui a aussi une fonction éthique, doit être d'autant plus conscient de ses responsabilités que les exigences de l'industrie hydroélectrique et de la spéculation sont totalitaires. A ceux qui décident du sort de notre vallée, nous demandons de se rappeler que la patrie, avant d'être un fait civil, est un fait cosmique. Elle n'est jamais un fait financier. On ne peut mutiler le paysage sans couper quelque chose de profond dans le cœur de l'homme qui l'habite. Les valeurs augustes du paysage, constitutives de la patrie, sont inaliénables¹⁵⁶. (Gnesa, 2011 : 150)

¹⁵⁵ E che mai rende infelice l'uomo? Certo le troppe ansie, i troppi desideri, la gran rissa quotidiana per giungere, soverchiare, opprimere; i quali lo strappano a sé stesso. Se l'uomo sentisse un po' più di silenzio, se si confondesse un po' più con la natura, la sua mente sarebbe più limpida, il suo cuore più buono e felice.

¹⁵⁶ Lo Stato, che ha anche una funzione etica, deve essere tanto più consapevole delle sue responsabilità quanto più totalitarie sono le esigenze dell'industria idroelettrica e della speculazione. A chi decide delle sorti della nostra valle, noi domandiamo di tener ben presente che la patria prima di essere un fatto civile è un fatto cosmico; non è mai un fatto

Par son engagement, l'institutrice montre que les paysans, les citoyens du Val Verzasca, ont une volonté d'être acteurs dans l'histoire, d'être écoutés, de participer aux décisions qui ont un impact sur leur cadre de vie et son évolution. Mais parfois la déception prend le dessus, l'écrivaine se sent « prise dans une spirale » (Gnesa, 2001 [1978] : 92). Son combat contre les effets de la Modernité, en partie imprévus, reste une voix dans le désert. Le temps de l'histoire assume très souvent la forme de la spirale, qui accélère et écrase. Comme le dit Piero Bianconi dans *L'arbre généalogique*, le progrès est « une course folle, toujours plus rapide, toujours plus vertigineuse, un changement qui suit une progression géométrique. Voilà pourquoi je me sens désorienté, perdu, entre le souvenir d'un passé trop proche encore, comme s'il n'avait pas fini de saigner, et une réalité actuelle difficile à accepter, trop soudaine et trop différente » (Bianconi, 1989 [1969] : 18-19).

Nous retrouvons la spirale, symbole de l'avancée de l'histoire, dans le passage suivant. L'attention réservée aux choses, aux êtres même les plus discrets, n'est jamais une finalité en soi mais bien une étape dans la formation de la pensée d'Anna Gnesa.

L'animal a disparu, dissous en molécules sans laisser de trace. Il ne reste que le coquillage léger et varié, dans lequel la formule magique de la spirale s'est matérialisée : de cette spirale qui est aussi dans le destin de la vie humaine, dans l'histoire qui se répète et dans les galaxies perdues dans le ciel le plus lointain¹⁵⁷. (Gnesa, 2010 [1974] : 86)

Le cours de l'histoire, un coquillage qui reste. La vie qui l'habitait auparavant s'est évanouie. Cette image rappelle par analogie le destin des maisons déshabitées, non pas des maisons ordinaires, mais précisément celles d'où a été tirée au départ la notion de geocomunione. La maison est le signe tangible, spatialisé, de la vitalité et de la cohésion d'une civilisation à un moment précis de l'histoire. Lorsque les derniers habitants disparaissent, l'espace se vide de sa raison d'être, il n'est plus qu'un témoignage, et encore sa patrimonialisation est rare. « Rien plus qu'une maison abandonnée à jamais - des Natalinn, de Rosa, de Beatrice et Palmira - avec les outils utilisés jusqu'au dernier moment, donne le sens lancinant d'un monde fini¹⁵⁸ » (Gnesa, 2001 [1978] : 48).

finanziario. Non si può mutilare il paesaggio senza recidere qualcosa di profondo nel cuore dell'uomo che ne è l'abitatore. I valori augusti del paesaggio, costitutivi della patria, sono inalienabili.

¹⁵⁷ Il grumo vivo da un pezzo è scomparso, dissolto in molecole senza lasciare traccia: non resta che il bel gusciolino leggero e variegato, in cui s'è materiata la formula magica della spirale; di quella spirale che è anche nel destino della vita umana, nella storia che si ripete, e nelle galassie perdute nel cielo più lontano.

¹⁵⁸ Nulla più delle «cà» abbandonate per sempre - delle Natalinn, della Rosa, di Beatrice e Palmira - con gli arnesi adoperati fino all'ultimo giorno, dà il senso lancinante di un mondo finito.

5.5.6 Des échelles multiples

Comme le fait De Chardin, il s'agit de penser l'homme en fonction de l'univers. Pour lui, « l'homme occupe une position moyenne entre les deux infinis, l'infiniment petit du monde de l'atome et l'infiniment grand des vastes cités de plusieurs milliards d'étoiles, les nébuleuses spirales » (Gex, 1957 : 190). Chez Anna Gnesa, l'objectif d'écrire depuis la nature pour reconnecter les humains à la Terre, les hommes au Cosmos, fonctionne sur une logique multiscalaire, du plus proche au plus lointain, parfois mêlés ou comparés.

Imaginons que le système planétaire soit réduit à un modèle de dimensions minimales et qu'il soit tout entier à l'intérieur d'une sphère grosse comme un petit pois. A la même échelle, la Voie Lactée aurait un diamètre de mille kilomètres. Un petit pois - et mille kilomètres. Et la petite sphère ne représente pas la Terre, mais elle renferme tout notre système planétaire¹⁵⁹.

(Gnesa, 2001 [1978] : 97)

La taille des objets est modifiée didactiquement, tout est réduit à des dimensions concevables, imaginables, visuellement compréhensibles. Au-delà des rapports mathématiques, l'importance de ce genre de passages réside dans les non-dits, dans l'interrogation latente : quelle est la place de l'humain dans un Univers si vaste ? Qu'en est-il de la finitude, de la fugacité, devant l'infini et l'éternel ? Changer d'échelle d'observation aide à se donner une réponse, que l'autrice ne nous donne pas et qui dépend du lecteur, conformément à la prose d'art qui stimule à la réflexion sans obliger à accepter des vérités préconstituées.

Parfois le lecteur est accompagné à la découverte d'un paysage générique - il n'est pas relevant qu'il soit au Val Verzasca - le regard vague du relief au pré, le rythme de l'observation est dicté par le narrateur. Les objets sont examinés de manière méticuleuse, au télescope ou au microscope suivant la distance, apparemment avec le scrupule des sciences naturelles. Toutefois, il y a toujours une part de miracle, un mystère, quelque chose qui échappe à la compréhension si ce n'est par un acte de foi. « Que ces montagnes sont belles ! Et même une simple prairie, et dans la prairie un brin d'herbe, et dans le brin d'herbe une seule cellule, et dans la cellule ses grains de chlorophylle, et dans la chlorophylle le pouvoir miraculeux de la photosynthèse¹⁶⁰ » (Gnesa, 2001 [1978] : 97). Il est facile pour Anna Gnesa de se mettre dans la peau d'un papillon, d'un faucon, d'une sauterelle bariolée, un stratagème qui lui permet d'observer le monde naturel de l'intérieur, sous différents angles, par des

¹⁵⁹ Immaginiamo che il sistema planetario sia ridotto a un modellino di dimensioni minime e stia tutto dentro una sfera grossa come un pisello. Nella stessa proporzione, la Via Lattea avrebbe un diametro di mille chilometri. Un pisello - e mille chilometri. E la sferina non rappresenta la Terra, ma racchiude tutto il nostro sistema planetario.

¹⁶⁰ Come sono belle queste montagne! E anche un solo prato, e nel prato un filo d'erba, e nel filo d'erba una cellula sola, e nella cellula i suoi grani di clorofilla, e nella clorofilla il miracoloso potere della fotosintesi.

recadrages, des amplifications, des réductions. L'effet du « zoom » en avant ou en arrière augmente la dimension visuelle dans les textes.

Et les herbes qui se disputent l'espace, les plus faibles étouffées par les plus fortes : combien sont déjà rongées par les mandibules d'insectes ou assoiffées ou déjà sèches ! Vu à ras de terre, le pré est une jungle ; vu de la taille d'un homme, c'est un espace fascinant ; vu du haut de la montagne, c'est presque imperceptible¹⁶¹. (Gnesa, 2001 [1978] : 105)

Nous proposons enfin une citation où l'on retrouve la symbiose de la personne avec le monde naturel (fraternel, au même niveau) et sa cyclicité ; la valeur spirituelle de la solitude (un sacrement) ; la contemplation extatique du paysage visible qui donne l'accès à d'autres échelles de temps et d'espace, infinies et habituellement hors de la portée de l'humain : l'éternité et les constellations du Cosmos.

Seulement dans la solitude nous pouvons atteindre la plus haute activité de l'esprit : la contemplation. La solitude est un sacrement.

On dirait que, couché immobile sur un grand rocher couvert de lichen, on peut observer les sommets et leur imperceptible érosion pour toujours, tressaillir à l'éboulement d'un rocher tous les cent ans, se sentir au même niveau, fraternel, avec les trèfles et les euphrases qui renaissent chaque printemps, tissant la toile de l'éternité entre une constellation et l'autre¹⁶². (Gnesa, 2010 [1974] : 102)

¹⁶¹ E le erbe che si contendono lo spazio, le più deboli soffocate dalle più forti: quante sono già rosicchiate da mandibole d'insetti o assetate o già secche! Guardato a fior di terra il prato è una giungla; guardato dalla statura d'un uomo è uno spazio affascinante; guardato dall'alto della montagna è quasi impercettibile.

¹⁶² Soltanto nella solitudine possiamo giungere alla più alta attività dello spirito: la contemplazione. La solitudine è un sacramento.

Sembra che stesi immobili su un gran sasso pezzato di licheni, si possa guardare per sempre le vette e la loro impercettibile erosione, trasalire al crollo di un macigno ogni cent'anni, sentirsi allo stesso livello, fraterni, coi trifogli e le eufrasie che rinascono ogni primavera, tessere tra una costellazione e l'altra la tela dell'eternità.



Figure 24 Lac de Starlaresc, 2022 (Gabriele Bigiotti)

6. CONCLUSION

Dans ce travail nous avons montré que l'émergence de la notion de geocomunione dans l'œuvre littéraire d'Anna Gnesa est une conséquence directe des transformations socio-spatiales de sa vallée. Dans les années 1960, le Val Verzasca entre de plein pied dans la Modernité avec la construction d'un barrage hydroélectrique, ce qui marque une césure avec un mode de vie rural qui perdurait depuis des siècles. Anna Gnesa remarque que la civilisation traditionnelle du Val Verzasca recule de plus en plus. Fine observatrice du monde qui l'entoure, elle construit ses propres concepts pour mieux comprendre les tensions cristallisées par le barrage qui séparent le passé et le présent, la ville et la campagne, le dedans et le dehors. Elle parvient ainsi à la geocomunione, qu'elle construit sur la base de différents registres : l'engagement, la protestation, l'utopie, le mythe, la mémoire, la nostalgie, la quête des racines. Il s'agit d'une notion à la fois littéraire et géographique, qui relève de l'imaginaire et de l'idéologie. Forgé à partir d'une lecture personnelle du paysage, le concept ne perd pas de vue les retombées concrètes de la modernisation sur la vallée : plus d'asphalte, plus de voitures, plus de touristes, moins d'autochtones.

D'après notre analyse, Anna Gnesa décline la geocomunione de trois manières. La première déclinaison est celle d'un instinct architectonique caractéristique de la civilisation rurale du Val Verzasca du passé. Les constructions parvenaient à se fondre harmonieusement avec le milieu, créant ainsi un continuum entre paysage anthropisé (milieu humain) et milieu physique. Si nous reprenons Clarence Glacken, qui se demande dans quelle mesure l'homme transforme son environnement, nous pouvons distinguer deux façons de procéder. Dans le passé, les transformations du milieu par les humains étaient en plein accord avec l'âme des lieux. Les artefacts faisaient un tout avec la nature. Puis, le barrage rompt avec cette pratique architectonique qui avait la mesure des choses. Avec la Modernité, l'homme transforme l'espace de manière inédite et exagérée. Anna Gnesa qualifie la figure qui agit de telle manière de géoclaste.

A partir du barrage qu'elle conteste, Anna Gnesa crée deux notions opposées, l'une qui décrit l'action destructive de l'homme moderne (le geoclasta), l'autre qui désigne la relation harmonieuse entre l'homme du passé et son milieu (la geocomunione). Autrefois, il y avait une communion entre les paysans et la terre. Cela impliquait un lien étroit avec le sol, l'habitat, l'espace vécu du travail et du quotidien. L'autrice montre une sensibilité particulière à l'égard des paysans du Val Verzasca, hommes et femmes, et elle a forgé sa notion à partir de leur mode de vie traditionnel dans un milieu restreint.

La deuxième déclinaison de la geocomunione est l'idée de vivre en harmonie avec le génie du lieu. La notion renvoie au mode de vie d'un peuple qui a su intégrer l'influence du milieu. Elle répond à une autre question de Clarence Glacken, qui invite à examiner l'entité de l'influence du milieu physique sur les hommes et les sociétés. Conformément à la géographie classique, Anna Gnesa considère que cette influence existe et qu'elle était plus forte que celle des hommes sur le milieu. Le milieu naturel a forgé les habitants du Val Verzasca d'autrefois, leurs caractéristiques, leur culture. Les personnes ont compris et intégré le génie du lieu dans l'élaboration de leur mode de vie.

Au sein de cette deuxième déclinaison Anna Gnesa développe la question de l'appartenance identitaire à un espace limité et connu, celui de sa propre région d'origine. La geocomunione manifeste l'affiliation par rapport à son aire culturelle. L'écrivaine réaffirme constamment son appartenance exclusive au Val Verzasca et n'évoque jamais le Tessin ou la Suisse.

La troisième déclinaison de la geocomunione, plus philosophique et spirituelle, stimule l'humain à se penser au sein d'une réalité plus ample, par-delà ses échelles temporelles ou spatiales habituelles. Anna Gnesa conçoit l'humanisme cosmologique comme une extension du personnalisme. La finalité de la société est la personne, et l'horizon de la personne doit être le Cosmos. L'autrice cherche à comprendre l'au-delà des choses par l'adoption d'une poétique cosmologique. Pour revenir aux mots de Glacken, elle ne répond pas à l'interrogation de savoir si la Terre que l'homme habite a été créée à son intention, mais la geocomunione résulte d'une recherche dans cette direction. La geocomunione est alors une relation à l'espace, au temps et à l'altérité faite de résonances, d'échos, de jeux de miroir entre les personnes et un espace vaste, infini, éternel, céleste.

Démarrer un travail sur la geocomunione a été un défi. La notion est absente de tout dictionnaire disciplinaire et une recherche en ligne n'aboutit qu'à des maigres résultats. Apparemment, personne d'autre qu'Anna Gnesa a abordé la question, ce qui pouvait constituer un facteur de risque pour nous au départ. Toutefois, au vu de l'abondance de sources que nous avons pu piocher et croiser, nous avons finalement disposé de suffisamment d'éléments pour répondre à notre question. Le potentiel heuristique du concept est lié à la manière dont il a émergé et s'explique par la biographie, la vision du monde et le style littéraire de sa créatrice. Cependant, même si la notion reste associée à une personne, à un contexte et à une époque en particulier, la geocomunione parle beaucoup à la géographie contemporaine, qui pourrait s'en approprier, la retravailler, l'exporter dans d'autres champs d'application. Au final, la geocomunione est le fruit du regard attentif constamment porté par Anna Gnesa autour d'elle, sur l'espace vécu, au quotidien. Par ce regard, elle a su prévoir et dénoncer des dynamiques graves avec un ton prophétique qui paraît justifié. Les événements plus récents, le

développement exacerbé du tourisme, la pollution atmosphérique et acoustique, le bétonnage du paysage, la perte de valeurs culturels, ancestrales et millénaires de liberté et d'indépendance lui ont donné raison. Que ce soit ou non de la prose d'art, qu'il y ait plus d'intuition poétique que de rigueur scientifique, cela n'a pas d'influence sur la portée du message principal : la geocomunion est une invitation à regarder le paysage, à ne pas se laisser opprimer par la spirale du temps qui avance, à aller au-delà des apparences pour interroger les significations ultimes des êtres et des choses.



Figure 25 Anna Gnesa, sans date (Savoy, 2021 : 259)

7. BIBLIOGRAPHIE

7.1 Sources primaires

- Claudio ANDRETTA. 2016. *Luoghi energetici in Ticino*. Bellinzona : Casagrande.
- Luca BETTOSINI & Danilo PAGNUTTI. 2005. *Ticino : Terra di ricordi*. Lugano : Fontana.
- Giovanni BIANCONI. 1980 [1977]. *Valle Verzasca*. Locarno : Armando Dadò Editore.
- Piero BIANCONI. 1972. *Locarno di ieri e d'oggi*. Zürich : Werner Classen Verlag.
- Piero BIANCONI. 1982. *Ticino, ieri e oggi*. Locarno : Armando Dadò Editore.
- Piero BIANCONI, sous la direction de Renato MARTINONI. 2001. *Antologia di scritti*. Locarno : Armando Dadò Editore.
- Piero BIANCONI. 1989 [1969]. *L'arbre généalogique*. Lausanne : L'âge d'homme.
- Franco BINDA. 1989. *Costumi di Val Verzasca*. Locarno : Rezzonico.
- Friederike BRUN, sous la direction de Renato MARTINONI. 1998 [1795]. *Il paradiso di Saffo*. Balerna : Edizioni Ulivo.
- Samuel BUTLER, sous la direction de Piero BIANCONI. 2010 [1882]. *Alpi e santuari del Ticino*. Locarno : Armando Dadò Editore.
- Guido CALGARI, Introduction de Nelly VALSANGIACOMO. 2018 [1933]. *Quando tutto va male*. Locarno : Armando Dadò Editore.
- Giuseppe CAVAGNARI. 2011 [1892]. *Spazzacamino*. Balerna : Edizioni Ulivo.
- Emilio CECCHI. 1962. *Saggi e vagabondaggi*. Milano : Mondadori.
- Charles Victor DE BONSTETTEN. 1824. *L'homme du Midi et l'homme du Nord, ou l'influence du climat*. Genève : Paschoud.
- Rudolf FASTENRATH. 1906. *Fröhliches Volk im Tessin*. Magliaso : éditeur inconnu.
- Stefano FRANSCINI, sous la direction de Piero CHIARA. 1973 [1837]. *La Svizzera Italiana*. Lugano : Banca della Svizzera Italiana.
- Paolo GHIRINGHELLI, sous la direction de Antonio GALLI. 1943 [1812]. *Il Ticino all'inizio dell'Ottocento nella 'Descrizione topografica e statistica' di P. Ghiringhelli*. Bellinzona : Istituto Editoriale Ticinese.
- Anna GNESA, Introduction de Mario AGLIATI. 1997. *L'arte di Emilio Cecchi*. Locarno : Armando Dadò Editore.
- Anna GNESA. 2001 [1978]. *Lungo la strada*. Locarno : Armando Dadò Editore.
- Anna GNESA. 2010 [1974]. *Questa valle*. Locarno : Armando Dadò Editore.
- Anna GNESA, sous la direction de Candido MATASCI. 2011. *Acqua sempre viva!*. Locarno : Armando Dadò Editore.
- Aquilino GNESA & Stefano MUSSIO. 1993. *Le origini del presente*. Tenero : Pro Verzasca.

Fernando GRIGNOLA, Introduction de Franco LOI. 1987. *La pagina striàda*. Locarno : Edizioni Pedrazzini.

Fernando GRIGNOLA. 1995. *Le radici ostinate*. Locarno : Armando Dadò Editore.

Elsa HINZELMANN. 1940. *Angelica, das Mädchen aus Crino*. Berne : Orell Füssli.

Luigi LAVIZZARI. 1988 [1863]. *Escursioni nel cantone Ticino*. Locarno : Armando Dadò Editore.

Giacomo LEOPARDI. 2009 [1900]. *Zibaldone di pensieri*. Bologna : Zanichelli.

Bruna MARTINELLI. 2009. *Fra le pieghe del tempo*. Locarno : Armando Dadò Editore.

Bruna MARTINELLI. 2014. *La forza delle donne*. Erstfeld : Pudelundpinscher.

Plinio MARTINI. 1994. *Corona dei Cristiani*. Locarno : Armando Dadò Editore.

Plinio MARTINI. 1984 [1970]. *Le fond du sac*. Vevey : Editions de l'Aire.

Plinio MARTINI. 2023. *Com'era bello di giugno a Roseto*. Bellinzona : Casagrande.

Gian Alfonso OLDELLI. 1816. *Il maestro di casa. Almanacco sacro, civile, morale del canton Ticino*. Lugano : Francesco Veladini.

Elio SCAMARA, Introduction de Fernando GRIGNOLA. 1990. *Il nonno di frassino*. Locarno : Tipografia-Offset Stazione.

Elio SCAMARA, Introduction de Renato MARTINONI. 1995. *La mano*. Locarno : Armando Dadò Editore.

Elio SCAMARA, sous la direction de Matteo PEDRONI & Matteo GIOTTONINI. 2023. *Er fontana del zéd*. Locarno : Armando Dadò Editore.

Elio SCAMARA. 2005. *Gergo d'intesa. Vocabolario del dialetto di Lavertezzo e Valle Verzasca*. Tenero : Cavalli.

Hans Rudolf SCHINZ. 1985 [1784]. *Descrizione della Svizzera Italiana nel Settecento*. Locarno : Armando Dadò Editore.

Sandro SUIRA. 2014. *La fine di un'epoca*. Biasca : Dazzi.

Lisa TETZNER. 1941. *Die Schwarzen Brüder. Erlebnisse und Abenteuer eines kleinen Tessiners*. Aarau : Sauerländer.

Henry David THOREAU 2003 [1851]. *De la marche*. Paris : Fayard.

Henry David THOREAU. 2010 [1854]. *Walden, ou la vie dans les bois*. Paris : Gallimard.

Giuseppina TOGNI. 2018. *Il prete rosso. Saga di una famiglia della Verzasca*. Locarno : Armando Dadò Editore.

Karl Viktor VON BONSTETTEN, sous la direction de Renato MARTINONI. 1984 [1801]. *Lettere sopra i baliaggi italiani*. Locarno : Armando Dadò Editore.

Giuseppe ZOPPI. 2016 [1922]. *Il libro dell'alpe*. Locarno : Armando Dadò Editore.

7.2 Sources secondaires

AA. VV. 2019. *Silences*. Genève : Musée Rath.

Vittorino ANDREOLI. 2017. *Le nostre paure*. Milano : Rizzoli.

Benedetto ANTONINI. 2023. « Restauro e memoria, una relazione simbiotica ». *Il Nostro Paese*. 351.

Camilla BERNARDASCI & Michael SCHWARZEMBACH. 2016 [1929]. *Sctori, sctralüsc e scstemizzi*. Bellinzona : Salvioni.

Augustin BERQUE. 2000. *Ecoumène, introduction à l'étude des milieux humains*. Paris : Belin.

Augustin BERQUE. 2014. *Poétique de la Terre. Histoire naturelle et histoire humaine, essai de mésologie*. Paris : Belin.

Stefania BIANCHI & Miriam NICOLI. 2023. *Women's voices. Echoes of life experiences in the Alps and the Plain (17th-19th centuries)*. Neuchâtel : Editions Alphil, Presses Universitaires Suisses.

Jean BILLET. 1972. *Un Versant méridional des Alpes centrales : Le Tessin. Essai de géographie régionale*. Grenoble : Allier.

Anton BLOCK. 1986. « Gli spazzacamini come mediatori simbolici ». *Quaderni storici*. 21 (62).

Giuseppe BRENNI. 2017. *La Valle Verzasca di Anna Gnesa e la Lucania di Carlo Levi*. Bellinzona: Salvioni.

Roberto BUFFI. 2018. *L'anima del Ticino*. Locarno : Armando Dadò Editore.

Massimiliano CANONICA. 2009. *Visioni e prospettive per il patriziato ticinese*. Locarno : Armando Dadò Editore.

Tita CARLONI. 2011. *Pathopolis*. Bellinzona : Casagrande.

Daniel CEREZUELLE. 2006. *Ecologie et liberté. Bernard Charbonneau précurseur de l'écologie politique*. Lyon : Parangon.

Raffaello CESCHI. 1998. *Storia del cantone Ticino. Il Novecento*. Bellinzona : Casagrande.

Bernard CHARBONNEAU. 1963. *Teilhard de Chardin, prophète d'un âge totalitaire*. Paris : Denoël.

Frédéric CHAVY. 2009. « François Mancebo, 2008, *Développement durable*, Armand Colin, 124 p. ». *Développement durable et territoires*.

Giorgio CHEDA. 2023 [1976]. *L'emigrazione ticinese in Australia*. Locarno : Armando Dadò Editore.

Giorgio CHEDA. 1981. *L'emigrazione ticinese in California*. Locarno : Armando Dadò Editore.

Michel COLLOT. 2014. *Pour une géographie littéraire*. Mayenne : Editions Corti.

Pierre Teilhard DE CHARDIN. 2007. *Le phénomène humain*. Paris : Editions du Seuil.

Pierre Teilhard DE CHARDIN. 2021. *La place de l'homme dans la nature*. Paris : Albin Michel.

Pierre Teilhard DE CHARDIN. 1993. *Le Milieu divin*. Paris : Editions du Seuil.

- Pierre Teilhard DE CHARDIN. 2015. *Hymne de l'Univers*. Paris : Editions Points.
- Denis DE ROUGEMONT. 1990. *Libertà, responsabilità, amore*. Bellinzona : Casagrande.
- Denis DE ROUGEMONT. 1939. *L'amour et l'Occident*. Paris : Plon.
- Denis DE ROUGEMONT. 1977. *L'avenir est notre affaire*. Paris : Stock.
- Philippe DESCOLA. 2015 [2005]. *Par-delà nature et culture*. Paris : Gallimard.
- Carlo DIONISOTTI. 1967. *Geografia e storia della lingua italiana*. Torino : Einaudi.
- Jacques ELLUL. 2014. *Le bluff technologique*. Paris : Pluriel.
- Amélie ESSESSE. 2021. « En quoi l'architecture vernaculaire peut-elle être une source d'inspiration pour le futur ? ». *L'Observatoire*. 57.
- Claudio FERRATA. 2008. *La fabbricazione del paesaggio dei laghi*. Bellinzona : Casagrande.
- Jean FOURASTIE. 2021 [1979]. *Les Trente Glorieuses*. Domont : Pluriel.
- Maurice GEX. 1957. « Vers un humanisme cosmologique : la synthèse de Teilhard de Chardin ». *Revue de Théologie et de Philosophie*. 7 (3).
- Virgilio GILARDONI. 1969. *Vita e costumi popolari*. Bellinzona : Casagrande.
- Clarence GLACKEN. 2000 [1967]. *Histoire de la pensée géographique*. Paris : C.T.H.S.
- Max GSCHWEND, Introduction de Giuseppe BRENNI. 2007 [1946]. *La Val Verzasca. I suoi abitanti, l'economia e gli insediamenti verso il 1940*. Bellinzona : Salvioni.
- Tashi GYALPO. 2022. « Pioda 2022. Comunicazione visiva e memoria storica ». *Tesi di bachelor presso la Scuola Universitaria Professionale della Svizzera Italiana*.
- Tashi GYALPO. 2022. *Ne è passata di acqua sotto le turbine Francis*. Libro fotografico realizzato nel quadro della tesi di bachelor presso la Scuola Universitaria Professionale della Svizzera Italiana.
- Erling KAGGE. 2018. *Pas à pas. Faites de la marche un art !*. Paris : Flammarion.
- Thomas KUHN. 1972. *La structure des révolutions scientifiques*. Paris : Flammarion.
- Ivan ILLICH. 1973. *La convivialité*. Paris : Editions du Seuil.
- Hans JONAS. 1998 [1979]. *Le principe responsabilité. Une éthique pour la civilisation technologique*. Paris : Flammarion.
- Hans JONAS. 2000. *Une éthique pour la nature*. Paris : Desclée de Brouwer.
- Lucia LAFRANCHI-BRANCA. 1981. *L'emigrazione degli spazzacamini ticinesi, 1850-1920*. Bellinzona : Centro didattico cantonale.
- Rose-Marie LAGRAVE. 1980. *Le village romanesque*. Arles : Editions Actes Sud.
- Erwin LASZLO. 1990. *I limiti interni della natura umana*. Milano : Feltrinelli.
- Serge LATOUCHE. 2022. *La décroissance*. Paris : PUF.
- Bertrand LEVY. 1992. *Hermann Hesse. Une géographie existentielle*. Paris : José Corti.

- Jacques LEVY & Michel LUSSAULT. 2019. *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*. Paris : Belin.
- James LOVELOCK. 1986 [1979]. *La terre est un être vivant : l'hypothèse Gaïa*. Monaco : Le Rocher.
- Ottavio LURATI & Isidoro PINANA. 1983. *Le parole di una valle. Dialecto, gergo e toponimia della Val Verzasca*. Lugano : Fondazione Arturo e Margherita Lang.
- Flavio MAGGI. 1997. *Patriziati e patrizi ticinesi*. Viganello : Edizioni Pramo.
- François MANCEBO. 2008. *Développement durable*. Paris : Colin.
- Michel MARIÉ & Jean VIARD. 1980. *La campagne inventée*. Arles : Editions Actes Sud.
- Massimo MARTIGNONI & Patrizio BARELLI. 2022. *Impianti idroelettrici in Ticino e Mesolcina*. Bellinzona : Jam Elettricità Svizzera italiana.
- Pietro MARTINELLI. 2014. « Tita Carloni, architetto e uomo politico ». *Archi. Rivista svizzera di architettura, ingegneria e urbanistica*. 6.
- Orazio MARTINETTI. 2013. *Fare il Ticino. Economia e società tra Otto e Novecento*. Locarno : Armando Dadò Editore.
- Orazio MARTINETTI. 2021. *Il Ticino sottosopra. Unioni e divisioni all'ombra del Ceneri*. Locarno : Armando Dadò Editore.
- Orazio MARTINETTI. 2001. *La matrigna e il monello. Confederazione e Ticino tra dialogo e silenzi*. Locarno : Armando Dadò Editore.
- Renato MARTINONI & Antonio PELLI. 2001. *Scarpe e polenta. Un viaggio letterario nella Svizzera Italiana del Novecento*. Bellinzona : Salvioni.
- Renato MARTINONI. 2005. *Il colore del sangue. La cultura nella Svizzera Italiana al tempo della guerra*. Lugano : Veladini.
- Henry MENDRAS. 1967. *La fin des paysans*. Paris : Colin.
- Carolyn MERCHANT. 2021 [1980]. *La mort de la nature : les femmes, l'écologie et la révolution scientifique*. Marseille : Editions Wildproject.
- Federico MERZ. 1911. *Gli Alpi nel Canton Ticino*. Soletta : Vogt & Schild.
- Abraham MOLES & Elisabeth ROHMER. 1982. *Labyrinthes du vécu. L'espace : matière d'actions*. Paris : Librairie des Méridiens.
- Lorenzo PLANZI, Introduction de Renato MARTINONI. 2023. *Ticinesi a Parigi. Una saga emigratoria, crocevia tra le culture*. Locarno : Armando Dadò Editore.
- Eric POMMIER. 2013. *Jonas*. Paris : Les Belles Lettres.
- Elisée RECLUS. 2007 [1869]. *Histoire d'un ruisseau*. Toulouse : Plume de carotte.
- Carla REZZONICO BERRI & Tita CARLONI. 1996. *San Bartolomeo a Vogorno. Una chiesa e la sua storia*. Locarno : Rezzonico.

- Michel RICHTER. 1975. « La regressione dell'alpicoltura in Val Verzasca ». *Archivio Storico Ticinese*. 61.
- Franco ROMERIO. 2008. « Politique régionale et ressources hydroélectriques ». *Revue de Géographie Alpine*. 96 (1).
- William ROSIER. 1903. *Géographie générale illustrée : Europe*. Lausanne : Payot.
- Gabriel ROUGERIE. 2000. *L'homme et son milieu : l'évolution du cadre de vie. Une approche de la géographie globale ou comment l'homme interagit avec l'écosystème*. Paris : Nathan.
- Samuela SAVOY. 2021. *Ospite degli invisibili : analisi di 'Questa valle' (1974) e 'Lungo la strada' (1978) di Anna Gnesa*. Travail de Maîtrise à l'Université de Fribourg.
- Robert SAYRE. 2011. *La sociologie de la littérature*. Paris : L'Harmattan.
- Renato SCARIATI & Antoine BAILLY. 1998. « L'humanisme en géographie ». In : *Les concepts de la géographie humaine*. Paris : Colin.
- Renato SCARIATI & Antoine BAILLY. 2018. *Voyage en nouvelle géographie*. Paris : Economica.
- Ernst Friederich SCHUMACHER. 1978. *Small is beautiful. Une société à la mesure de l'homme*. Paris : Seuil.
- Georg SIMMEL. 1999 [1908]. *Sociologie. Etude sur les formes de la socialisation*. Paris : PUF.
- Jean-François STASZAK. 2002. « Glacken C. J., Histoire de la pensée géographique. 1 - L'Antiquité ». *Annales de Géographie*. 626 (111).
- Ferdinand TÖNNIES. 2010 [1887]. *Communauté et société*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Tiziano TOMMASINI, Préface de Matteo PEDRONI. 2022. *I maestri di casa*. Locarno : Armando Dadò Editore.
- Yi Fu TUAN. 1974. *Topophilia: a study of environmental perception, attitudes, and values*. Englewood Cliffs : Prentice Hall.
- Concetto VECCHIO. 2019. *Cacciateli ! Quando i migranti eravamo noi*. Milano : Feltrinelli.
- Gaia VINCE. 2023. *Il secolo nomade. Come sopravvivere al disastro climatico*. Torino : Bollati Boringhieri.
- Georg VON WRIGHT. 1990. « Il mito del progresso ». *Paradigmi. Rivista critica di filosofia*. 22.
- Jakob VON UEXKÜLL. 2010 [1934]. *Milieu animal et milieu humain*. Paris : Payot & Rivages.
- Tetsurô WATSUJI. 2011 [1935]. *Fûdo, le milieu humain*. Paris : CNRS.
- Flavio ZAPPA & Sonia FORNERA DAZIO. 2021. *Una porta aperta sulla Val Porta*. Vogorno : Patriziato di Vogorno.

8. WEBOGRAPHIE

8.1 Articles

Ivan CAPPELLI. « Giacomo Pancrazio Bustelli ». *Dictionnaire Historique de la Suisse*. Mis en ligne le 17.11.2004. <https://hls-dhs-dss.ch/fr/articles/042124/2004-11-17/> (consulté le 10.03.2024).

DSS. « Verzasca ». *Dictionnaire Historique de la Suisse*. Mis en ligne le 03.03.2021. <https://hls-dhs-dss.ch/fr/articles/059028/2021-03-03/> (consulté le 10.03.2024).

Daniela PAULI FALCONI. « Verzasca ». *Dictionnaire Historique de la Suisse*. Mis en ligne le 20.04.2021. <https://hls-dhs-dss.ch/fr/articles/008299/2021-04-20/> (consulté le 10.03.2024).

Pierre SURCHAT. « Aurelio Bacciarini ». *Dictionnaire Historique de la Suisse*. Mis en ligne le 12.11.2001. <https://hls-dhs-dss.ch/fr/articles/009713/2001-11-12/> (consulté le 10.03.2024).

René SIGRIST. « Bernard Charbonneau (1910-1996). Retrouver Eden ». *Nos futurs. Forum technocritique*. Mis en ligne le 29.07.2018. <https://nosfuturs.ch/bernard-charbonneau/> (consulté le 10.03.2024).

René SIGRIST. « Ernst Friedrich Schumacher (1911-1977). Le monde moderne et ses ressources ». *Nos futurs. Forum technocritique*. Mis en ligne le 01.12.2018. <https://nosfuturs.ch/ernst-friedrich-schumacher-1911-1977-le-monde-moderne-et-ses-ressources/> (consulté le 10.03.2024).

8.2 Cartes

Office Fédéral de Topographie Swisstopo. « Vogorno ». *Cartes de la Suisse*. <https://map.geo.admin.ch/> (consulté le 10.03.2024).

8.3 Documentation institutionnelle

AA.VV. « Masterplan Verzasca 2030. Piano di sviluppo per il comprensorio della Valle. Versione 2018-2022 ». *Fondazione Verzasca. Agenzia di sviluppo territoriale*. <https://fondazioneverzasca.ch/masterplan> (consulté le 10.03.2024).

8.4 Promotion touristique

AA.VV. « Découvrez le Val Verzasca ». *Explore Verzasca*. <https://www.verzasca.ch/fr/decouvrir-le-val-verzasca/> (consulté le 10.03.2024).

Bungy Jumping 007 Goldeneye. « Bungy Jumps ». *Bungy Verzasca 007*. <https://www.007bungy.ch/fr/bungy-jumps> (consulté le 10.03.2024).

8.5 Vidéos

Capedit. « Le Maldive di Milano ». *YouTube*. Mis en ligne le 10.07.2017. <https://www.youtube.com/watch?v=PZj38CihL0U> (consulté le 10.03.2024).

Jejjhander. « Goldeneye opening ». *YouTube*. Mis en ligne le 01.02.2010. <https://www.youtube.com/watch?v=mSvuHSqqGSw> (consulté le 10.03.2024).

Nostran. « Nostran. Le Maldive di Milano ». *YouTube*. Mis en ligne le 18.06.2020. <https://www.youtube.com/watch?v=Z3g7I9QrRww> (consulté le 10.03.2024).

Giovanni Bianconi. « Case verzaschesi ». *Radiotelevisione Svizzera Italiana* (RSI). Réalisé le 08.10.1968. <https://www.rsi.ch/play/tv/-/video/la-valle-verzasca-di-giovanni-bianconi?urn=urn:rsi:video:10793159> (consulté le 10.03.2024).

Piero Bianconi. « Piero Bianconi ieri e oggi ». *Radiotelevisione Svizzera Italiana* (RSI). Réalisé le 31.05.1979. <https://www.rsi.ch/play/tv/-/video/piero-bianconi-ieri-e-oggi?urn=urn:rsi:video:1642650> (consulté le 10.03.2024).

Informazioni per la visita

Coordinate
2712'500, 1119'500
Punto centrale

Carta topografica
CNS 1:25'000
Foglio n. 1313, Bellinzona

Punto d'accesso / Infopoint
Vogorno, Casa Comunale

Periodo più indicato
Giugno - Ottobre

1	Infopoint	
2	Alpeggio	
3	Capanna Borgna (2714'670 / 1120'870)	
4	Rifugio Crápia (2713'450 / 1120'960)	
5	Oratorio della Colletta	
6	Oratorio di S. Antonio	
7	Scalinata storica	
8	Sorgente	
9	Treppiede per filo a sbalzo	
10	Sorgente	
11	Opere di premunizione	
12	Muraglia del Sassello	
13	Antico insediamento	
14	Carbonale	
15	Faggeta	
16	Abieti - Faggeta	
17	Lariceto	
18	Bosco pioniere d'alta quota	
19	Bosco di betulla	
20	Ontaneto	
21	Bosco misto di latifoglie	
22	Selva castanile Colletta	
23	Selva castanile Pomvègia	
24	Biotopo umido	
25	Biotopo umido	

 Area di protezione della Riserva forestale

 Luogo d'interesse storico - culturale

 Sentiero principale della Riserva forestale
(lunghezza 21 km, durata ~2 giorni)

 Luogo d'interesse naturalistico

 Sentiero alternativo della Riserva forestale

 Punto panoramico della Riserva forestale

 Punti di sosta

 Località

Equipaggiamento
Equipaggiamento da montagna necessario.

Punti di sosta
Capanna Borgna: con cucina, servizi e dormitorio.
Rifugio Crápia: semplice bivacco d'emergenza.

Segnaletica
La rete dei sentieri è dotata di un'apposita segnaletica verde, ed è demarcata sul terreno tramite la segnalazione gialla per i sentieri escursionistici, bianca-rosso-bianca per i sentieri di montagna e bianca-blu-bianca per le tracce alpine (lungo la muraglia del Sassello).

Collegamenti
Vogorno è raggiungibile tramite la strada cantonale della Val Verzasca ed è servito dall'autopostale che parte dalla Stazione FFS di Locarno, passando dalla Stazione FFS di Tenero e da Gordola Posta.

Carte 4 Réserve forestière du Val Porta (Zappa & Fornera Dazio, 2021 : couverture)

9.1 Grilles d'entretien

Parfois, le thème que la question aborde est anticipé (en italique dans le texte). Des éventuelles précisions prévues en fonction de la compréhension de la question, ou des notes personnelles pour vérifier si les sujets auxquels nous nous attendions ont été traités, sont précédés par une étoile (*). Les entretiens sont menés en dialecte tessinois ou en italien, avec les questions sous les yeux (version papier, en italien). Après consentement oral, l'intégralité de l'entretien a toujours été enregistrée. Les temps convenus ont été respectés, toutes les questions ont été traitées en laissant aussi l'espace à des considérations qui paraissent importantes aux interviewés, sans imposer une atmosphère trop formelle. Avec la phase initiale de chaque entretien, où il y a eu le temps de se présenter réciproquement pour la première fois, nous avons pu développer un climat détendu sans pour autant porter atteinte à la rigueur de la méthode. Les personnes souhaitent recevoir une copie du travail quand il sera achevé. Elles ont été informées quant au statut de l'enregistrement. Le lieu convenu pour l'entretien a été décidé par elles-mêmes librement.

9.1.1 *Graziano, Marino et Adelio Berri, Gordola*

Enfance à Vogorno aux années 1950. Membres du *patriziato*.

Entretien le 22.01.2024, à Gordola, durée 1h.

- Pourriez-vous vous présenter brièvement ?
- Pourquoi le Val Verzasca serait une vallée unique et spéciale ?
- Quels sont les valeurs de la vallée (nature, eau, paysage, niveau culturel et historique) ?
- Quels sont les problèmes auxquels la vallée est confrontée (tourisme, mobilité, dépeuplement) ?
- Que dit le barrage, symbole du changement territorial, sur la Modernité et le progrès ?
- Est-ce que la communauté est vraiment « unie » ?
- Y a-t-il une histoire ou une anecdote qui nous aide à comprendre l'âme de la vallée et de ses habitants ?
- Anna Gnesa parle d'une relation avec la terre, d'un rapport entre l'homme et la nature, et se sert du mot *geocomunione*. Comment interprétez-vous cette idée ?
- Quelle est l'importance d'Anna Gnesa, des hommes et des femmes de lettre, qui ont laissé des témoignages sur la civilisation rurale de votre vallée ?

9.1.2 Ivo Bordoli, Vogorno

Maire de la commune Verzasca.

Entretien le 08.01.2024, à Vogorno, durée 1h.

- Pourriez-vous vous présenter brièvement ?
- Quel est votre lien personnel avec le Val Verzasca ?
- Quels sont les valeurs du Val Verzasca ?
 - * Valeurs historiques, culturelles, de la nature et de la civilisation.
- Pourriez-vous décrire les transformations de la société et du territoire dans la seconde moitié du vingtième siècle, avec une attention particulière à la construction du barrage et à l'exploitation hydroélectrique du potentiel de la vallée ?
- Quel est votre avis sur le lac artificiel ?
- Pouvez-vous faire un bilan de la situation actuelle ?
 - * Quels problèmes la vallée rencontre-t-elle ? Est-il possible de vivre et travailler dans le Val Verzasca ou s'agit-il d'une région périphérique, en marge de la Città-Ticino ?
- Le tourisme est-il enrichissant ou la renommée du Val Verzasca est un désavantage pour les habitants ?
 - * Eventuellement discuter des deux tendances : une économie dynamique *versus* une invasion de routes et de rivières.
- Que pouvez-vous dire de la promotion de la vallée à travers les médias ?
- Avez-vous connu l'écrivaine Anna Gnesa ?
- Quelle est l'actualité de la poésie dialectale d'Elio Scamara, des livres d'Anna Gnesa ou de Piero Bianconi, et en général de la littérature traitant du Val Verzasca ?
- Que représente pour vous la notion de geocomunione ?
 - * Si difficulté à répondre, donner une aide... Un style de vie qui suppose l'harmonie entre l'homme et la nature. La manière de vivre uniforme de la géo-communauté, ou une philosophie subjective, à la limite entre réalité et abstraction, résultat d'une sensibilité individuelle particulière. Un concept littéraire avant d'être géographique.
- La geocomunione. Une caractéristique authentique du monde rural ou une image poétique, une idéalisation littéraire ?
- La geocomunione. Existait-elle vraiment dans le passé ? Peut-elle exister aujourd'hui ?

9.1.3 Renato Martinoni, Minusio

Professeur émérite de littérature à l'Université de St. Gallen.

Entretien le 10.01.2024, à Minusio, durée 1h10.

- Pourriez-vous vous présenter brièvement ?

- *Le territoire qui change*. Pourriez-vous décrire les transformations de la société et du territoire qui ont eu lieu dans la seconde moitié du vingtième siècle, au Tessin et dans le Val Verzasca ?

* La période des Trente Glorieuses, l'avènement de la Modernité et du progrès au Tessin et dans les vallées périphériques, la construction du barrage pour exploiter le potentiel hydroélectrique de la vallée. L'exode rural, le déclin de la civilisation paysanne traditionnelle, le déclin de l'économie de subsistance et de l'exploitation capillaire du territoire, le déclin du dialecte, le tourisme et la confrontation avec l'extérieur.

- *L'identité*. Quels sont les valeurs du Val Verzasca, historiques, culturelles, de la nature et du point de vue civilisationnel ?

- *Anna Gnesa, écrivaine sui generis*. Pourriez-vous résumer les aspects principaux auxquels s'intéresse Anna Gnesa ?

* L'impact du territoire dans la caractérisation de la population de la vallée ; le conflit entre passé et présent et la polémique contre le progrès ; la question identitaire ; la souffrance universelle. Autrement dit, l'espace, le temps, l'identité, le Cosmos.

- *Littérature tessinoise*. Comment Anna Gnesa s'inscrit-elle dans le panorama littéraire tessinois de son époque ?

* Quels aspects rapprochent l'œuvre d'Anna Gnesa de celle d'autres écrivains issus du Val Verzasca (Piero Bianconi, Elio Scamara) ou appartenant à des réalités comparables (Plinio Martini) ?

* Helvétisme, en raison de son patriotisme, ou italophilie, compte tenu de sa passion pour la langue italienne et la littérature contemporaine de ce pays ?

- *La geocomunione*. Comment définiriez-vous la notion de geocomunione ?

- Une caractéristique objective du monde rural ou une image poétique, une idéalisation purement littéraire ?

- Un néologisme d'Anna Gnesa : quelle est la généalogie du terme, d'après vous ?

* Influence de la lecture de textes ésotériques, orientaux, tibétains, le rôle du voyage au Moyen-Orient.

- Pourriez-vous mettre en relation ce concept avec d'autres auteurs ou d'autres œuvres ? (Peinture, théâtre, cinéma, littérature... pour illustrer l'intersection entre géographie et littérature).

9.1.4 Candido Matasci, Gordola

Professeur au collège de Locarno, retraité, éditeur de *Acqua sempre viva!* (ouvrage posthume d'Anna Gnesa).

Entretien exploratoire le 04.09.2023, à Gordola, durée 1h.

- Pourriez-vous vous présenter brièvement ?
- *La geocomunione*. Un concept géographique tiré d'une notion littéraire. Comment interprétez-vous ce terme ? Pourriez-vous imaginer une illustration pour visualiser ce concept (peinture, photo, texte...) ?
- *L'espace en relation avec le temps*. Est-ce que la geocomunione constitue une image actuelle ou il s'agit plutôt d'un idéal du passé ? Les deux aspects peuvent-ils coexister, quelle évolution se dessine ?
- Quelles classes sociales développent le plus la geocomunione ?
- *Le binôme urbain-rural*. Ce sentiment de geocomunione, cette conscience, existaient-ils vraiment chez les civilisations rurales ? Peut-on les cultiver en milieu urbain ?
- Plinio Martini parle de l'aménagement « urbain » du Val Bavona : l'urbain comme cohabitation, groupe de maisons, mode de vie homogène, partagé et uniforme, qui englobe la ruralité. Les frontières entre urbain et rural sont floues, c'est un binôme problématique. Pourriez-vous développer cet aspect ?
- *L'œuvre d'Anna Gnesa*. Comment résumeriez-vous la conception du paysage de cette écrivaine ?
- * Géographie littéraire : analyse du paysage, de l'espace, du territoire et de ses mutations tels qu'ils sont présentés par les auteurs dans les passages descriptifs, où ils expriment une vision personnelle du monde.
- *Le Cosmos*. La geocomunione transcende les échelles géographiques. La position humaine dans le Cosmos est ontologique et relève de la perception (Pascoli, Leopardi, Cecchi). Peut-on avoir une position dans le Cosmos tout en étant ancré dans une réalité régionale, mais sans esprit de clocher ?
- *Modernité et progrès*. L'œuvre d'Anna Gnesa s'oppose-t-elle à la Modernité, au progrès non seulement technologique, à la globalisation culturelle, à la mondialisation économique, à la domination des villes et des métropoles sur les espaces périphériques, etc. ?

- * pensée critique, nuancer, pas de Schwarz-Weiss-Malerei, contextualiser et historiciser.
- Quelle est votre opinion au sujet du développement du Val Verzasca, dont vous êtes issu ?
- Souhaitez-vous ajouter des remarques, aborder autre chose en guise d'ouverture ?

9.1.5 Chiara Matasci, Brione Verzasca

Etudiante à l'Université de Bâle (italien et histoire), collaboratrice de l'Infoshop du barrage du Val Verzasca.

Entretien le 25.01.2024, à Galbisio, durée 2h15.

- Pourrais-tu te présenter brièvement ?
- Il fut un temps où, à l'école, on donnait souvent comme thème *Je parle de mon village*. Comment décris-tu ton village ?
- Quelles sont les valeurs du Val Verzasca pour toi, d'un point de vue historique (culturel) et de la nature (du paysage) ?
- Quels sont les problèmes auxquels la vallée est actuellement confrontée ?
 - * Par exemple, les changements dans le territoire après la construction du barrage, le tourisme d'une journée ou qui séjourne, la mobilité privée et publique, l'exode rural et le dépeuplement, la réduction des emplois, la réduction de l'offre de services de base.
- Quelle est l'importance pour toi de l'attachement au territoire, de l'appartenance identitaire ?
 - * Par exemple, l'identité est renforcée lorsque l'on part faire des études ou travailler. C'est le cas d'Anna Gnesa, qui est allée à Paris, au Moyen-Orient puis à Zurich. D'autres éléments qui connectent territoire et identité peuvent être la culture du bâti, l'architecture identitaire, la mémoire collective.
- Qu'est-ce que cela signifie pour les jeunes de vivre au Val Verzasca ?
 - * Par exemple, on peut penser à l'école ou aux possibilités de loisirs, etc.
- Peut-on faire un bilan entre des contraintes liées au territoire (par exemple l'éloignement des centres urbains) et la meilleure qualité de vie qu'on y ressent (par exemple un plus grand sentiment de liberté) ?
- Anna Gnesa étudie la relation entre l'homme et le milieu (ou la nature). Le mot *geocomunione* décrit l'harmonie particulière qui est née de cette symbiose dans le passé. Comment interprètes-tu la *geocomunione* ?
 - * Par exemple on lit dans le *Masterplan* : « Le temps, en Verzasca, suit des rythmes différents de ceux de la ville ». Avec cela, sommes-nous dans le domaine de la perception, de l'idéalisation, de l'imaginaire, de l'utopie ?

- Que représente pour toi un événement culturel tel que la soirée consacrée à la poésie dialectale d'Elio Scamara ?
 - * Par exemple, je cite le *Masterplan* : un sentiment de cohésion communautaire, une « identité unifiée », une « vallée vivante tout au long de l'année », des « activités, lieux et moments de rencontre pour les personnes de tous âges ».
- Y a-t-il une histoire ou une anecdote qui nous aide à comprendre l'âme de la vallée et de ses habitants ?

9.1.6 Samuela Savoy, Vacallo

Professeure d'italien, titulaire d'une thèse sur Anna Gnesa à l'Université de Fribourg.

Entretien le 15.01.2024, à Mendrisio, durée 1h.

- Pourriez-vous vous présenter brièvement ?
- Comment avez-vous approché Anna Gnesa, qu'est-ce qui vous fascine dans ses textes ?
- Pourriez-vous résumer les aspects principaux qui caractérisent la prose d'Anna Gnesa ?
- Comment Anna Gnesa s'inscrit-t-elle dans le panorama littéraire tessinois de son époque ?
- * Helvétisme en raison de son patriotisme ou italophile, compte tenu de son intérêt pour la langue italienne et la littérature contemporaine ?
- Quelle est la valeur du Cosmos (ou de la souffrance cosmique) pour Anna Gnesa ? Comment lier sa position à celle de Leopardi, de Pascoli, de Cecchi ?
- Quel est le rapport d'Anna Gnesa, à titre personnel et en tant qu'écrivaine engagée, avec l'espace, le territoire, le paysage ?
- Comment s'inscrivait la civilisation paysanne traditionnelle du Val Verzasca dans l'espace ?
- * Connaissance et exploitation approfondie du territoire et de ses ressources, occupation capillaire, économie de subsistance, nomadisme saisonnier.
- Quels sont les valeurs (les problèmes) du Val Verzasca (du Tessin) aujourd'hui ?
- * Exode rural, tourisme, projets de valorisation territoriale.
- Que signifie pour vous la notion de geocomunione ?
- * Préciser si besoin. Style de vie qui suppose l'harmonie entre l'homme et la nature. La manière de vivre uniforme de la géo-communauté, ou une philosophie subjective, à la croisée entre réalité et abstraction, résultat d'une sensibilité individuelle particulière. Un concept littéraire avant d'être géographique.
- La geocomunione. Une caractéristique objective du monde rural ou une image poétique, une idéalisation purement littéraire ?
- La geocomunione. Existait-elle vraiment dans le passé ? Peut-elle exister aujourd'hui ? Où ?

- La geocomunione. Un néologisme d'Anna Gnesa : quelle est la généalogie du terme ?
- * Influence de la lecture de textes ésotériques, orientaux, tibétains, le rôle du séjour de jeunesse au Moyen-Orient.
- La geocomunione. Pourriez-vous mettre ce concept en relation avec d'autres auteurs ou d'autres œuvres ?

10. INDEX

10.1 Liste des illustrations

Figure 1 Anna Gnesa, 1982 (Savoy, 2021 : 259)	12
Figure 2 Sonogno, exemple de transhumance, déplacements entre juin et octobre. IP=Insediamento permanente (village), M=Monte (étape intermédiaire), A=Alpe (alpage) (Gschwend, 2007 [1946] : 163)	19
Figure 3 Nomadisme saisonnier des habitants de Vogorno (Gschwend, 2007 [1946] : 137)	19
Figure 4 Nomadisme saisonnier des habitants de Gerra (Gschwend, 2007 [1946] : 137).....	20
Figure 5 Le fleuve Verzasca à Tenero, 2024 (Gabriele Bigiotti).....	26
Figure 6 Brione Verzasca, village natal d'Anna Gnesa, début 1900 (Martinoni & Pelli, 2001 : 42).	40
Figure 7 Costume traditionnel féminin du Val Verzasca, sans date (Bettosini & Pagnutti, 2005 : 102)	51
Figure 8 Schéma du processus de codage	52
Figure 9 Caves pour le lait, Cabione (Cabiói), Val Vogornesso, années 1930 (Gschwend, 2007 [1946] : 79)	58
Figure 10 Dessin de Lavertezzo, 2003 (Saira, 2014 : 159).....	61
Figure 11 Ancien toit vu de l'intérieur de la maison, sans date (Zappa & Fornera Dazio, 2021 : 132)	63
Figure 12 Construction du barrage. Début années 1960 (archive privée de Marino, Adelio et Graziano Berri, Gordola).....	71
Figure 13 Tropino. Fraction de Mergoscia partiellement détruite par l'eau. Début années 1960 (Bianconi, 1982 : 110).....	75
Figure 14 Courses dans le camion. Mergoscia, 1992 (Gnesa & Mussio, 1993 : Image Nr. 38).....	86
Figure 15 Chemin insidieux pour récupérer le foin sauvage (Zappa & Fornera Dazio, 2021 : 113).	96
Figure 16 Dessin des limites de l'alpage Mognora, Vogorno. Le document de 1897 reprend une source de 1534 (Zappa & Fornera Dazio, 2021 : 116)	98
Figure 17 Alpage dans le Val Porta, Vogorno, sans date (Zappa & Fornera Dazio, 2021 : 191).....	101
Figure 18 Femmes du Val Verzasca ramassent les châtaignes, sans date (Bettosini & Pagnutti, 2005 : 104)	108
Figure 19 Costume traditionnel féminin du Val Verzasca, sans date (Bettosini & Pagnutti, 2005 : 98)	112
Figure 20 Capanna Efra, 2023 (Gabriele Bigiotti).....	116
Figure 21 Procession à Lavertezzo, 1926 (Gschwend, 2007 [1946] : 173)	119
Figure 22 Procession à Lavertezzo, 1926 (Gschwend, 2007 [1946] : 64)	123

Figure 23 Lac d’Efra, 2023 (Gabriele Bigiotti).....	137
Figure 24 Lac de Starlaresc, 2022 (Gabriele Bigiotti)	142
Figure 25 Anna Gnesa, sans date (Savoy, 2021 : 259).....	145

10.2 Liste des cartes

Carte 1 Val Verzasca (Gnesa & Mussio, 1993 : XIX).....	15
Carte 2 Vogorno, Val Verzasca, 1961	23
Carte 3 Vogorno, Val Verzasca, 1962	24
Carte 4 Réserve forestière du Val Porta (Zappa & Fornera Dazio, 2021 : couverture).....	155

10.3 Liste des graphiques

Graphique 1 Evolution de la population active du Tessin par secteur économique en chiffres absolues entre 1950 et 1980 (Ceschi, 1998 : 657)	27
---	----

10.4 Liste des tableaux

Tableau 1 Nomadisme et émigration.....	21
Tableau 2 Analyse de contenu. Synthèse des résultats.....	53

Remerciements

Je suis heureux d'avoir connu différentes personnes qui m'ont aidé à mieux comprendre Anna Gnesa et son rapport au Val Verzasca. Chaque rencontre a été extrêmement enrichissante d'un point de vue humain et scientifique. Merci à Graziano, Marino et Adelio Berri, Ivo Bordoli, Renato Martinoni, Candido Matasci, Chiara Matasci, Samuela Savoy.

Je remercie la professeure Aude Le Gallou, qui m'a suivi dans la formalisation du projet de mémoire, et le professeur Gilles Rudaz pour leurs conseils et leur disponibilité.

Je remercie également la professeure Irène Hirt, membre du jury chargé d'évaluer ce travail.



GECOMUNIONE. Cristina Albertoni Bigiotti, aquarelle, 2024